A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Library

of the

University of Wisconsin

FROM THE LIBRARY OF
ANTONIO GARCIA SOLALINDE
1893-1937
PROFESSOR OF SPANISH
1924-1937

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FIGURES SYMBOLIQUES

Digitized by Google

OUVRAGES PARUS

DANS LE

CABINET COSMOPOLITE

Collection nouvelle de traductions d'œuvres littéraires étrangères, tirées à 2.700 exemplaires numérotés sur papier d'alfa satiné.

1. CONFESSIONS D'UN JEUNE ANGLAIS, de George Moore *(Angleterre)*.
2. DEUX TRAGÉDIES, de Wyspianski *(Pologne)*.
3. LA CHAMBRE ROUGE, roman, de Strindberg *(Suède)*.
4. QUINTUS FIXLEIN, roman, de Jean-Paul *(Allemagne)*.
5. LA VOIE SOUTERRAINE, roman, de Dostoievsky *(Russie)*.
6. LE CYCLE DU PRINTEMPS, de Tagore *(Inde)*.
7. LES SEPT FRÈRES, de Kivi *(Finlande)*.
8. FEMMES, de Karin Michaëlis *(Danemark)*.
9. MADEMOISELLE ELSE, de Schnitzler *(Autriche)*.
10. CONTES, de N. Hawthorne *(États-Unis)*.
11. LES ÉLIXIRS DU DIABLE, de Hoffmann *(Allemagne)*.
12. LES TENTATIONS DE NILS BROSME, de H. Kinck *(Norvège)*.
13. AMOK OU LE FOU DE MALAISIE, de St. Zweig *(Autriche)*.
14. LES AMOURS DE RADHA ET DE KRICHNA, de Chandidasa *(Inde)*.
15. DIVINES PAROLES, tragicomédie, de R. del Valle-Inclan *(Espagne)*.
16. LA MORT D'IVAN ILITCH. — MAÎTRE ET SERVITEUR, de Tolstoï *(Russie)*.
17. LE JOURNAL INTIME. HYMNES A LA NUIT. FRAGMENTS INÉDITS, de Novalis *(Allemagne)*.
18. INTENTIONS, d'Oscar Wilde *(Angleterre)*.
19. HANSINE SOLSTAD, de Peter Egge *(Norvège)*.
20. L'HOMME AU CHEVAL GRIS, de Storm *(Allemagne)*.
21. DAPHNÉ ADEANE, de M. Baring *(Angleterre)*.
22. L'AOÛT, de St. Streuvels *(Flandre)*.
23. FÉLICITÉ, de Katherine Mansfield *(Australie)*.
24. LES NOTES DE L'OREILLER, de Sei-Shonagon *(Japon)*.

EN PRÉPARATION :

26. LES GENS DE SELDWYLA, de Gottfried Keller *(Suisse)*.
27. LE RENARD, de D. H. Lawrence *(Angleterre)*.
28. MIROITEMENTS, de L. P. Smith *(Angleterre)*.

Digitized by Google

COMTE H. DE KEYSERLING

FIGURES SYMBOLIQUES

TRADUIT DE L'ALLEMAND
AVEC UNE PRÉFACE

PAR

CHRISTIAN SÉNÉCHAL

1928

Tous droits réservés pour tous pays.

LIBRAIRIE STOCK
DELAMAIN & BOUTELLEAU — PARIS
7, Rue du Vieux-Colombier

Digitized by Google

CET OUVRAGE, LE VINGT-CINQUIÈME DE LA COLLECTION *LE CABINET COSMOPOLITE*, A ÉTÉ TIRÉ DANS LE FORMAT IN-18 GRAND JÉSUS, SUR ALFA SATINÉ D'OUTHENIN-CHALANDRE, A 2.500 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, PLUS 50 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS H C ET, SUR PAPIER ORDINAIRE, à 200 EXEMPLAIRES DESTINÉS AU SERVICE DE PRESSE ET MARQUÉS S. P., PAR PAILLART, IMPRIMEUR A ABBEVILLE, POUR LA LIBRAIRIE STOCK.

EXEMPLAIRE N° 1,150

Digitized by Google

492253
JAN 24 1941
BE
K52
M
F

PRÉFACE DE L'ÉDITION FRANÇAISE

Le présent volume sera le second lieu de rencontre de l'esprit français avec la philosophie d'Hermann Keyserling. L'an dernier a paru ma traduction du *Monde qui naît* [1]. C'était un ouvrage court et significatif, envoyé pour ainsi dire en éclaireur, mais qui, accueilli avec enthousiasme par une large partie du public intellectuel, a été également l'objet d'attaques violentes. Un bref commentaire ne sera donc pas jugé inutile.

Fidèle à l'esprit même des *Figures symboliques*, je m'abstiendrai de toute polémique dans la présente préface. Mon ambition serait de donner à chacune des réactions particulières qui ont accueilli en France la pensée de Keyserling une portée générale. Ainsi qu'il l'écrit lui-même à propos de Schopenhauer, ce que je vais dire « s'appliquera donc aux problèmes plus qu'aux hommes, aux symboles plus qu'aux faits ». Ce qui nous importe, en effet, c'est de nous rendre compte exactement des obstacles qui s'opposent *en France* à la compréhension du nouveau, c'est de caractériser les types humains qui entravent le véritable progrès.

En tête de cette phalange rétrograde, le simple *polémiste*. Pour lui, la discussion — cette discussion stérile, bannie avec raison de Darmstadt, est un sport, dont il vit. Il s'agit d'écrire à la hâte quelques colonnes, si possible amusantes ou insolentes, aux dépens des auteurs et des créateurs. Le fond

1. *Le Monde qui naît*, traduit de l'allemand avec une préface par C. Sénéchal. Paris, Librairie Stock, 1927.

Digitized by Google

d'une doctrine, celle de Keyserling, par exemple, lui est chose indifférente en soi. Il lui est, du reste, totalement inaccessible. Inaccessible, parce que même doué d'une intelligence réelle, d'une intelligence souple et pénétrante, — ce qui est rare chez le batailleur, — le polémiste ne saurait concevoir que d'autres aient le sincère et profond désir de contribuer au progrès du monde. Le *chauffeur-journaliste* fait de tout un simple moyen au service de son égoïsme ou d'une doctrine à sa taille, c'est-à-dire étroite et intransigeante. La vie, pour lui, n'est qu'une mêlée d'opinions, sa critique se réduira donc à des joutes quotidiennes contre telle ou telle opinion, c'est-à-dire contre ce qu'il y a de moins essentiel chez un homme[1]. Il contestera la vérité des appréciations accessoires, il détachera une phrase de son contexte, et pourra ainsi accuser l'auteur de nier la liberté humaine, de proclamer la déchéance de l'ancienne culture occidentale, de faire du « chauffeur » son type idéal ! Il n'a pas le moindre soupçon de l'effort spirituel que représentent *Connaissance créatrice*, le *Journal de voyage d'un Philosophe*[2] et *Renaissance*, pour ne citer que ces trois œuvres, ni la modestie qui permet à l'homme inculte, mais de bonne foi, de deviner obscurément les réelles supériorités. Aussi est-il humiliant pour un Français, même affranchi de tout nationalisme, de voir des compatriotes appartenant aux milieux dits intellectuels, voire savants, se faire dans leurs jugements sur Keyserling les simples échos d'*échotiers* ignares et sans conscience. Tout Keyserling se réduirait pour l'un — universitaire — à une tendance orientale, pour l'autre — historien — à un pangermanisme déguisé, pour un troisième — politicien — à une protestation contre le traité de Versailles, pour un quatrième — poète — à quelques théories sans rapports avec la réalité, pour un cinquième — chroniqueur des livres — à des développements curieux, séduisant mélange de fines vérités et d'erreurs absurdes ou tendancieuses... Or la croyance inavouée qui est à l'origine de pareilles incompréhensions est la croyance à la précellence définitive de la culture française ou gréco-latine. Le péril d'une telle croyance a été très franchement et très lumineusement dénoncé par Keyser-

1. Cf. *Figures symboliques*, p. 104, et *Renaissance* (Wiedergeburt) : Ma foi.

2. Le *Journal de voyage d'un Philosophe* est annoncé en traduction française, comme devant paraître prochainement à la Librairie Stock.

Digitized by Google

ling dans une « méditation » sur *la France d'après-guerre* [1]. La nation qui se fait le champion de l'ordre existant peut bien jouer le rôle d'un *frein* dans l'organisme humain, mais elle renonce par là même à toute fonction créatrice. Et si son statisme devait en faire l'ennemie de tout ce qui est nouveau, elle serait vouée à la mort. Il ne lui suffit pas d'être l'incarnation de la force morale issue d'une longue tradition et du suprême esprit de finesse et de différenciation, elle doit, pour participer à l'évolution collective, ne pas s'opposer aveuglément au dynamisme qui entraîne le monde vers des destinées nouvelles.

Le second type humain pour lequel le *Monde qui naît* resta et doit rester lettre close, est le *philosophe* qui voit la forme suprême de pensée dans le *système*, et dans le système dit *original*. Son dilettantisme lui fait voir dans la conception et l'exposé d'une idée une fin en elle-même. Or il est une *trahison de « clerc »* qui consiste justement à abandonner aux « laïcs » le soin de réaliser les idées des purs penseurs [2], ce qui revient à les laisser éternellement poursuivre des fins temporelles. Il ne suffit pas d'empêcher l'avènement d'une religion du réalisme ; il ne suffit vraiment pas que l'humanité fasse le mal mais en honorant le bien ! Le philosophe peut aspirer à être plus qu'un artiste en concepts, capable de prouesses et d'acrobaties gratuites. Et le livre qui se lit comme un roman propre à arracher le lecteur à la réalité, et à procurer la joie d'un cerveau conscient de son activité et de son jeu, n'est pas le livre par excellence, le livre qui équivaut à un acte créateur. Or les objections de nos gens férus de *systèmes originaux* peuvent se ramener aux suivantes : 1° la philosophie de Keyserling n'en est pas une à proprement parler, parce qu'elle ne constitue pas un tout logiquement construit, dont les éléments puissent se transmettre par l'enseignement ; 2° elle n'est pas originale, puisque de

1. Parue dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung* en juin 1926 ; traduite en français (mais avec de nombreuses erreurs) dans *La Paix* (place de la Sorbonne, Paris).

2. M. Julien Benda désigne sous le nom de *clercs* tous ceux « dont l'activité, par essence, ne poursuit pas de fins pratiques, mais qui, demandant leur foi à l'exercice de l'art ou de la science ou de la spéculation métaphysique, bref à la possession d'un bien non temporel, disent en quelque manière : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». Il est remarquable que la philosophie de Keyserling n'a guère été comprise que par les esprits ayant gardé le souci humain des réalisations, par exemple Edme Tassy, auteur d'une philosophie constructive.

Digitized by Google

l'aveu de son auteur lui-même, elle est faite d'emprunts aux penseurs les plus divers, de tous les temps et de tous les pays.

Ma réfutation pourra être d'autant plus brève que les *Figures symboliques*, et en particulier les chapitres sur Schopenhauer et sur Kant, définissent avec vigueur ce que Keyserling entend par philosophie. — Les belles constructions qui ne procurent qu'une simple satisfaction intellectuelle lui semblent vaines désormais. Si elles doivent rester la propriété des professeurs et des amateurs, jamais la vie de l'humanité ne bénéficiera des acquisitions spirituelles des penseurs. Au surplus, les grands esprits n'ont-ils pas dit l'essentiel ? A quoi bon aller toujours de l'avant dans le monde idéal, tandis que le char humain va cahin-caha, s'embourbe et se brise ? Keyserling s'étonne d'un tel divorce entre la spéculation philosophique et l'action. Aussi veut-il être ce qu'il appelle un organe de transmission de force entre l'une et l'autre, entre clercs et laïcs, selon la terminologie de M. Julien Benda. Là réside la nouveauté de sa tentative. Et tel professeur de philosophie, lorsqu'il prétendit contester l'originalité du type humain qu'est Keyserling en alléguant qu'Aristote, Platon, Saint Bonaventure, Rousseau, Leibniz et Comte avaient eux aussi voulu agir sur les hommes en se faisant conseillers ou éducateurs de princes, en bâtissant des plans politico-religieux, en donnant des consultations aux Etats et en fondant des comités positivistes, n'a fait que montrer son ignorance de deux points importants de la doctrine de Keyserling, à savoir, d'une part, que, comme j'avais pourtant pris soin de le préciser dans ma préface, « les philosophes ont bien tous cru travailler au progrès et au progrès humain, mais par voie de conséquence et grâce aux efforts des éducateurs, des hommes d'Etat, des apôtres, des moralistes », et d'autre part que Keyserling, lui, se défie de tout ce qui n'est que programme, théorie, société. Keyserling est donc bien, en fait, le premier de sa lignée, et je veux dire par là qu'il est le premier à avoir créé une technique, une technique originale, variée, souple, transmissible et perfectible, qui ne se borne pas à charger un médiateur de l'œuvre à accomplir ou à répandre des théories ou des opinions, mais qui, par l'action individuelle, prétend peu à peu constituer une élite, c'est-à-dire des prototypes capables de réel progrès intérieur et d'influence à leur tour sur les masses.

Mais, dès lors, l'assemblage des idées perd de son importance au profit de l'orientation spirituelle et de l'impulsion vivante,

Digitized by Google

et le sens du concept d'originalité se trouve totalement déplacé et renouvelé. Ayant l'horreur du figé, de l'achevé [1], de ce qui est la projection sur le plan de l'abstrait d'un moment de l'éternel devenir, Keyserling rejette comme le produit d'une époque de dilettantisme intellectuel, l'idée d'originalité telle qu'elle a communément cours. On lira plus loin la critique qu'il en fait incidemment [2], mais c'est dans *Connaissance créatrice* qu'on retrouve la justification complète de sa conception de l'originalité. Tandis que l'intellectuel voit l'originalité dans le fait d'exprimer une idée pour la première fois, donc dans la priorité chronologique, H. Keyserling la fait consister — en cela conséquent avec son dynamisme de doctrine et de tempérament — dans la vivification de l'idée par l'individu. Le nouveau, *c'est-à-dire ce qui rénove*, n'est pas situé sur le plan des faits, donc du temps, mais sur celui du Sens, du Sens intemporel. Sinon, il faudrait admettre l'identité d'une pensée exprimée par Jésus ou Tagore avec la même répétée par un vulgarisateur quelconque. Etant donné que tout être est de nature absolument nouvelle et unique, tout sentiment vécu, toute vérité repensée, toute vie elle-même, est d'une nouveauté *absolue*, car rien ne saurait exister sans une incessante vivification issue de profondeurs de l'être qui ne sont point du domaine phénoménal. Il s'ensuit que ce n'est pas la matière d'une pensée qui en fait l'originalité, mais bien celui qui la vit et l'exprime. Et dans la terminologie de Keyserling : ce n'est pas le « quoi », mais le « qui », c'est-à-dire la personne, qui décide de la valeur d'une idée, qui donc crée le Sens.

Quant à ce *Sens* où les philosophes férus d'intellect n'ont voulu voir qu'un simple « mot », quelque chose d'indéterminé, presque d'inspécifiable, d'inintelligible, nous ne pouvons que les renvoyer à la conclusion des *Figures symboliques*, qui comporte justement une définition du Sens (p. 234). Mais il ne sera pas inutile de citer quelques lignes de Rudolf Kassner dans *Europäische Revue* sur ce point : « Nous pouvons tout aussi peu nous représenter le Sens sans la compréhension que la grâce sans l'amour, ou inversement. Nous devons même dire que le Sens est à la compréhension ce que la grâce est à l'amour... Le Sens est le foyer de la compréhension. Entre ce Sens et

1. Cf. les pages consacrées à Wilde, et aussi à Spengler et Schopenhauer.
2. Cf. la page 65.

Digitized by Google

cette compréhension, c'est tout le monde qui se meut et tout ce qui dans le monde est en mouvement. Voilà ce qui distingue ce Sens de celui de la philosophie chinoise. » Comment peut-on dès lors reprocher à Keyserling de « flatter le goût de la jeunesse allemande pour le trouble, le chaos, où rien ne possède ni forme ni limites » ? Serait-ce péché contre l'intelligence que de faire la part de l'irrationnel dans la vie spirituelle ? Il est du reste assez curieux de constater qu'attaqué par les intellectualistes, Keyserling l'est aussi par le camp adverse, et un théologien allemand a pu faire un grief à Keyserling de sous-estimer l'importance de l'irrationnel. En réalité, la même « polarité » qui existe dans le tempérament de Keyserling se retrouve dans sa doctrine, et tout l'effort du philosophe tend à concilier clarté et profondeur, à soumettre l'irrationnel au pouvoir de Logos et à réduire progressivement le domaine du subconscient.

Ainsi l'effort de Keyserling, tout en restant original dans ses formes, rentre-t-il dans le mouvement d'idées qui s'est depuis le début du XX^e siècle propagé à travers l'Europe, et qui a renouvelé l'esprit de la philosophie [1], en ressuscitant les besoins à la fois mystiques et pratiques capables d'ébranler « l'autorité du mécanisme universel, que le rationalisme avait cru pouvoir édifier sur les résultats généraux des sciences », en renouvelant le sentiment de la liberté morale, ou de l'autonomie de la conscience, en remettant en honneur la métaphysique, en faisant une place centrale à l'intuition, en se méfiant (comme un Russel, par exemple) de la cohérence artificielle des systèmes. Et l'on peut dire de lui ce que M. Cazamian dit de la période contemporaine : en même temps qu'il est « marqué par une révolte anti-intellectualiste, il est imprégné jusqu'au cœur de l'intellectualisme inévitable ».

Troisième type : *l'homme de parti*. A vrai dire, ce type n'apparaît que rarement à l'état pur, et plus d'un polémiste ou philosophe n'a que trop montré combien son jugement restait l'esclave de conceptions dont il n'admet pas l'examen. Mais il s'est trouvé un parfait représentant de cette tendance dogmatique, et si l'on peut lui reprocher la même insuffisance de docu-

1. Cf. à ce sujet les pages magistrales de M. L. Cazamian dans son chapitre : *La Révolte contre le mécanisme* (Histoire de la littérature anglaise, p. 1157-1160). De même, il serait intéressant de rapprocher l'action de Keyserling de celle de Carlyle, et les *Figures symboliques* de *Sartor*.

Digitized by Google

mentation qu'au simple polémiste, et le même intellectualisme rigide volontairement borné qu'au philosophe d'école, du moins doit-on reconnaître que seul parmi les adversaires de Keyserling, il sent la gravité du problème actuel et garde le souci de l'action nécessaire, de l'action réalisatrice.

Or les critiques du dogmatique figé à jamais dans l'attitude que lui prescrit sa double croyance religieuse et ethnique, peuvent se ramener aux suivantes : 1° Keyserling exalte le primat de la *force* dans la vie politique et économique ; 2° il se fait l'apôtre de l'*asiatisme*, c'est-à-dire d'une doctrine qui suppose la faillite de la civilisation latine ; 3° il est de la race des vieux théologiens germaniques qui soutenaient que notre *nature est divine*, que l'être absolu se réalise en nous et que nous sommes l'actualité de Dieu. Bref, l'influence de Keyserling — que les uns dénoncent et que les autres nient — serait une menace contre l'existence de la France, de la culture occidentale et de la religion chrétienne. — Ne pouvant songer à réfuter par le détail de telles accusations, je me bornerai — ce qui est l'essentiel — à leur opposer quelques textes précis [1].

Quant au premier point, qu'il me suffise de renvoyer au *Monde qui naît :* on y lira (p. 105) que l'état œcuménique rendra impossibles les guerres nationales, et que la politique extérieure perdra dès lors son rôle capital. Sans doute le progrès suppose-t-il un état permanent de tension, mais les conflits possibles ne sauraient se résoudre par la force. Il s'agit, en effet, de conflits d'ordre culturel. Aussi est-il absurde de voir dans le fait que Keyserling ouvre son Ecole de la Sagesse aux magnats de l'industrialisme, une sorte de reconnaissance de la suprématie de l'économique. Pour qui a lu attentivement *Politik, Wirtschaft, Weisheit* (et le titre même du recueil est significatif !), il ne s'agit nullement pour Keyserling de « ramener l'homme de péché vers les possessions de la terre, lui promettant de riches, d'immédiates conquêtes », mais bien au contraire — ainsi qu'il le dit expressément [2] — de faire appel aux capitaines d'industrie pour qu'ils s'efforcent de devenir des sages, des sages non point par un savoir théorique, mais par une compréhension

1. Cf. également dans *Politik, Wirtschaft, Weisheit*, les pages 196-199 où Keyserling dénombre les fautes du militarisme prussien et prédit la victoire du pacifisme.
2. Cf. p. 189-190.

Digitized by Google

vivante des problèmes spirituels et moraux de l'époque. C'est en vain qu'on chercherait dans ces pages une apologie de Hugo Stinnes ; ce qu'on y trouvera, c'est une exhortation pressante à ne pas se contenter d'être des spécialistes (le spécialiste n'étant autre qu'une marchandise à acheter ou à louer), mais à être des *hommes*, dans la pleine acception du terme.

Keyserling serait-il par contre un prophète de l'hindouisme, c'est-à-dire de mysticités confuses et troubles tendant à l'anéantissement de la belle raison latine, génératrice d'ordre et de clarté ? Pas davantage. En vérité, il est trop facile de faire de Keyserling un illuminé croyant à la « puissance propre du délire, aux éclairs de l'absurde, à l'incohérence créatrice » et prenant « un vomissement de mots pour un torrent de connaissances capitales ». Sans doute, Keyserling place l'intuition au-dessus de la logique (p. 175), refuse de définir le nouveau au moyen du déjà connu (p. 174), interdit la discussion à l'Ecole de la Sagesse (p. 22), voit dans l'indéterminé la substance créatrice (p. 176), mais c'est pour des raisons que nos dogmatiques ne soupçonnent pas et ne peuvent ni veulent comprendre. En possession de *la* — de *leur* — vérité immuable, ils n'ont que faire de créer du nouveau, et jugent insensés les moyens par lesquels Keyserling tente de susciter, de réveiller, de sauvegarder l'énergie créatrice. Car tout le conflit est là : en face des gardiens du sanctuaire d'une culture gréco-latine qu'ils s'imaginent — du reste faussement — pouvoir conserver intacte, alors qu'elle se réduit dès aujourd'hui à un certain nombre d'éléments dans une synthèse en voie d'accomplissement fatal, un homme proclame à la fois l'éternel devenir et le devoir humain de prendre en mains les destinées du monde jusqu'ici abandonnées à des ambitieux souvent incapables. Or, bien loin de renier la raison — dite latine ou grecque ou française — Keyserling, s'il dénonce les méfaits du simple intellect (distinction déjà faite par Gœthe !), voit dans le *Sens* une instance supérieure de la vie spirituelle, capable de résoudre l'antinomie du rationnel et de l'irrationnel (p. 234), comment pourrait-il dès lors vouloir, comme l'en a accusé tel esprit égaré dans la critique littéraire, la disparition totale d'une culture à laquelle il doit précisément son dynamisme, ce dynamisme inconnu à l'Asie [1] ?

1. Cf. dans *Wiedergeburt* (Le problème religieux) cette phrase si caracté

Digitized by Google

Mais il la veut vivante, cette culture, et non pas cristallisée à jamais. Pas davantage il ne souhaite une sorte d'heureux mélange éclectique de l'Occident et de l'Orient. Toute sa thèse sur la tension génératrice du rythme vital nécessaire au progrès irait à l'encontre d'une telle conception. De même qu'il ne conseilla point à ses auditeurs chinois de s'occidentaliser, jamais il n'a pensé ni écrit que l'Occident pût et dût « *faire des emprunts* » à Bouddha ou à Laô-Tseu. L'unicité foncière du type humain occidental rend illusoire toute tentative d'imitation, de copie. Le profit que peut retirer un Occidental de la pénétration intime du génie hindou et chinois est de tout autre nature qu'on se le figure communément. Il ne consiste pas dans des acquisitions dénombrables, mais dans une orientation qui le rendra capable d'approfondissement et de création, et qui ne saurait jamais l'identifier aux Asiatiques par les conceptions et le mode d'existence. Les craintes de nos dogmatiques sont donc absolument dénuées de fondement. Notre culture restera gréco-latine et chrétienne. Et pourtant elle changera, parce que telle est la loi de toute culture. Mais il y a des éléments éternels, du moins définitivement acquis. Le rôle des esprits tournés vers le passé est de les discerner et de s'en faire les gardiens : il n'est pas d'entraver l'action des esprits créateurs, épris de nouveau et d'avenir.

Pareillement il est faux de voir en Keyserling l'apôtre d'une « mysticité confuse » et d'une « foi sans objet transcendant ». Le recueil d'études intitulé *Wiedergeburt* (Renaissance) contient de fortes pages sur le double problème éthique et religieux, dont je ne saurais trop recommander la lecture. Plus d'un chrétien, plus d'un catholique surtout, serait assurément surpris de voir un thème aussi délicat et complexe abordé avec autant de liberté et de compréhension, et le domaine religieux défini avec autant de netteté et de largeur d'esprit. — Keyserling part d'une distinction que nous avons déjà trouvée en maint passage de son œuvre, mais dont il ne semblait pas avoir tiré toutes les conséquences. Il s'agit de la distinction entre l'*éthos* et le *pathos*. L'éthos, qui n'est pas une éthique ni une morale déterminée, peut se concevoir — d'un point de vue dynamique — comme la forme que l'être humain donne à sa vie, et — d'un point de

ristique : « Et nous autres Occidentaux nous sommes ceux qui frayent les routes dans l'histoire ».

Digitized by Google

vue statique — comme la tenue morale qu'il s'impose. L'attitude éthique est à l'attitude pathique ce que donner est à prendre, agir à souffrir. Mais selon que prédomine l'énergie créatrice et le « Sens », ou la loi et la règle, l'attitude éthique aboutit au libre épanouissement de la personnalité ou bien à l'inertie, à l'étroitesse et à la rigidité. L'intellectualiste et le moraliste ne sauraient jamais réaliser en eux rien de grand, car ils ramènent l'éthique à un système de défenses, de barrières opposées à l'expansion de l'individu, tandis que l'humanité suprême puise ses forces créatrices au delà du moi. Faire consister l'éthique dans l'observance de règles, c'est proprement la priver de vie en la coupant de ses racines supra-personnelles. L'homme véritable doit donc garder le contact avec ce principe supérieur soustrait à sa volonté consciente et à son pouvoir créateur. Or cette réalité dernière, et elle seule, voilà quelle est la sphère propre de la religion. Il s'ensuit qu'à l'égard de ce tréfonds créateur, il ne puisse y avoir qu'une attitude : celle du pathos, c'est-à-dire de l'abandon du moi. Mais c'est ici que Keyserling se sépare complètement de Klages [1]. L'abandon qu'il préconise n'est pas un abandon aux forces de la nature (aux « Mères ») ni au destin. Si le christianisme a triomphé du paganisme et du judaïsme, c'est que malgré son infériorité du point de vue proprement éthique (il n'a pas encore accordé à la liberté ce qui lui est dû!), il a, dans la vie religieuse, placé l'accent à sa vraie place, en exigeant une attitude pathique non pas vis-à-vis de la nature ni de l'âme collective [2], mais « d'un principe spirituel supérieur au moi ». Telle est, selon Keyserling, la véritable révélation du Christ au monde. On s'explique dès lors qu'il soit impossible d'extirper une religion par des réfutations d'ordre intellectuel. Tandis que le problème éthique, du moins par son aspect pratique, appartient au plan terrestre et est du ressort de l'intellect (encore que seule la réalité métaphysique puisse conférer à l'homme son sens éthique créateur),

1. J'ai déjà signalé dans une note du *Monde qui naît* le rôle que joue Ludwig Klages dans la vie spirituelle de l'Allemagne contemporaine. Keyserling discute fréquemment ses conceptions. Celles-ci peuvent se ramener *grosso modo* aux affirmations suivantes : l'homme est à la fois vitalité et esprit ; l'esprit, principe de l'éthos, est l'ennemi de la vie ; l'homme naturel est supérieur à l'être conscient ; le salut est donc dans l'attitude purement pathique.

2. Comme le voudraient certains psychanalystes de l'école de C. Jung.

Digitized by Google

le problème religieux suppose avant tout l'existence de cette réalité suprême inaccessible à la raison. Le pathos religieux est d'ailleurs de toute autre nature que le pathos terrestre à l'égard de la nature. Mais le fait typique reste que, pour la conscience, le sujet n'est plus l'homme mais un être supérieur. D'où la loi, non pas du mérite, mais de la grâce !

Pour Keyserling, le christianisme est la religion suprême, car, la première, elle fit de l'attitude pathique l'attitude religieuse par excellence et rapporta exclusivement le pathos à l'au-delà spirituel. Aussi, contrairement au judaïsme qui comportait surtout des éléments éthiques, au paganisme qui introduisait dans le domaine métaphysique des éléments de la vie collective naturelle, et au bouddhisme pour lequel le problème religieux ne se posait pas, le christianisme semble-t-il devoir rester à jamais la religion symbolique du vrai éternel. Tout au plus la religiosité est-elle appelée à prendre un caractère nouveau dans l'avenir. Alors que l'ère chrétienne eut une attitude spécifiquement féminine à l'égard du Christ, l'ère nouvelle verra sans doute prédominer non plus tant la foi et l'amour, la charité et les vertus proprement chrétiennes, mais la *vertu*, au sens de la Renaissance et de Rome, l'*héroïsme de l'action*, l'*éthique de la fécondité*, la *magie*. Le terme d'*irréligion de l'avenir*, tel qu'il fut forgé par Guyau, ne pourra donc pas s'interpréter comme la négation du christianisme et la liquidation du problème religieux en soi, mais plutôt comme une transformation dans le caractère de la religiosité. Le monde qui naît aura jusque dans la religion un caractère d'extrême virilité. La marque distinctive des temps à venir sera un approfondissement de l'esprit mâle qui ne s'est manifesté depuis deux siècles que par la prépondérance croissante des choses, de l'intellect, du savoir, à l'égard de la personne, de l'âme et de la compréhension. Après avoir vécu en surface, comme vivent encore le « chauffeur » et le bolcheviste, l'homme va se muer en homme profond. Or l'*homme* profond n'est pas l'homme religieux : c'est l'homme magique, en qui éthos et pathos s'équilibrent. Le monde qui naît, comme tout adulte, ne connaîtra plus les émotions fraîches et naïves de l'enfance capable d'abandon total : par contre, il sera capable de créer — et de créer, profondément enraciné dans la réalité divine.

Digitized by Google

***

La mise au point précédente devrait suffire à prévenir tout malentendu dans l'interprétation des *Figures symboliques*. J'y ai, en effet, défini quelques-unes des attitudes spirituelles qui rendent absolument stérile la lecture des ouvrages d'Hermann Keyserling. Et d'autre part, la préface de l'auteur ne laisse pas le moindre doute sur son dessein central. Mais il faut reconnaître que l'intelligence des idées essentielles de Keyserling est grandement facilitée pour qui connaît déjà les nombreuses variations auxquelles se complaît un philosophe ennemi de toute systématisation rigide, mais d'autant plus soucieux de s'adapter aux circonstances et au but du moment. C'est précisément l'une des caractéristiques de la pensée de Keyserling de ne jamais se tenir pour satisfaite, et de travailler toujours à s'approfondir davantage. Elle profite ainsi des critiques ou des interprétations étrangères, de l'expérience acquise, des lectures, de la méditation, des exigences de l'action, de la connaissance qu'il prend des autres et de lui-même. Tout s'éclaire mutuellement dans cette œuvre, et bien que chacune de ses parties révèle au lecteur attentif, capable d'abandon, l'essentiel de la doctrine de l'Ecole de Sagesse, les perpétuelles reprises des thèmes fondamentaux ou secondaires permettent seules de pénétrer au cœur même d'un esprit incapable de s'arrêter, de se figer dans une attitude définitive. Aussi les *Figures symboliques*, tout en étant bien ce que leur auteur voulut qu'elles fussent, à savoir la démonstration de certaines vérités en opposition totale avec quelques préjugés courants de l'idéalisme, de l'art, de la science et de l'action magique, sont, pour ceux qui savent être mieux que des lecteurs hâtifs et superficiels ou des disciples serviles, avant tout et surtout *le premier portrait d'ensemble du type humain que Keyserling croit être appelé à réaliser dans le monde qui naît*.

On a accusé Keyserling de travailler à la dissociation des éléments du moi. Rien de plus faux. Ce que prétend Keyserling, c'est que le moi n'est pas un tout naturellement organisé, et qu'il appartient à l'individu de découvrir le centre de sa personnalité, donc sa vocation véritable. Toute sa vie a été jusqu'à présent consacrée à cette recherche de la mission à laquelle ses

Digitized by Google

aptitudes, et ses insuffisances elles-mêmes, le prédestinaient. Aussi lui apparaît-elle sous la forme d'un voyage sur l'océan du moi [1]. Ce voyage l'a conduit autour du monde, mais depuis la guerre, depuis que lui fut révélée sa mission de réformateur au nom de l'esprit, ce voyage, ou plutôt ce pèlerinage, se poursuit vers l'être essentiel. Or les *Figures symboliques* me paraissent avoir, autant que la valeur d'une démonstration objective, le sens d'un vaste examen de conscience, ou mieux (pour reprendre l'image de Keyserling en route vers le Nouveau Monde à travers l'immensité du Pacifique) d'une halte en mer du viking pour *faire le point*, l'œil fixé sur le but. Après plusieurs années d'efforts et de luttes, le « sage » se demande : Où en suis-je ? Alors que les « savants » seront tentés de ne voir dans *Figures symboliques* qu'une série d'études psychologiques tendancieuses, il convient, tout en reconnaissant la fin didactique avouée et réelle du livre, d'y discerner les multiples traits d'*une* figure symbolique, celle de Keyserling lui-même qui, après avoir fait un bilan, du reste partiel, de sa vie, en y recherchant ce que la découverte de ses déficiences lui a fait accomplir de progrès, poursuit son portrait en s'opposant successivement à deux types qui incarnent des tendances funestes au « centrement » de la personnalité, ou incompatibles avec la découverte du Sens, et en définissant deux autres types humains : Kant et Jésus, c'est-à-dire le voyant et le réalisateur du Sens. Après la peinture de ceux dont il se sent essentiellement différent, celle du philosophe et du mage qu'il veut être [2].

Il faut tout prévoir. Les éternels railleurs vont sourire de l'ordonnance du livre : de Keyserling à Jésus. Rien de plus niais. Si l'on a saisi le but ultime des *Figures symboliques :* parvenir jusqu'à soi — non plus en faisant le tour du monde — mais en passant par quelques types d'humanité dont on est l'antipode, ou qu'on considère comme des idéals vivants à atteindre, l'autobiographie forme la base naturelle sur laquelle Keyserling doit édifier son caractère. Il n'y a pas là d'apologie. Keyserling a souvent répété que le type spirituel qu'il représente est borné comme l'est tout type humain (v. p. 217), mais surtout il a donné de la modestie la seule définition qui concilie

1. Cf. *Reisetagebuch eines Philosophen* (t. II, p. 695).
2. C'est l'idée d'Emerson et de Nietzsche, dans les *Hommes représentatifs* du premier, dans les *Intempestives* du second.

Digitized by Google

les exigences sociales et les droits de l'individu [1]. *Savoir se résigner à ce que l'on est,* voilà la vraie modestie. Il faut pour y parvenir, se connaître, ou du moins, avoir le désir de se connaître, de prendre une conscience nette de ses forces, de leur nature et de leurs limites. Or un tel retour sur soi-même, Keyserling l'a fait parfois avec une telle franchise qu'il pourra fournir des armes à ses adversaires, mais il conquiert ainsi le droit de ne pas se livrer au jeu puéril des mines de fausse modestie et d'affirmer sa conviction d'assumer une mission dans le monde présent. Car de deux choses l'une : ou bien il faut considérer le scepticisme et l'indifférence comme des vertus, ou bien chaque individu qui s'en découvre les aptitudes et le courage, a le devoir de participer dans la mesure de ses forces au progrès humain. Or Keyserling croit que l'heure a sonné d'un *magisme* universel. L'esprit humain, selon lui, a atteint un développement tel qu'il peut assumer la domination sur la terre. — Il faut s'attendre à ce que ces mots de mage et de magie arrachent des cris de protestation de divers côtés. Les sceptiques se contenteront peut-être de sourire, sans essayer de pénétrer la pensée de Keyserling. Ils ne nuiront qu'à eux-mêmes. Si Keyserling use de ces termes inquiétants, ce n'est pas seulement par volonté de paradoxe (comme on le lira ici même), mais parce que, selon une idée qui lui est chère, — (et à laquelle, je l'avoue, je n'ai fini par me rallier qu'après bien des rébellions), — Keyserling, lorsqu'il crée un mot nouveau, ou reprend un vocable ancien en lui prêtant un sens nouveau, ne cherche pas, comme on l'a cru en France, à étonner son lecteur par une technicité de mauvais aloi, mais tend à préparer les voies à une compréhension vraiment nouvelle. *Définir de l'inconnu par du connu, lui semble la pire des absurdités.* L'esprit reste alors l'esclave de ses anciennes représentations. C'est pourquoi, rajeunissant et renouvelant le vieux mot de « mage » — et le distinguant de celui de « magicien » qui aurait pu paraître équivoque ou gratuitement offensant — Keyserling tente de faire saisir le caractère magique de la vie qui ne se borne pas à des actes purement mécaniques. Je voudrais pouvoir citer ici en entier tel passage d'une confé-

1. Cf. *Leuchter* 1927 : *Der Mensch aus kosmischer Schau.* L'explication en français ne saurait avoir l'originalité de l'allemand où à « bescheiden » = modeste correspond « sich bescheiden » = se résigner, donner son acquiescement.

Digitized by Google

rence de Darmstadt [1]. Pour Keyserling, le merveilleux n'est pas dans la possibilité d'opérations magiques, mais en ce que nous n'en sommes capables que dans une faible mesure. Et l'on s'expliquera peut-être ainsi l'action indéniable que peut exercer sur des natures introverties un homme ayant vécu, vivant par chacune de ses pensées et de ses actes, l'idée même de magie. Je n'en citerai qu'un exemple, celui de Oscar A.-H. Schmitz [2], qui après une vie de perpétuels flottements, a trouvé en Keyserling mieux qu'un guide : un donneur d'impulsion, et a pu écrire ce qui suit : « Je ne connais personne pour qui mieux que pour Keyserling semblent avoir été écrits ces vers de Schiller dans *Wallenstein :*

Jedwedem zieht er seine Kraft hervor,
Die eigentümliche, und zieht sie gross,
Lässt jeden ganz das bleiben, was er ist [3].

Je voudrais, pour ma part, que les lecteurs de *Figures symboliques* cherchent et trouvent dans ce livre autant que des démonstrations concrètes et vivantes d'idées essentielles, un exemple — l'exemple même de ce *style personnel* dont il est question dans les dernières pages de ce livre [4]. Or c'est de ce style personnel que dépend toute la force vitale, donc la profondeur de l'action possible. Les *Figures symboliques* peuvent donc remplacer dans une certaine mesure — dans une large mesure — l'action directe d'un entretien entre maître et disciple. Toute la personnalité de Keyserling s'y révèle, avec son dynamisme fondamental, avec ses tendances multiples et divergentes (celles-là qui entretiennent en lui par leur état de tension un rythme vigoureux), avec ses répugnances nettement avouées et affirmées, avec ses insuffisances confessées sans détours, et que plus d'un adversaire saura exploiter malignement, avec

1. Cf. le *Leuchter*, p. 267-276.

2. Cf. ses œuvres philosophiques : *Brevier für Einsame, Psycho-Analyse und Yoga, Brevier für Unpolitische,* mais surtout son autobiographie, dont *Ergo sum.*

3. « En chacun il suscite la force qui lui est propre, et il la développe, tout en faisant que chacun reste entièrement ce qu'il est. »

4. Il est extrêmement curieux de rapprocher l'idée d'*unicité* du moi, fondamentale chez Keyserling, de la même idée — mais conçue par un psychologue artiste — chez Proust *(A la recherche du temps perdu, Le temps retrouvé* II, p. 48*)*.

Digitized by Google

— enfin — cette implacable volonté d'arracher un monde mécanisé, intellectualisé, à sa torpeur mortelle, à son dilettantisme « artiste », à son relativisme infécond, à son goût morbide et lâche du « fini », — et d'y parvenir en bravant le ridicule qui menace (surtout en France) tous ceux qui prennent au sérieux leur mission, en secouant l'apathie générale par la nouveauté de son attitude, par l'originalité de ses créations (séances de Darmstadt, Ecole de Sagesse) et jusque par sa terminologie et ses paradoxes.

***

Il est assurément légitime de se demander, pour conclure cette introduction, quelle influence réelle Hermann Keyserling exercera sur les destinées de l'Europe. Son nom restera-t-il simplement attaché à une tentative isolée dont auront tout au plus bénéficié les fidèles de Darmstadt ? Ou bien est-il vraiment dans le chaos présent l'un des facteurs de rajeunissement de notre culture ? Et, impuissantes à elles seules à changer l'orientation spirituelle de l'Occident, l'Ecole de Sagesse et la personnalité de Keyserling n'en auront-elles pas moins contribué à réveiller concurremment le sens métaphysique et le sens de l'action, tout en les associant étroitement ? La réponse à ces questions, le lecteur la trouvera dans les premières pages de l'étude de Keyserling sur Schopenhauer. Mais ce que je puis en conscience affirmer, c'est que la pratique de la philosophie de Keyserling — d'une philosophie qui se refuse à être un système, et que j'aimerais à définir *un régime de suralimentation spirituelle* (celui qui convient à l'âge du « chauffeur ! ») — c'est que cette pratique est bienfaisante pour celui qui s'y adonne sans parti pris comme sans fétichisme. Le Français, c'est-à-dire le type humain qui, avec Proust, semble avoir atteint les limites extrêmes de l'introspection et de l'analyse, ne peut que gagner à se mettre pour un temps à l'école d'un esprit qui, faisant son bien de tout ce qui a été pensé, non seulement apprend à risquer les vastes synthèses sur le développement de l'humanité et des peuples, mais tente de sonder le secret de l'avenir, en prophète.

Du reste trois faits me paraissent démontrer d'ores et déjà l'efficacité de l'impulsion de Keyserling : c'est, d'une part, la violence aveugle des réactions qu'il provoque, ou ce qui revient

Digitized by Google

au même, le parti pris de certains intellectuels de ne pas troubler leur quiétude en admettant que la doctrine de Keyserling puisse recéler un réel danger ; — c'est, d'autre part, que les tenants du dogmatisme religieux, politique et social, évoluent eux-mêmes (encore qu'à leur insu, peut-être) dans le sens de la liberté et de l'œcuménique [1] ; — c'est, enfin, le succès lent et solide des congrès de Darmstadt, des œuvres et des conférences d'Hermann Keyserling, et cela non seulement en Europe, mais jusqu'en Amérique [2], c'est-à-dire dans le pays qui souffre le plus profondément du mal de l'Occident.

CHRISTIAN SÉNÉCHAL.

1. Cf. à ce point de vue le livre récent de J. Maritain : *La Primauté du spirituel.*

2. Keyserling, parti le 17 décembre 1927 pour les Etats-Unis, doit y rester jusqu'en mai 1928 ; il envisage une tournée de conférences dans l'Amérique du Sud pour 1929. Il était l'an dernier dans les Balkans.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Si l'on me demandait de résumer en une phrase ce qui, selon moi, distingue ma doctrine de celle d'autres philosophes, je répondrais : « Ma doctrine renouvelle toutes les questions, en partant, non pas de l'homme abstrait, mais de l'âme vivante ». L'homme abstrait fut l'invention du XVIIIe siècle. Cette invention, comme toute autre hypothèse de travail, avait ses avantages, car il est impossible d'imaginer quelque chose de complètement faux. L'homme abstrait, pour parler comme les mathématiciens, constitue l'intégrale de ce qu'il y a dans l'homme de purement intellectuel. Ce côté est essentiellement impersonnel ; pour lui n'existe que le général ; pour lui, rien de particulier. Et pour autant que l'on pense et que l'on vit, avec l'intellect comme base et comme but, l'hypothèse s'est trouvée confirmée, et l'homme abstrait a pu constituer une réalité dernière, démontrée par l'ensemble des conquêtes théoriques et pratiques de l'ère du progrès. Mais, d'autre part, les événements des dernières décades ont montré qu'il n'est plus de progrès possible en partant de l'homme intellectuel, que le partisan du progrès, tel que l'ont conçu les deux derniers siècles, est en réalité rétrograde, que poursuivre la marche dans la même voie mène tout droit à l'abîme. Comme dans toute étape historique, l'évolution du XVIIIe et du XIXe siècle fut en effet unilatérale. Le côté moral et spiri-

Digitized by Google

tuel de l'homme resta étranger au processus du progrès. Et le fait ayant été rendu patent par l'expérience cruciale de la guerre et de la révolution mondiales, on commença de se rendre compte que le devoir de l'époque était de reporter l'accent sur l'âme. Mais, hélas, ce devoir fut tout d'abord conçu dans un sens rétrograde, oublieux que l'on était de cette vérité que la marche de la vie est irréversible. Les conquêtes des deux derniers siècles furent reniées. A l'inverse, je cherche, quant à moi, à montrer que, bien compris, le devoir présent consiste à aller franchement de l'avant, qu'il ne s'agit nullement, si nous voulons continuer à progresser et à nous élever, de renier l'homme abstrait avec tout son pouvoir, mais de le réintégrer dans la totalité de l'homme vivant. Or cela revient à dire qu'il s'agit de réaliser de nouveau la réalité de l'âme, sur un plan supérieur de connaissance, l'âme étant considérée comme un organisme vivant ; — qu'il s'agit de restaurer ce que le moyen âge avait mieux que nous compris, mais sur un niveau plus élevé de compréhension.

Mais s'il n'est pas besoin de renoncer à aucune véritable conquête de l'âge du progrès, il faut que tombent toutes les hypostases qui ont leur origine dans la confusion de l'homme abstrait avec l'homme vivant. Et pour n'en citer que quelques-unes, il n'y a pas de raison pure au sens de Kant, pas de volonté pure au sens de Cohen, pas de substance « conscience » ni d'inconscient substantiel. Il n'y a en réalité que des âmes vivantes, dont on peut bien, par abstraction, considérer séparément les diverses facultés, de même qu'on divise le corps vivant en éléments anatomiques, physiologiques et biologiques, sans que ceux-ci existent et vivent par eux-mêmes. En fait, le moyen âge avait de l'être humain une intelligence bien plus profonde que les temps modernes, et principalement pour cette raison qu'il englobait dans une vision unique la racine divine ou métaphysique et son expression empirique. Il n'y a pas en effet de ligne de démarcation, justifiée par les faits vivants, entre le monde métaphysique et le monde empi-

Digitized by Google

rique (au sens usuel du mot), ni davantage entre le corps et l'esprit : la seule qui puisse être maintenue, en principe, est celle qui sépare le sens de l'expression. Si cette ligne marque bien une limite entre l'extérieur et l'intérieur, ce n'est pas à dire que certains domaines seraient une fois pour toutes matériels et d'autres spirituels, mais bien plutôt que tout a pour assise le Sens, que tout est incarnation du Sens, sans toutefois réaliser nécessairement son propre Sens.

Formuler, démontrer et incorporer à la vie les vérités que je ne fais ici qu'esquisser, en m'appuyant sur tout l'acquis antérieur, tel est, à mon avis, le sens véritable de mon activité. Or, de ce sens particulier qui engendre des fins particulières, résulte nécessairement l'emploi d'une méthode spéciale. Mon but, en définitive, n'est point de projeter de nouvelles connaissances sur l'écran de la conscience, mais de modifier l'orientation spirituelle des hommes. Chez l'individu, cette méthode, comme le sait tout modeleur d'hommes, doit consister, en renonçant aux théories générales, à entrer dans la nature propre à chacun. Mais comment, d'un seul coup, atteindre au même but chez un grand nombre d'individus ? Par la parole vivante, la difficulté n'est pas insurmontable, tant qu'il ne s'agit que de questions de principes. C'est ainsi que mon influence, dès maintenant visible, je la dois presque entièrement à mes seules conférences. La tâche devient par contre beaucoup plus malaisée pour l'écrivain. Alors je ne vois guère d'autre moyen d'atteindre mon but que de changer perpétuellement de perspective et de but concrets, tout en gardant le plus rigoureusement possible mon point de vue intérieur, et de contraindre ainsi mes lecteurs à modifier de leur côté leur orientation spirituelle. Celui qui veut comprendre réellement mes écrits (ce que du reste bien peu de lecteurs ont fait jusqu'à présent) doit donc, bon gré mal gré, consentir à partir du point de vue que j'adopte réellement. J'écrivais un jour qu'il y a deux façons de faire comprendre ce qu'est la lumière : l'une est la définition physique ; mais jamais elle ne permettra de voir quoi que ce soit. L'autre

Digitized by Google

est de montrer ce qu'elle éclaire et comment elle éclaire. Cette dernière méthode est la mienne. Dans le *Journal de voyage*[1], je montre, par une application, comment, d'un certain niveau de compréhension, les ultimes instances de la connaissance traditionnelle deviennent pour ainsi dire transparentes. Dans *Connaissance créatrice*, où je cherche à déterminer chez l'individu le changement d'orientation nécessaire pour atteindre ce niveau, je m'adresse *ad hominen*. Dans *Renaissance*, je transpose les grands problèmes de la vie conformément au nouveau niveau de compréhension aujourd'hui indispensable. Dans le *Monde qui naît*[2], je montre comment la réalité en voie de formation apparaît à la lumière d'une compréhension plus profonde, et comment il est possible de transformer les événements en leur conférant un sens nouveau. Que se propose dès lors le présent livre ? — Il voudrait rendre parfaitement claire cette vérité que toute idée abstraite, en dernière analyse, a elle-même sa base dans le concret, c'est-à-dire que dans la connaissance en apparence la plus abstraite, l'âme — et non l'homme abstrait — voilà l'ultime réalité.

A telle fin, je commence par une analyse de moi-même, d'où il ressort que le meilleur de ma vie spirituelle est fonction directe de mes insuffisances d'ordre empirique. Cette introduction vise avant tout à détruire les préjugés de l'idéalisme et à faire comprendre clairement que le bien impersonnel ne se réalise qu'en fonction de la part d'intérêt personnel. L'objectif n'est pas supérieur au personnel. Comme j'ai de moi-même une connaissance particulièrement profonde, je pouvais, dans mon cas, et conformément au dessein du chapitre, mettre l'accent, avec le minimum de risque d'erreur, sur le « trop humain ». Le second chapitre montre, par l'exemple de Schopenhauer, comment

1. Le *Journal de voyage d'un Philosophe*. La traduction française est annoncée à la librairie Stock.
2. La traduction française a paru en 1927 à la librairie Stock.

Digitized by Google

une fausse orientation et une fausse culture de soi peuvent finir par rendre stériles les plus riches dispositions naturelles. Et ce faisant, je détruis, autant qu'il est en mon pouvoir, le préjugé qui voudrait qu'il y eût quelque chose comme une substance appelée « génie » ou quelque « grand homme en soi », que l'on ne pourrait comprendre que par une accumulation de superlatifs, et devant quoi l'observation précise et froide resterait impuissante. Le troisième chapitre montre, par l'exemple de Spengler, comment l'attitude typique du savant exclusivement préoccupé des faits, rend physiologiquement impossible la compréhension du Sens. Avec cette étude s'écroule le préjugé selon lequel un homme serait prophète parce qu'il écrit comme tel. Par l'exemple de Kant, je cherche à préciser ce qu'il faut entendre par la vraie compréhension du Sens, et, en même temps, à démontrer que le système est en dernière analyse indifférent et quelles sont les vraies conditions de l'immortalité. Enfin, l'exemple de Jésus sert à résoudre le problème des rapports de la connaissance détachée de ses racines vivantes et projetée sur l'écran de la conscience, avec la connaissance essentielle ; il montre que l'esprit est la seule force créatrice qui agisse sur la vie et découvre la base humaine de promoteurs tels que Jésus. Et à cette occasion, il appert nettement que de tels hommes existent à toute époque et que le magicien fut de tout temps le seul initiateur. Les lecteurs qui étudieront ce livre avec attention y apprendront, je l'espère, que l'homme vivant — et non pas l'homme abstrait — est *réellement* et *dans tous les cas* la condition de toute action et de toute pensée. D'où il suit qu'il convient de reviser dans ce sens plus d'un étalon de valeur.

Les *Figures symboliques* ont été conçues au cours de l'année dernière, en connexion étroite avec le *Monde qui naît* et *Renaissance*. Seule l'étude sur *Schopenhauer, déformateur*, est d'origine plus ancienne, puisqu'elle fut écrite dès 1909. Cependant j'ai pu la faire entrer dans un cadre nouveau sans en modifier une seule idée, ce qui tendrait à prouver que ce que certains jugent être ma dernière

Digitized by Google

manière de voir les choses, était en moi, dès ma jeunesse, vivant et déterminant. — Qu'il me soit enfin permis de remarquer que la longueur de l'introduction par rapport au reste de l'ouvrage s'explique par le fait que j'ai dû profiter de cette occasion, probablement unique, d'analyser ma vie, pour satisfaire le désir de ceux qui veulent en mieux connaître la réalité concrète. Quant aux autres chapitres, les données biographiques, pour autant qu'elles importent, sont bien connues de tous.

Darmstadt, été 1926.

H. K.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FIGURES SYMBOLIQUES

CHAPITRE PREMIER

DE LA FÉCONDITÉ DE L'INSUFFISANT

QUE la vie terrestre n'ait pas son sens ultime en elle-même, et que, par suite, le bonheur banal ni la perfection d'ordre terrestre ne puissent être la fin suprême, voilà qui me paraît depuis longtemps prouvé directement par deux faits d'expérience. Jamais, en effet, la vie des grands hommes ne fut heureuse, et jamais être fécond ne satisfit aux normes idéales de son temps. Ce qui, sans conteste, contribue le plus au progrès de l'humanité, fut, du point de vue terrestre, toujours insuffisant de quelque façon. J'ai, au cours des dernières années, enfin compris pourquoi il en est ainsi. Sous toutes ses formes, la vie se manifeste sur le plan de l'expérience par l'intermédiaire de tensions non résolues : dans le corps matériel qu'elle revêt, en ce sens que tout équilibre physique exprimant la vie, est instable ; dans l'ensemble de la vie organique, en ce qu'il y règne une interdépendance générale, qu'il s'agisse de la tension entre sexes ou générations, ou bien de la lutte pour la vie et de la solidarité humaine ; enfin, sur le plan spirituel et moral, pour autant que seule la souffrance née de la tension mène à l'acte créateur. Telle est la raison pour laquelle contentement et grandeur s'excluent psychologiquement. Par là

Digitized by Google

s'avère également la parole de Jésus, que jamais riche n'entra au ciel. Or, du point de vue terrestre, la richesse est sans nul doute supérieure à la pauvreté, et la béatitude meilleure que l'inquiétude.

Aussi l'humanité, sauf peut-être quelques chrétiens primitifs de l'entourage de Saint Paul, n'a-t-elle jamais encore officiellement reconnu que, bien loin d'être parfait, ce qui mérite culte et hommage est, en principe, terrestrement insuffisant. Ceux qui entrevirent le mieux cette vérité, les psychanalystes, sauvèrent aussitôt leur préjugé en décrétant que la valeur vraie des esprits créateurs est indépendante de leurs insuffisances. Il n'en est rien : une telle abstraction, dans l'être vivant où tout se tient, fait violence aux faits. Ce qu'il nous faut commencer par admettre sans aucun parti pris, c'est qu'il n'est pas dans l'histoire un *seul* esprit créateur que la mentalité philistine n'ait jugé imparfait, et cela en proportion directe de son pouvoir de transformation. D'harmonie, combien l'âme de Saint Paul n'en manquait-elle pas ? Combien Moïse, Mahomet, Luther et Nietzsche durent-ils compter avec leurs imperfections ? Seuls les plus grands sages de l'Inde et de la Chine auraient, dit-on, ramené à une sorte d'harmonie extérieure l'état de tension extrême qui les caractérisait également ; mais ceci s'explique sans doute en partie par le fait que les dispositions natives des peuples en question, plus statiques que dynamiques, sont en soi plus harmonieuses. Il y a bien eu des hommes de grande valeur qui répondirent probablement au portrait idéal conventionnel du saint et du sage parfait. Mais ceux-ci étaient stériles. Et tout porte à croire qu'il s'agit ici d'une nécessité naturelle analogue à celle de la stérilité de la beauté suprême. D'où les deux remarques suivantes. D'une part, je ne crois pas que jamais, jusqu'au point d'orgue qui précède la mort, nul n'ait été vraiment saint ou sage, dans le sens où l'admet la majorité, c'est-à-dire un bienheureux jouissant d'une féli-

Digitized by Google

cité parfaite, comme seul le philistin peut l'être sur un plan inférieur.

Cet idéal humain est une fiction destinée à rétablir l'équilibre menacé par une réalité désagréable, ou bien c'est un préjugé. L'homme complètement détaché du monde voulait s'en échapper, et, selon toute vraisemblance, ces hommes supérieurs à leur univers, vus de l'au-delà auquel ils aspiraient, étaient dans le même état de déséquilibre que les ambitieux du point de vue terrestre. — En second lieu, il est acquis que la vie ne se manifeste ici-bas que par le moyen de tensions non résolues, non seulement dans les rapports de l'individu avec lui-même, mais encore et surtout dans ses rapports avec autrui. Ce qui revient à dire que la fécondité de l'image d'un homme prétendu parfait tient moins à cette perfection même qu'à la tension qui existe entre cette image et autrui. Toute la psychologie de l'idéalisation est là.

La vérité selon laquelle seul l'insuffisant est productif, se trouverait ainsi portée sur le plan supérieur où elle peut être saisie intégralement. La productivité n'est point qualité qui puisse se comprendre en soi et pour soi : le concept même suppose un rapport avec le non-moi. De même que l'homme, en tant qu'être sexué, est, sans la femme, insuffisant, de même l'importance significative, dans la vie, ne saurait se définir qu'en fonction de la tension du moi et du non-moi. L'important, chez le monarque, est bien moins dans ce qu'il est que dans ce qu'il représente aux yeux des sujets, car l'importance féconde de la monarchie repose entièrement sur le fait que les *autres* voient dans un certain individu un centre de polarisation. Tout de même, la sainteté, pour qui la juge sainement, réside dans l'état de tension où elle se trouve par rapport à ses adorateurs ; c'est pourquoi les fidèles créent les saints qui n'existent pas ; c'est pourquoi, inversement, les saints se sont tous sentis, quant à eux, en état de péché. De même

Digitized by Google

le besoin de créer, sous la forme d'une œuvre ou en soi-même, présuppose un rapport intérieur avec un idéal. Mais c'est dans le rapport de l'individu avec le destin que s'avère le mieux notre observation. Pourquoi chacun attend-il, bien plus, pourquoi réclame-t-il d'instinct, que le destin soit contraire aux privilégiés de l'esprit ? D'une part, certes, par envie, et j'entends par là ce qu'on appelle d'ordinaire le besoin d'équité. Mais aussi et surtout parce que la grandeur ne se manifeste qu'à cette condition. Détendue, ou sans coup d'archet, la meilleure des cordes ne vibre pas. Le fait que l'homme trop grand soit incompris, persécuté ou finisse tragiquement, ne constitue donc pas un grief contre l'ordre universel : il a un sens métaphysique. Seule l'image faite de lumière et d'ombre produit sur les autres un effet plastique. Or il est essentiel de comprendre que la productivité n'est définissable qu'en fonction d'*autrui*. Le groupe dont Stefan George[1] est le centre, entend par grandeur l'état de souveraineté absolue. Certes, le grand homme doit se sentir libre de tout lien par rapport aux autres, et ce fut là certes le cas de tous. Mais la *valeur* de sa souveraineté dépend du fait qu'il est révéré par les autres comme tel. C'est ainsi qu'était compris le culte des dieux dans l'antiquité.

Au point où nous en sommes, nous devrions être enfin capables de supporter la vérité telle qu'elle est. Nous devrions avoir dépassé le stade où l'on voit les hommes tels qu'en leur qualité d'hommes, ils ne sauraient jamais être, et où les insuffisances peuvent être une source de déception. Lorsqu'il écrivait la phrase si souvent citée depuis : *Seul l'insuffisant est fécond,*

1. Stefan George est depuis la dernière décade du XIX^e siècle le centre d'un groupe de poètes qui, sous des influences diverses, allemandes, anglaises et françaises, réagirent contre le naturalisme social de Zola, d'Ibsen et de Tolstoï au nom de l'art pour l'art, ou mieux de l'art pour la beauté.

Digitized by Google

Gœthe savait ce qu'il disait. Et je vois proprement un manque de vrai respect dans cette idolâtrie de Gœthe qui a communément cours. S'il avait été l'homme idéal que voient en lui la plupart de ceux qui invoquent aujourd'hui son nom, c'est-à-dire le philistin allemand promu à la dignité de dieu, Gœthe n'aurait rien accompli de considérable. Alors sa vie, d'allure si curieusement épique pour un grand homme, n'aurait pas exercé d'action fécondante sur autrui. Or, étant donné que la vie se manifeste en général sous forme de tensions non résolues, il est clair *a priori* que l'ensemble de l'organisme *historique* ne peut être fécondé et stimulé dans son évolution que par des facteurs qui rompent l'harmonie du tout. Il faut porter le trouble dans les milieux anciens pour frayer des voies nouvelles. Point n'est besoin, pour cela, d'être un déséquilibré. Mais le nouvel état d'équilibre — celui de l'homme nouveau, par exemple, qui se manifesta pour la première fois en Jésus — ne fait que troubler davantage l'état général de la collectivité. Il ne faut jamais considérer l'individu isolément. Ce serait se rendre coupable d'une abstraction illégitime, car l'ensemble, dans la vie, précède toujours les parties.

Si nous rassemblons maintenant les résultats des considérations précédentes, nous ne pouvons que voir confirmée, sur un plan nouveau de compréhension, la vieille vérité chrétienne, que les pécheurs ont le pas sur les justes. Certes le pharisien du péché n'a pas plus de valeur que celui de la vertu ; et cette proposition réduit à néant tout ce qui prétendrait faire une vertu de l'hostilité à toute loi. Mais si, l'existence d'un royaume céleste étant admise, un homme aspire à se dépasser, seul l'insuffisant se révèle productif. Cela tient, du point de vue empirique, à ce que seul le sentiment d'infériorité incite à l'effort vers le mieux, et au point de vue métaphysique, à ce que la vie terrestre, comme je le disais au début de cette étude, n'a pas en soi son sens ultime. La vie, où l'homme, digne de ce nom, puise

Digitized by Google

son élan, et pour laquelle il vit, est aux tensions du monde empirique ce qu'est aux cordes tendues la mélodie qui en sort.

Parmi les esprits créateurs, il n'y a pas eu d'homme véritablement grand qui n'ait eu conscience de ce que j'avance ici. Mais la plupart d'entre eux, en sages politiques qu'ils étaient, ont tenu compte des préjugés d'autrui. En quoi ils firent bien, puisqu'une sincérité prématurée peut compromettre, par les troubles qu'elle cause dans le domaine conscient, l'action stimulante qui prend toujours naissance dans l'insconcient. Mais, de nos jours, l'humanité est parvenue au point où elle peut se passer de toute pieuse duperie. On peut même dire que pour obtenir désormais l'adhésion des esprits à leurs postulats, la religion et la morale doivent, dans la légitimation rationnelle de leurs affirmations, renoncer définitivement à falsifier si peu que ce soit le domaine empirique. De même que nulle Église, à l'avenir, ne pourra plus, sans risquer de se compromettre, contester des vérités scientifiques démontrées, de même les esprits les plus puissants, dont la conscience aura été en contact avec le supra-humain, devront, en tant qu'hommes, admettre désormais qu'on les regarde comme des hommes, sans plus. L'une de mes tâches d'ordre critique les plus importantes est précisément de détruire toute illusion et toute duperie. Si j'ai fondé et si je dirige l'École de la Sagesse, c'est en opposition consciente avec les préjugés courants : la sagesse *n'est pas* ce que la plupart s'imaginent. Elle est à la fois quelque chose de plus large et quelque chose de plus simple. Et si je m'efforce de me transformer sans répit, les idéals que je poursuis sont précisément différents de ceux à l'étalon desquels beaucoup me mesurent, et pour lesquels d'autres me combattent. La sérénité, telle qu'on l'entend d'ordinaire, j'espère bien ne jamais y parvenir, car, au lieu d'homme créateur, je ne serais plus alors que fantôme inoffensif. Des médecins affir-

Digitized by Google

ment qu'avec mes 46 ans, je n'ai physiologiquement pas encore atteint la vingtaine : j'espère bien conserver longtemps encore cette vitalité juvénile, car seule elle est productive. Il fut un temps où mon but m'apparaissait sous la forme de l'imperturbabilité stoïcienne : c'était entre vingt et trente ans, alors que j'étais bien plus âgé qu'aujourd'hui. Puis, durant quelques années, je m'évertuai à devenir un Maître, au sens oriental du mot. J'y renonçai, m'étant rendu compte que cet idéal exige, pour sa réalisation, une nature qui n'est pas mienne. Aujourd'hui, j'adopte une attitude positive à l'égard de ce que mon tempérament a de volcanique, et je me félicite de ce que l'on prend souvent à tort pour des accès de fureur : un tel bouillonnement constitue ma manière, bien à moi, de mettre mon inconscient en état de produire. De même, une période de gestation spirituelle s'annonce généralement chez moi par un état de forte surexcitation, dû au motif le plus insignifiant, et se poursuit alors presque sans le moindre effort. Avec les années s'affirme donc en toute candeur le caractère positif de mon attitude vis-à-vis de ce qui apparaît en moi comme particulièrement insuffisant. Et je me rends d'autant mieux compte qu'il n'en fut jamais autrement chez tout esprit créateur. La raison en est tout d'abord dans la force des instincts : l'homme productif dans le monde spirituel se sent tout aussi fatalement poussé à créer que la mère à mettre au monde. En second lieu, le créateur est poussé à la création par son sentiment du devoir : il sent qu'il doit donner ce qu'il peut donner, et par cela même qu'il reconnaît une obligation morale, il doit admettre les conditions de son accomplissement. Mais la raison métaphysique dernière de ce fait se trouve dans mes considérations initiales, à savoir que les vraies fins de l'effort humain sont situées au delà des tensions du monde terrestre. Ainsi les contingences de la vie sont définitivement ramenées à des moyens de valeur pure-

Digitized by Google

ment relative. C'est pourquoi l'idéal de perfection bien compris ne se confond avec aucun état concret, ni aucune norme rigide. De même que le pécheur peut valoir mieux que le juste, au regard de Dieu, de même certaines circonstances peuvent rendre l'état psychologique du bacchant préférable à celui du sage, selon sa définition conventionnelle. C'est que le devoir de perfection puise toujours sa force impérative dans un domaine situé au delà des données de la nature. Selon le caractère particulier de celles-ci, ce sont telles ou telles fins qui sont conformes au Sens, et, par suite, certaines normes se trouvent imposées comme propres à guider vers le but poursuivi. Chacun doit donc se montrer tout aussi généreux envers soi-même que l'amour chrétien l'exige à l'égard du prochain. Ou bien, pour reprendre la même idée, mais en considération cette fois des préjugés courants : le mode de tensions que l'homme admet, harmonise ou renforce en lui-même, ne doit jamais dépendre d'idéals tels qu'on les définit jusqu'à présent, car jamais idéal rigide n'a rien valu, mais l'esprit a besoin, en chaque circonstance, d'idéals particuliers pour pouvoir se développer conformément à sa propre loi. C'est ainsi qu'il convient d'interpréter l'invite de Nietzsche à « devenir méchant ». Je puis d'autant mieux la comprendre que, de nature, je suis d'une bienveillance et d'une ardeur de sentiments extrêmes et que je pécherais plutôt par excès de bonté. Ce qu'on appelle *mal* fait nécessairement partie du clavier de l'esprit. Si son expression dernière, l'esprit qui toujours nie [1], doit être réprouvée, son but ultime étant la destruction totale, *savoir dire non* est un élément nécessaire de toute vie déterminée [2]. Or, à l'ori-

1. Cf. le *Faust* de Gœthe : Méphistophélès se définit lui-même : « Je suis l'Esprit qui toujours nie ! » (vers 1338).

2. Cf. l'analyse complète du problème du mal dans le chapitre : *Das ethische Problem* de *Wiedergeburt*.

Digitized by Google

gine, l'idée de mal n'est pas autre que l'acte de nier, joint à la force de l'exécuter, car la cohésion sociale, qui n'est possible que sur la base du prétendu bien, voilà le phénomène primordial, et non pas l'état d'isolement. Le Bien véritable n'est jamais autre chose que ce qui correspond au Sens le plus profond, car ce Bien seul est absolument réel, pour autant que porteur de vie éternelle. Le mal s'amortit toujours de quelque manière, c'est-à-dire qu'il mène à la mort. Or, jamais le bien véritable ne se confond avec ce que les âmes sentimentales entendent par là. Sous une incarnation moderne, Nietzsche était beaucoup plus proche de Jésus-Christ que le chrétien qui se croit bon parce qu'il obéit consciemment aux commandements de la loi d'amour et contribue au maintien harmonieux de la tradition. Seul ne vaut que l'amour générateur de progrès. Ce qui n'agit pas dans ce sens, ce qui procure un contentement banal, voilà l'incarnation du principe du mal véritable ; et ce principe qui aujourd'hui ne compte nulle part autant de représentants que parmi les chrétiens de foi sincère, croît en proportion directe de l'importance que les fidèles attribuent sciemment à l'amour. Car celui-ci n'est pour eux qu'inertie, et l'inertie est le seul péché contre le Saint-Esprit, celui qui ne peut être remis [1]. Or, toutes naturelles que devraient être ces notions, elles n'en sont pas moins nouvelles pour la majorité des hommes. Bien plus, ceux-ci, à tout prix, ne veulent pas s'en rendre compte parce qu'elles se trouvent en contradiction avec leurs préjugés, fixés par une douce et molle habitude.

Il sera donc utile, ce me semble, de rendre concrète la portée de cette discussion théorique par un exemple vivant. Or, pour donner des faits incontestables, je

1. Voir la façon nouvelle dont H. Keyserling pose le problème de l'amour dans le chapitre *Liebe und Erkenntnis* de *Wiedergeburt* et la fin de ce chapitre d'introduction. (N. d. T.)

Digitized by Google

choisirai mon propre cas. Je laisse de côté ce que peut être ma valeur dernière et intrinsèque. Moi-même ne saurais la connaître, pour autant qu'elle dépend du point de vue d'autrui. Je vais donc, dans une brève esquisse autobiographique, produire la preuve que ma fécondité est liée, dans tous les cas et sans exception, à quelque insuffisance.

PAR la conscience qu'il prend directement de lui-même, l'homme s'apparaît comme affranchi du temps. S'il se sent vieillir, ce n'est qu'indirectement, et d'abord presque toujours à la vue des autres, — restriction d'une portée d'autant plus générale que chacun, indépendamment des années, a un âge essentiel qui lui est propre. De tout temps, les uns eurent quarante ou soixante ans, tandis que d'autres restent perpétuellement jeunes. C'est ainsi que toujours je me suis senti le même être que je suis encore aujourd'hui. Mes talents, mes dispositions fondamentales, je les eus dès mon enfance. Les transformations incontestables que j'ai subies au cours des années, sont uniquement dues à l'action exercée sur ces dispositions natives par les circonstances extérieures, l'intuition créatrice et la volonté. Or mon caractère fondamental, qui, du reste, apparaît avec une rare netteté dans l'horoscope que donna Olga d'Ungern-Sternberg [1], fut de tout temps complexe et riche en contradictions. A titre de Keyserling, c'est-à-dire en descendant d'une race qui, depuis sept générations déjà, perpétue avec une rare puissance de transmission héréditaire un type spirituel dont l'expression suprême fut mon grand-père Alexandre [2] (le seul homme, dont Bismarck, son ami de jeunesse,

1. Publié dans le calendrier astrologique de 1925 (Theosophisches Verlagshaus, Leipzig) (N. d. T.).

2. On peut lire l'histoire de sa vie dans les lettres réunies par sa fille, la baronne Taube (Berlin, Vereinigung Wissenschaftlicher Verleger).

Digitized by Google

disait que son intelligence lui faisait peur), et dont la sublimation dernière fut le poète Édouard[1], — j'étais un intellectuel prédisposé au culte des Muses. Mais mon arrière-grand'mère, du côté paternel, épouse de l'organisateur des finances russes, le comte Cancrin, était une Mourawjoff, d'une ancienne race de boyards dont l'origine tatare remonte, selon la légende, jusqu'à Gengis-Khan. Si elle avait déjà donné sa physionomie spirituelle à mon père, type parfait de grand seigneur russe, rappelant plus d'une figure de *Guerre et Paix* de Tolstoï, son influence par hérédité fut chez moi plus nette encore : c'est elle qui me légua, d'une part, cette façon de sentir qui est proprement russe, et, d'autre part, plus d'un trait de caractère particulier aux conquérants mongols. Mais ce n'était pas encore assez d'éléments disparates : ma grand'mère maternelle, maîtresse-femme qui détermina le type de ma famille maternelle (Pilar von Pilchau-Audern), était la dernière représentante du type ancestral le mieux marqué de la famille des Ungern-Sternberg de Grossenhof, race seigneuriale violente, romanesque, en même temps que très habile dans les affaires de ce monde, et dont il ne faut pas s'étonner qu'elle ait récemment encore produit le condottiere mongol Roman Ungern-Sternberg[2]. Mon type fondamental serait, dit-on, celui des frères de cette grand'mère. Or ces trois séries de traits héréditaires donnèrent naturellement un ensemble totalement dépourvu d'unité, plein de contradictions et porteur de tensions extrêmes. Étant donné que, dans le domaine de la vie, c'est le Sens qui crée les

1. E. Keyserling (1855-1918), auteur de drames, mais surtout de nouvelles et de romans, dont les plus connus sont : *Beate et Mareile, Dumala, Vagues, Des Cœurs, Jours accablants.* Un récit de ce dernier recueil est actuellement publié en traduction française par la *Revue d'Allemagne* (Emile-Paul) (N. d. T.).

2. Il s'agit de l'aventurier dont il est question dans le livre d'Ossendowski : *Hommes, Bêtes et Dieux* (N. d. T.).

Digitized by Google

faits (et non pas l'inverse), ce ne furent pas ces données premières qui jouèrent le rôle décisif dans ma physionomie d'alors, mais bien ce que je tentai d'exprimer, en tant que créature unique, par le moyen de ces dispositions natives, si bien que la mosaïque des *genes* [1] qui me constituait, prit, dès le début, un aspect particulier, que le seul total des composantes ne pouvait suffire à expliquer. Cet aspect fut celui d'un ensemble d'éléments divergents, groupés autour de deux pôles. J'étais, d'une part, d'une sensibilité extrême, impressionnable et suggestible au plus haut point, d'une réceptivité toute féminine, affectueux, avide de me confier, de me donner et de m'adapter, intuitif et primesautier ; et, d'autre part, j'étais un être volcanique d'une violence éruptive, doué d'une vitalité de primitif et d'instincts de conquérant et de dominateur. Et comme une synthèse d'éléments aussi opposés, quand elle réussit, ne peut être que tardive, *le sentiment qui domina en moi dès ma première enfance fut un sentiment d'insatisfaction à l'égard de mon état.* Par ma délicatesse, je me sentais, d'une part, inférieur aux personnalités dominatrices de ma lignée maternelle, et par l'énergie animale de ma nature, inférieur aux Keyserling d'une intellectualité raffinée. Enfant, j'éprouvais une véritable terreur devant ce second aspect de mon caractère, qui m'apparaissait en vision de cauchemar sous la forme symbolique d'un lion survenant à l'improviste derrière moi. Ce ne fut que dans les années qui précédèrent l'éveil de mon intelligence, que je me sentis complètement libre et sûr de moi. Dès que je me pris à réfléchir, je vécus dans la hantise de mon infériorité et en proie à un sentiment d'insécurité, d'autant plus, du reste, que j'étais assez gauche et maladroit dans tout ce dont les enfants sont d'ordinaire capables à cet âge ; je restai,

1. [Le *Gene* est un facteur héréditaire déterminant (cf. *Le Monde qui naît*, p. 113) (N. d. T.).

Digitized by Google

jusqu'au delà de ma puberté, sans contact direct avec la réalité, comme si mon incarnation n'eût pas été achevée. Pour refouler cette conscience de mon infériorité, je réfléchissais le moins possible, vivant au jour le jour, aussi inconsciemment que le pouvait un enfant doué d'une faculté d'observation aiguë et d'une vive compréhension. Je grandis ainsi, sans rapports autres qu'accidentels avec des compagnons du même âge, entouré surtout de bêtes apprivoisées (mon premier talent fut celui d'un Hagenbeck [1]), uniquement préoccupé de chasse, en enfant sauvage de la nature que j'étais. Dans mes rêveries, je me voyais explorateur, passant des heures à me conter mes futurs voyages. Quant à mes dispositions assez marquées pour le dessin, la sculpture et la musique, je me refusai à les développer, car elles ne m'intéressaient pas. Mais ce sont les problèmes intellectuels qui surtout me laissaient totalement indifférent. J'avais en horreur tout ce qui est abstrait, systématique et pédant. Je ne comprenais pas mieux que mon entourage mes véritables dispositions, sans que toutefois naquît un conflit quelconque, tant que je restai à la maison. Il en fut ainsi jusqu'à ma quinzième année. La mort de mon père étant alors survenue, je cessai d'être élevé par des précepteurs et entrai dans la classe de première du lycée russe de Pernau. Mais tout changea, quand l'enfant que j'étais resté au delà de la limite normale, se trouva en compagnie de camarades de classe de 18 à 19 ans, dont l'humeur agressive infligeait sans cesse à ma délicatesse froissée par la rudesse et la brutalité, et à ma candeur enfantine sans défense, des souffrances ignorées jusque là. Prenant alors plus que jamais conscience de mon infériorité, je renonçai à pratiquer la politique de l'autruche et me promis *de me transformer moi-même.* Que pareille chose

1. Fondateur de la célèbre entreprise de dressage et de vente d'animaux sauvages, près de Hambourg. (N. d. T.)

Digitized by Google

fût possible, je n'en doutai pas un instant. Comme si c'était aujourd'hui même, je me revois, enfant de 14 ans, expliquer à un camarade sceptique comment je pourrais tout naturellement devenir tout autre que j'étais, pourvu que je visse exactement ce qui devait être changé. Je me mis donc à réprimer avec une ardeur fougueuse ce qui m'apparaissait comme inférieur, et à développer uniquement ce qui dans ma nature se montrerait de force à se mesurer avec mon nouveau milieu. Désormais, je ne voulais plus être que l'être de force élémentaire qui, comme je le sentais, était également en moi, mais que la délicatesse de mon organisme psychique, ma vie dans une famille extrêmement cultivée et le défaut de toute relation avec de rudes compagnons du même âge, avaient empêché de se développer. Et voilà qu'une année après ma sortie du lycée (j'avais dans l'intervalle étudié à Genève), cet être d'énergie s'érige pour un temps en maître unique de ma vie consciente, n'y laissant subsister que les besoins primitifs d'un étudiant glouton, pochard et chahuteur. De 1898 à 1900, je fus à coup sûr dans les corporations de Dorpat celui qui faisait montre du matérialisme le plus rudimentaire, modèle tout trouvé pour les beuveries de Jordaens, type achevé de santé animale et de force brute. Tenu pour tel dans mon entourage d'alors, j'en éprouvais une félicité sans bornes. Mais celle-ci ne devait pas durer. Au bout d'une année à peine de cette vie d'étudiant, j'eus dans un duel la veine mammaire tranchée, et je ne m'en tirai que grâce à la force de régénération inouïe que je possédais à cette époque. Cette blessure m'affaiblit à tel point que je fus, pour des années, physiquement incapable de poursuivre un genre de vie caractérisé par la prédominance des instincts violents. *Cet événement extérieur fut le point de départ de ma soudaine métamorphose en pur intellectuel.* De même que la *conscience* de la supériorité de mes rudes condisciples avait suscité en moi l'être épris de force

Digitized by Google

violente et l'avait porté au premier rang, de même l'intellectuel naquit parce que je voulus qu'il en fût ainsi. Il est vrai que l'intelligence qui comprit la nécessité de ce changement, fonctionna alors dans une demi-inconscience. Je ne saisis que fort mal ce qui se passait en moi ; je ne fis que constater que j'étais subitement las du train de vie déréglée que j'avais mené à Dorpat, et j'en tirai la conséquence. Je quittai donc l'Université de ma province natale au bout d'un an et demi de séjour, tout juste âgé de vingt ans en apparence, mais en réalité bien plus jeune, et me rendis à Heidelberg pour y reprendre et y poursuivre mes études de sciences naturelles commencées à Genève. Je m'y transformai en quelques semaines si radicalement que des amis de Dorpat étant venus me voir peu de temps après, c'est à peine s'ils me reconnurent.

J'ÉTUDIAIS alors la géologie, à l'exemple de mon grand-père, et, à en juger sur les apparences, comme si cette science eût été pour moi une fin dernière. Au printemps de 1902, je passai mon doctorat avec une thèse sur le *Forellenstein* de Gloggnitz ; j'allai même, par excès de zèle, jusqu'à entreprendre et achever la même année un second travail géologique : une étude sur les roches éruptives du sud du Tyrol — cette région qui devait être le théâtre des luttes entre l'Autriche et l'Italie, et dont les cartes géologiques sont en partie de moi. Mais, en réalité, mon départ de Dorpat marquait le début d'une période d'attente ignorante, telle qu'en connaît la jeune fille innocente avant son mariage. Depuis que j'avais pris définitivement parti pour l'intellectuel, celui-ci régnait non seulement sur ma conscience, mais sur mon inconscient lui-même, et ce dernier me guidait vers des fins que je n'étais pas alors en état de saisir. Ma conscience ne déterminait que le cadre extérieur de mes efforts. J'exécutais loyalement ce que je m'étais promis. Mais, de mois en mois, je me sentais

Digitized by Google

poussé avec une netteté croissante vers quelque chose d'inconnu encore, et, dans ce pressentiment, j'allais à tâtons dans toutes les directions. Mais aucun des modèles qui se proposèrent, aucun des buts concrets que je pus découvrir, ne suscita en moi l'effort correspondant. La philosophie, telle qu'elle se pratique à l'Université, était, de toutes les disciplines, celle qui m'agréait le moins. Ma nature, je le sentais, réclamait autre chose que ce que la science pouvait lui offrir ; du reste, il me semblait de moins en moins probable d'y obtenir jamais de grands résultats, et de l'instant où je m'en rendis compte, mon intérêt pour la science diminua considérablement. Mais j'ignorais ce qu'exigeait ma nature, car jusque là les seuls représentants de la vie spirituelle qui se fussent présentés à moi, étaient des savants, et la tradition spirituelle de ma famille était aussi une tradition notoirement scientifique. C'est alors que je lus les *Assises du XIX*e *siècle* de Houston Stewart Chamberlain. L'impression que je ressentis fut énorme. Je compris soudain que s'il m'était donné de rencontrer l'homme qui avait écrit pareille œuvre, je ne tarderais pas à découvrir ce qui devait sortir de moi, car de tous les auteurs que j'avais lus, il était le premier pour lequel je me sentisse de l'affinité. Si je partis achever mes études à Vienne, c'était donc à vrai dire pour le connaître. Il se trouva que sous les traits d'un ami paternel, l'indologue et archéologue Léopold de Schröder, un heureux hasard me mit, dès le premier jour, en présence de celui que j'admirais de loin. L'impression que me causa sa présence vivante fut encore plus forte que je ne l'avais espéré. Ce fut avec un sentiment de vénération enthousiaste que, dans un mouvement d'abandon tout féminin, je me livrai à mon aîné d'un quart de siècle. Et en retour, il me guida en ami compréhensif et sage. L'influence durable qu'exerça sur moi Chamberlain fut d'une merveilleuse fécondité. Dans sa nature, à maints égards parente de

Digitized by Google

la mienne, je croyais me retrouver pour la première fois, comme en un miroir, tel que j'étais réellement. Du moins est-ce à bon droit que je reconnus en lui ma nature d'artiste. Je découvrais ainsi la clé de mon propre tempérament, resté jusque là pour moi tout aussi énigmatique que pour mon entourage. J'appris du coup à attribuer une valeur positive à ce que j'avais auparavant tenu pour inférieur, c'est-à-dire à ce qu'il y avait en moi de délicat, de féminin, mon impressionnabilité et mon émotivité, bref, à tout ce qui, comparé aussi bien à l'idéal de l'homme d'énergie qu'à la sérénité lucide du savant qu'était mon grand-père Alexandre Keyserling, pouvait paraître déficience.

Je me trouvai d'ailleurs confirmé dans mon orientation nouvelle par un autre ami, d'âge plus voisin, Rudolf Kassner [1], l'un des esprits les plus profonds de ce temps, bien que des plus difficilement intelligibles, et avec lequel, deux années durant, je passai presque tous les après-midi. C'était le premier écrivain que je voyais mettre au tout premier plan l'art d'écrire. Grâce à lui s'éveilla en moi le désir d'apprendre cet art. Mais dans mes rapports avec Kassner comme avec Chamberlain, deux faits surtout me semblent caractéristiques pour moi. C'est, d'une part, que je me livrai d'emblée à tous deux sans réserve et sans le moindre esprit critique. De tous deux, je *voulais* en mon for intérieur qu'ils me dominassent, d'une hauteur hors d'atteinte. Et, d'autre part, l'action particulièrement fécondante qu'ils exercèrent sur moi, vint de ce qu'ils m'apprécièrent au-dessous de ma valeur. Ce fut surtout le cas de Kassner, qui ne cessait de me répéter que je ne saurais jamais écrire et que je ferais mieux de devenir diplo-

1. Mystique et physionomiste autrichien, auteur de nombreux ouvrages publiés par l'Insel-Verlag : *Morale de la Musique, Nombre et Visage, Mélancolie, La Pensée indoue, Eléments de la grandeur humaine, Mythes de l'âme,* etc.

Digitized by Google

mate. Trois insuffisances se révélèrent alors à la fois comme productives en moi : en premier lieu, ma réelle incapacité, en second lieu, ma croyance à la supériorité absolue d'autres personnes, enfin, le fait que ces dernières ne croyaient pas que mon ambition pût jamais être satisfaite, car l'instinct qui me portait à me perfectionner en reçut une impulsion puissante.

En m'ouvrant ainsi tout grand aux influences, je connus, comme il ne pouvait en être autrement, un véritable phénomène de fécondation organique. Ce fut tout d'abord en moi un renversement de toutes les valeurs, et, par suite, un déplacement de tous les accents. Le centre de ma conscience se reporta dans l'intelligence artistique avec le même exclusivisme qu'à Dorpat il s'était fixé dans la force brutale. La vitalité qui résulta pour moi de ce déplacement fut inouïe. Le sentiment de mon infériorité disparut pour faire place à une conscience de ma valeur, pleine de fierté et d'assurance, parfois sans mesure dans ses manifestations. Alors, ne trouvant plus de moyen d'expression approprié dans un physique affaibli, ma force vitale se mit tout entière au service de la tendance propre de mon esprit et de mon âme, tendance à laquelle je donnais désormais mon plein assentiment. Abstraction faite de notre amitié persistante, j'étais, dès 1905 (date à laquelle j'achevai *le Système du Monde* [1]), complètement affranchi de l'influence de Chamberlain, dont il s'agit ici uniquement ; et, de son point de vue, Adolf Harnack pouvait dire plus tard, à juste titre, que Chamberlain n'avait été pour moi qu'un accoucheur : par lui, en effet, je suis né à la vie intellectuelle, et c'est là le point capital. Aussi ai-je gardé pour cet homme, dont les œuvres n'expriment pas toute la grandeur, une gratitude intarissable. Les années que je vécus à Vienne — de

1. Traduit en français sous le titre de : *Essai critique sur le Système du Monde* (Fischbacher).

Digitized by Google

1901 à 1903 — furent marquées pour moi par des progrès vertigineux. De l'instant où je crus saisir mon essence particulière et en percevoir le centre créateur, les occupations auxquelles je m'adonnais prirent toutes un sens pour moi. C'est irrésistiblement que je me sentis poussé a développer mes multiples dispositions, pour la plupart desquelles je n'avais eu jusque là qu'indifférence. La majeure partie de ce que j'ai lu et appris en vue de l'avenir, je le lus et l'appris durant ces deux années. Aussi bien, cela n'avait-il rien à voir avec mes études proprement dites. C'est au cours même de mon séjour a Vienne que je me rendis compte de ce fait d'une importance capitale, qu'étant donné ma constitution, mon objectif ne pouvait être ce que les Anglais appellent *efficiency*, mais la perfection individuelle. Et pour avoir ainsi pénétré mon propre destin, je pris pour la première fois conscience des deux vérités fondamentales qui allaient constituer les *leitmotive* de toute mon œuvre, à savoir que *le salut est uniquement dans la connaissance et que dans un organisme spirituel tout dépend de son orientation et de son ajustement.* Avant de savoir ce qu'il m'incombait de faire, je n'étais que chaos sans direction, et par suite stérile. Mais à peine avais-je ajusté mes facultés selon le Sens, que mes énergies se révélèrent créatrices.

Je connus tout d'abord un bonheur sans bornes. Mais cette nouvelle phase de mon évolution ne fut aisée que durant le court laps de temps où tout mon travail se bornait à m'assimiler de simples connaissances et à développer techniquement mes dispositions naturelles pour réaliser des progrès intérieurs, — laps de temps où j'avais donc fort à faire. Mais bien vite mon problème changea d'aspect. Après m'être cantonné dans une attitude de réceptivité passive, il s'agissait pour moi de trouver le chemin de l'*être* et de la *création*. Et ce chemin, non seulement je ne l'ai trouvé que fort tardivement

Digitized by Google

tel que je le pressentais, mais ma vie de chercheur elle-même, avec ses échecs répétés, me fut très dure, car mon tempérament volcanique, qui toujours se refusa à admettre le temps, comprenait alors plus difficilement encore qu'aujourd'hui, pourquoi, soudaines comme elles étaient, mes intuitions et mes décisions ne se réalisaient pas aussi vite à mon entière satisfaction. Après mon départ de Dorpat dominait en moi, je le répète, l'être de compréhension avide de se donner. Depuis ma rencontre avec Chamberlain, cette tendance s'affirma tellement que le pôle sensitif ayant fini par l'emporter d'une façon absolue et exclusive, je n'admettais plus en moi que ce que j'avais méprisé à Dorpat, et *vice versa*, et que j'allais jusqu'à applaudir aux défauts inhérents à ma nature d'artiste, comme s'ils eussent été qualités éminentes. Je fus esthète avec la même exagération que j'avais été *Korpsbursche*, incapable à dessein dans toutes les questions d'ordre pratique, répugnant à toute occupation proprement dite, et allant jusqu'à me targuer de ma faiblesse nerveuse d'alors. Extérieurement ma vie était autant que possible celle du littérateur, tel que sa physionomie m'était apparue à Vienne et à Munich, en particulier sous les traits de mon oncle Édouard Keyserling, avec lequel j'entrai vers cette époque en relations intimes. Cependant l'homme de violence n'était pas pour autant mort en moi. Il n'agissait qu'avec plus d'énergie dans mon inconscient, et se vengeait de n'être pas pris en considération, en provoquant de fréquents troubles nerveux et des effondrements subits. Que faire dès lors contre lui, s'il ne pouvait être question d'abandonner l'attitude que j'avais adoptée ? Je lui opposai la brutalité, celle-ci constituant, si minime fût-elle, une contre-réaction du condottiere et n'étant pas sans m'apporter une certaine satisfaction. Or cette contre-réaction fut telle que, pendant ma période de préparation (qui dura jusqu'en 1911), je renonçai délibérément, et de plus

Digitized by Google

en plus, — à part de brefs épisodes, — à un mode de vie réellement personnel. Et cela à partir du moment où j'eus définitivement discerné dans le besoin de connaître, ou, plus exactement, de comprendre, la dominante de ce qu'il y a de meilleur dans mon être profond, et où j'eus compris du même coup que c'était là le pivot même de ma vocation propre. Car après n'avoir tout d'abord voulu être à Vienne qu' « artiste en général », j'eus bientôt fait de m'aviser que je n'étais pas poète, mais que, selon une définition de Kassner qui m'avait alors causé une forte impression, j'en étais le pendant, à savoir : un platonicien. Je n'avais donc pas à devenir poète, à l'opposé du savant dont l'objectif est de savoir : non, ma mission était de *comprendre*. Dès cette époque, je pris conscience de l'opposition qui existe entre savoir et comprendre, celle-là même qui devait ultérieurement amener la fondation de l'École de la Sagesse en face de l'institution nettement distincte de l'Université.

Mais si « comprendre » devait être la tâche même de mon existence, il me fallait parvenir à la compréhension parfaite. Tel fut donc l'orgueilleux idéal que je me fixai dès le début. C'est précisément parce que j'estimais impossible d'atteindre un degré supérieur de perfection dans le domaine plastique et musical, que je m'étais refusé à développer mes aptitudes correspondantes. D'autre part, ce n'était pas en vain que j'avais étudié les sciences naturelles. Il était évident pour moi que toute capacité est liée à des dispositions empiriques. C'est ainsi que je m'assignai comme but la transformation de mon organisme intellectuel et moral en un moyen d'expression tellement parfait qu'il fût un jour capable de franchir *toutes* les limites de la condition humaine, objectivement franchissables. Il *fallait*, selon moi, que la chose fût possible. D'autre part, comment y serais-je parvenu, sinon en réprimant en moi tout ce qui pouvait nuire à l'objectivité de ma connaissance ? Je ne me reconnaissais pas le droit d'accorder à mon

Digitized by Google

« moi » personnel un monopole quelconque sur mon organisme spirituel et moral, avant que celui-ci ne se fût à jamais affranchi de tout risque d'erreur. Je ne me permis donc jamais, des années durant, de prendre personnellement position, je m'abandonnai tour à tour à toutes les influences que je jugeais favorables à mon progrès, allant jusqu'à renoncer à toute personnalité ; et, les objets n'ayant plus d'importance pour moi dès que je les avais intérieurement assimilés (ce qui survenait généralement fort vite), je donnais bien souvent l'impression de manquer de fidélité et de caractère. Car alors déjà — et bien avant de se comprendre lui-même — mon instinct partait de cette hypothèse de travail que, comme toute autre œuvre parfaite, la connaissance parfaite n'est que l'expression du juste rapport entre le moi réel et le monde extérieur réel ; or ce rapport ne peut être réalisé que par celui qui, jusqu'à ce qu'il ait atteint sa pleine maturité, reste grand ouvert à toutes les expériences et à toutes les influences, afin d'empêcher ainsi toute cristallisation prématurée ; c'est de la sorte que, d'autre part, la vie personnelle se formerait d'elle-même avec le temps des idées et d'autres formes d'expression d'une exactitude absolue. Alors déjà, je savais que l'attitude discursive est la seule qui entrave la croissance intérieure : discuter, c'est-à-dire lutter, n'est possible qu'en partant d'une position que l'on défend, tandis que pour l'homme désireux de progresser, l'important est de conquérir une base supérieure. C'est ainsi que la seule interdiction absolue de la future École de la Sagesse — l'interdiction de toute discussion — devint le seul et unique impératif catégorique de mes années d'évolution, et aujourd'hui, j'ai le droit d'affirmer en connaissance de cause que c'est avant tout pour avoir suivi strictement cet impératif que bien loin de m'être jamais arrêté, je n'ai fait que progresser à chaque influence. L'esprit, lui aussi, est un organisme qui a besoin d'être fécondé pour croître

Digitized by Google

au delà de ses limites. Dès ma période de séjour à Vienne, je voyais donc l'homme idéal tel que je l'ai plus tard dépeint dans l'épilogue de mon livre *Le Système du Monde :* planant au-dessus de toutes les « opinions » possibles, sachant tout par intuition directe et parfaitement, parce qu'il est en rapport nécessaire, direct et vivant avec l'univers entier. Cette image présupposait déjà ma doctrine de l'indissolubilité de la situation cosmique [1], de même que, dès la même époque, j'étais convaincu de ce qui ne trouva son expression théorique que dans le *Journal de voyage*, à savoir que la connaissance suppose avant tout un état psychologique correspondant et qu'elle ne saurait être obtenue par des études externes. On comprendra dès lors pourquoi la période de ma vie en question fut extrêmement dure. Par rapport au but de mes efforts, mon état psychologique ne pouvait m'apparaître que comme inférieur. Uniquement préoccupé d'atteindre un idéal lointain, je ne pouvais être que mécontent du présent, et, jugeant mon état d'équilibre insuffisant, je devais nécessairement manquer de toute assurance intérieure.

A l'égard du monde, je me montrais d'autant plus arrogant que j'avais besoin d'un bouclier contre lui. Et certes je ne manquais pas d'une conscience profonde de ma propre valeur. J'écrivais plus haut que toujours je m'étais senti identique à moi-même. Il en était de même quant au sentiment de ma valeur. A l'âge de vingt ans, je m'étonnais naïvement de me voir contester la situation que m'assure aujourd'hui mon œuvre, alors qu'aujourd'hui je m'étonne instinctivement que mon œuvre puisse surprendre personne : ce que je suis, ne l'ai-je pas toujours été ? — Oui, les années qui suivirent mon départ de Vienne furent très dures. Étrange ascète luttant chaque jour et à toute heure contre l'être de

1. Cf. dans *Wiedergeburt* le chapitre : *Weltanschauung und Lebensgestaltung*.

Digitized by Google

violence qui était en moi, je demeurai dix bonnes années dans une attitude essentiellement passive et réceptive, quelle que fût mon occupation. De décision, je n'en prenais aucune, tant au dedans qu'au dehors de moi. D'une parfaite conséquence avec moi-même, — et en dépit de toutes les tentations, qui ne manquaient pas, — je cherchais à être ce que la plupart des hommes redoutent le plus : complètement dénué de caractère. Car je ne voulais pas m'achever, me cristalliser définitivement, avant que ne fussent développées les dernières possibilités de mes prédispositions. Au cours de cette période, le démon qui, distinct de ma personne, avait dirigé ma vie, me surveillait avec tant de pédanterie, qu'il ne m'accordait pas, en principe, plus de liberté qu'on n'en laisse à une petite pensionnaire (encore que ce qu'il m'incitait à faire fût bien différent !), et qu'inversement, il m'incitait à faire mainte chose que seuls d'ordinaire s'imposent des hommes de devoir rigide ou des aventuriers follement téméraires. Si universelles que fussent les expériences spirituelles qu'elle me permettait, la vie que je menais alors était, dans sa spécialisation à outrance, une véritable violence infligée à ma nature. L'homme que j'avais été avant de subir l'influence de Chamberlain demeurait complètement refoulé. Je ne me permis de reprendre d'attitude active que lorsque je me rendis compte qu'était accompli le processus de mon évolution. Ce fut le cas à partir de 1911, date à laquelle je me mis à rédiger le *Journal de voyage*.

Mais je ne veux pas anticiper. Ayant quitté Vienne en 1903, je me rendis tout d'abord à Paris, et de là, je fis de fréquents voyages en Angleterre. Mon infidélité à l'égard de la géologie fut tout aussi subite et définitive qu'auparavant ma rupture avec la vie d'étudiant de corporation. Or mon séjour à Paris me fit prendre conscience d'une nouvelle insuffisance : ma barbarie.

Digitized by Google

En face de cette vieille société de culture raffinée, l'impression que je me causai à moi-même ne fut pas meilleure que celle que me causeraient aujourd'hui les silhouettes de *Wandervögel*[1] dans le paysage de Venise et de Florence. Pas un instant je ne songeai à interpréter mon impuissance comme un privilège : bien au contraire, je m'efforçai de me mettre sans tarder au niveau de la société de l'Europe occidentale. Avec cette désinvolture qui est encore aujourd'hui la clé de mes succès rapides, pour autant qu'ils existent, — n'apprend à nager que celui qui saute d'emblée à l'eau, — je pénétrai aussitôt dans les salons parisiens. Ils me réservèrent, du reste, un accueil extrêmement aimable et (comme le disait un ami plus âgé que moi sur un ton de bienveillante ironie) se passaient l'un l'autre le sauvage que j'étais comme une curiosité. Dès le premier jour, je m'efforçai d'y rivaliser avec les meilleurs causeurs de l'époque. Puis je me mis à étudier avec une véritable ferveur les œuvres et, en particulier, la correspondance de Gustave Flaubert, le meilleur des maîtres qui soit au monde pour tout écrivain et artiste. La forme, dont le sens me manquait totalement, fut alors ma préoccupation presque exclusive. Et quand aujourd'hui des Français prétendent que ma forme est d'inspiration française, et que des Allemands trouvent que je suis à vrai dire plus latin que germanique, puisque c'est en m'exprimant dans une langue romane et dans un milieu latin que mon action est la plus naturelle, Français et Allemands ne se trompent ni les uns ni les autres : en réalité, je dois le sens de la forme à l'époque où je m'abandonnai dans l'Europe occidentale à la culture de la forme tout aussi complètement que je m'étais à Vienne livré à

1. Les *Oiseaux voyageurs* sont la première association par laquelle se manifesta le mouvement de la jeunesse en Allemagne (cf. sur ce sujet l'étude de Raoul Patry dans la *Revue d'Allemagne*, n° 1).

Digitized by Google

l'influence de la personnalité de Chamberlain. C'est à m'assimiler la forme que je m'appliquai uniquement durant la première année de mon séjour à Paris.

Puis voilà que soudain mon inconscient créateur surgit au grand jour. C'est en février 1904 que, tout à coup, sorte de réaction après une douloureuse aventure sentimentale, le *Gefüge der Welt* se mit à jaillir de moi, à la manière d'une improvisation musicale au piano. Ce fut là pour moi une expérience profondément émouvante. Sans doute avais-je bien, sous l'influence de Chamberlain, — dont l'œuvre sur Kant (qui du reste m'est dédiée) était née vraiment sous mes regards fervents, — étudié Kant, Schopenhauer et Friedrich Albert Lange [1], et, au cours de deux périodes de lectures frénétiques au *British Museum*, dévoré une partie du reste de la littérature philosophique ; mais jamais encore la philosophie critique, sur laquelle je n'avais pas entendu de cours à l'Université, n'avait été pour moi une affaire personnelle ; et quant à devenir moi-même philosophe, au sens kantien du mot, je ne m'y étais certes jamais attendu. Car la pensée systématique était justement ma partie faible. Cette espèce de mémoire où tout vient se ranger comme dans des casiers, et dont le vrai savant peut difficilement se passer, me faisait totalement défaut ; en outre, par suite d'une faiblesse nerveuse, j'étais incapable — et je le demeurai jusqu'à l'âge de 32 ans, où je me soumis aux pratiques du *yoga* — de concentrer longtemps mon attention sur un même objet ; enfin, l'imagination chez moi l'emportait tellement à l'origine sur le besoin des recherches exactes, que pour cette raison précisément, je me soumis

1. Cf. son *Histoire du matérialisme*, 3e éd. Iserlohn, 1876-1877, traduite en français par M. Nolen ; F. A. Lange (1828-1875) était professeur à Marbourg ; il est regardé comme le chef de l'école philosophique dont le mot d'ordre était le ***retour à Kant***. (N. d. T.)

Digitized by Google

volontiers au cours de mes années d'étudiant à la discipline des expériences chimiques et des mesures cristallographiques. Or voici que, soudain, je donnais une œuvre de philosophie critique ! — Comme elle s'était détachée de moi à la façon d'un organisme indépendant, je n'aurais pu dire, en vertu d'une conviction personnelle, si elle était faite de vérité ou d'erreur. De plus, j'étais, à l'époque où je l'écrivis, dans une attitude si éminemment réceptive, et nourrissais une telle défiance à l'égard de tout subjectivisme, que je ne voulais pas que ma propre création elle-même me fixât à tout jamais dans l'état où je me trouvais alors. Ainsi me trouvais-je prémuni contre le destin qui menace tant d'êtres jeunes entravés dans leurs progrès par leur faiblesse pour leur premier livre. Mais je n'en accueillis pas moins le mien avec allégresse, y voyant une preuve de ma puissance créatrice, et, en même temps, le sûr indice que, malgré toutes les objections tirées du livre lui-même, j'étais prédestiné à la carrière de philosophe critique. C'est dans cette carrière que devaient donc se déployer mes efforts ultérieurs.

Je gardai cette conviction jusqu'en 1911. Le point de vue cosmique qui veut être celui de *Système du Monde*, le titre de *L'Univers du point de vue de la nature* que portaient à l'origine les *Prolégomènes de la philosophie de la nature*, la devise : *Tout comprendre*, de l'*Immortalité*, voilà autant de symptômes du fait que la philosophie critique allait devenir pour moi la voie même de mes efforts. J'orientai donc ma *self-education* dans une direction nouvelle : mon idéal ne fut plus simplement de comprendre, mais de comprendre du point de vue critique de Kant, si souvent qu'il me fallût pour cela faire violence à ma nature. Du reste, je rencontrai une fois de plus, au cours de cette étape, le guide nécessaire : ce fut Alexandre Wolkoff-Mouromtzoff, ce Russe de génie proprement

Digitized by Google

léonardesque, à qui j'ai, dans le cinquième fascicule du *Weg zur Vollendung*, élevé un monument de gratitude. Dès notre première rencontre à Venise, durant l'automne de 1905, il entreprit, selon son impitoyable méthode (que Wagner, Liszt, Lenbach, Whistler, etc., avaient goûtée, mais que ne supportaient guère les hommes moyens), de me démontrer que j'étais un âne. Ayant reconnu sa formidable intelligence et le nombre considérable de questions de détail où il avait raison, je m'abandonnai sur-le-champ à son influence, tout comme je l'avais fait naguère avec Chamberlain. Si je ne me laisse aujourd'hui que malaisément duper, si je ne me contente d'aucun *à peu près*, si je suis l'ennemi de toute aveugle exaltation, si je puis, dans tous les domaines, m'efforcer vers le plus de clarté possible, je le dois à Wolkoff, à la flamme de son esprit qui fit éclore et s'épanouir en moi l'aptitude correspondante. Il n'était, en vérité, rien moins que philosophe, mais il était doué en général d'un extrême sens critique. Les philosophes de métier n'ont du reste jamais joué de rôle dominant dans ma vie. Si je fus à partir de 1906 lié avec Simmel, et à partir de 1910 avec Bergson, je leur suis moins redevable qu'aux nombreux hommes d'État, artistes, et surtout aux femmes que je fréquentai durant mes années de formation. Tous ceux qui visèrent non pas à *pouvoir*, mais à *devenir* davantage, ont à coup sûr fait la même expérience : l'homme n'apprend d'essentiel que de ceux dont la nature diffère de la sienne, car eux seuls sont capables, en vertu de la loi de polarisation, de déterminer un élargissement de l'esprit et de l'âme. Tout ce qu'apprennent tant bien que mal les discussions avec les personnes s'adonnant aux mêmes études, il est possible de l'acquérir pour peu qu'on y mette de sincérité et de courage.

La période de 1904 à 1911 fut du reste, à tous égards, une période de transition. Elle comporte bien des événements et bien des occupations, mais encore nulle

Digitized by Google

véritable décision. Tout d'abord, en mars 1905, le *Gefüge der Welt* étant achevé, je tombai si gravement malade que ma guérison fut à vrai dire le début d'une vie nouvelle. Puis la révolution russe de 1905 me fit perdre ma fortune, pour cette fois en imagination seulement, mais pour ma conscience la perte n'en était pas moins réelle, et j'allais vivre deux années en me croyant plongé dans le plus complet dénuement. Je n'avais pas alors le moindre sens de la réalité pratique, et je me trouvais en face d'elle totalement désemparé, le monde n'étant pour moi qu'un réactif. Aussi me résignai-je d'emblée à avoir tout perdu, sans faire le moindre effort pour recouvrer mes biens. Et ceux-ci m'ayant été rendus, je les reçus comme un nouveau présent. Cette nouvelle expérience que je fis de l'insuffisance eut sur moi l'influence la plus féconde. Je me vis, en mon for intérieur, réduit à tout recommencer, et j'échappai de la sorte, mais en un sens nouveau, au danger de me reposer sur mes lauriers, danger tellement plus grave pour l'être jeune encore qui connaît le succès, que pour l'homme avancé en âge. Car le monde n'accorde jamais au pauvre, et surtout à qui se croit tel, ce qu'il accorde spontanément à l'homme qui jouit de l'indépendance matérielle ; mais il l'accorde moins encore au pauvre dont le type exige indépendance et sécurité. C'est au cours de l'année 1906 que je fis des démarches pour me faire agréer comme *privat-docent* à l'Université de Berlin ; mais, chaudement recommandé par Dilthey, je n'en fus pas moins courtoisement éconduit par Riehl. De 1906 à 1908, abstraction faite de divers voyages, je vécus à Berlin. C'est là que j'écrivis l'*Immortalité*, œuvre à laquelle je dois peut-être l'impulsion la plus féconde depuis Vienne. Bien qu'à peine rétabli de ma maladie, je l'écrivis d'une traite, en partie du reste pour des raisons d'ordre matériel : j'espérais réédifier mon existence sur la base de la gloire que j'en pouvais tirer. Le livre une fois achevé, j'étais persuadé d'avoir

Digitized by Google

écrit l'une des plus grandes œuvres de la littérature universelle. Or voici que Chamberlain et Kassner la jugent tout bonnement détestable ! Ce fut un terrible coup pour moi, car, malgré toute mon indépendance à l'égard de leurs idées, je n'en restais que d'autant plus indissolublement attaché par toutes les fibres de mon être à ces deux hommes qui avaient tant été pour moi. Je ne me ralliai certes pas à leur jugement, mais heureusement, je ne m'obstinai pas davantage à prouver que j'avais raison, et c'est ainsi que, bien vite, je franchis « l'étape de l'immortalité ». Au cours de l'automne de 1907, je fis à l'Université — « libre » alors — de Hambourg, le cycle de conférences qui devait paraître en 1910 sous le titre de *Prolégomènes de la philosophie de la nature* [1].

En 1908 se produisit dans mon existence le plus grand changement que j'aie connu depuis Dorpat : je pris possession de mon patrimoine héréditaire et m'établis à Rayküll pour y exploiter mes champs et mes forêts. Certes je n'y résidai pas constamment, et ma nouvelle profession ne me prit jamais qu'une partie de mon temps. Par intervalles, je voyageais beaucoup, nouant ou renouant des relations personnelles avec les personnalités européennes qui m'intéressaient ; j'écrivais aussi : c'est à cette époque que naquirent la plupart des études qui furent réunies plus tard dans *Philosophie, un art, Schopenhauer, déformateur*, les trois articles purement

1. Cette œuvre est la seule importante des miennes qui réponde selon moi aux critères d'un travail proprement scientifique. Aussi n'est-elle pas l'expression d'un état psychologique unique dans le temps et l'espace ; elle supporte des modifications continues. La publication de 1910 constituait déjà par rapport aux conférences de 1907 un grand progrès ; mais je n'en resterai pas là et bientôt peut-être reprendrai-je le cycle et, y ajoutant quelques chapitres écrits dès 1920, je publierai une œuvre résumant l'ensemble de mes idées de philosophe critique et donnant mon dernier mot dans le domaine scientifique.

Digitized by Google

scientifiques : *De la psychologie des systèmes, L'essence de l'intuition et son rôle en philosophie* (publiés dans *Logos* I, 1910-1911, fascicule 3, et *Logos* III, 1912, fasc. 1), et la communication faite au troisième congrès international de philosophie : *La réalité métaphysique* (Bologne, 1911), récrite en français pour la *Revue de métaphysique et de morale*. En février 1911, je donnai encore une série de conférences à l'Université libre de Hambourg, cette fois sur un sujet de philosophie historique : *Le progrès de la philosophie dans la position des problèmes ;* au mois de mars de la même année, je fis à Bologne, dans l'une des séances plénières, la conférence citée plus haut. Mais le principal reste toutefois qu'à partir de 1908 je n'étais plus, d'un point de vue objectif, l'hôte que, depuis Vienne, je me sentais être sur la terre. Bon gré mal gré, j'occupais une place déterminée dans l'ordre de la nature et de la civilisation. Dès lors, tout ce que je faisais en recevait comme une base nouvelle, et des énergies se dégagèrent en moi, dont j'avais, depuis ma métamorphose viennoise, oublié jusqu'à l'existence. Si peu que m'intéressât la routine du métier d'agriculteur, si peu apte que je fusse à l'exercer (car non seulement je n'entendais rien à sa technique, mais j'étais absolument incapable de concentrer mes efforts sur les problèmes pratiques de la culture), il n'en reste pas moins qu'on était en Esthonie unanime à reconnaître en moi un pionnier dans la mise en culture des terres. Les travaux de drainage et d'amendement du sol, commencés par mon père (la forêt de Könno [1] est, à ce que je crois, l'un des plus magnifiques exemples de canalisations dues à l'initiative privée), furent poursuivis activement, et je trouvai de nouveaux procédés de sylviculture et d'élevage. Il est ainsi fort probable que les énergies qui, depuis 1920, se dépensèrent dans

1. Confisquée sans indemnité par l'État esthonien, qui en tire aujourd'hui une bonne partie de ses ressources. (N. d. T.)

Digitized by Google

mon œuvre de réformateur au nom de l'esprit, avaient trouvé leur premier emploi dans l'effort que j'avais fait pour rénover et perfectionner mon patrimoine.

Mais plus je faisais figure d' « homme fait » dont la vie aurait trouvé ses voies définitives, et plus je me sentais insatisfait. En mon for intérieur, je m'insurgeais, d'une part, contre le définitif en général, de l'autre, contre un mode d'existence dont le but était au dehors, et non pas au dedans. La tradition féodale balte exigeait, en effet, que je visse dans mes biens ma raison d'être, et non pas l'inverse, et cette tradition, je la sentais vivante jusqu'en moi-même. Mais avant tout, j'étais gagné par une sensation croissante de vide intérieur. Je me rendais compte, et de mieux en mieux avec les années, que tout ce que j'avais fait jusque-là, et tout ce que je faisais, ne répondait pas à ma destination véritable, ni à l'objectif que je poursuivais depuis longtemps et continuais de poursuivre. Mon activité d'agriculteur n'avait pour moi aucune signification intérieure ; bien plus, par tout mon être spirituel, j'étais franchement hostile à toute manifestation positive de ce genre. Je redoutais que les éléments héréditaires et typiques avec lesquels je ne m'identifiais pas, pussent finir par l'emporter sur mon essence individuelle, la seule que je reconnusse. N'avais-je pas, à Dorpat, manifesté exclusivement ce qu'il y avait de « typique » en moi ? Mais mon travail intellectuel lui-même n'était plus pour moi ce qu'il avait été de 1904 à 1907. Si mes capacités augmentaient, leur fonctionnement devenait de plus en plus automatique. Mes meilleurs travaux eux-mêmes me laissaient froid intérieurement. C'est qu'ils ne constituaient d'aucune façon une véritable expression de mon être. L'idée s'imposait donc à moi, avec une évidence croissante, que la philosophie critique elle-même, considérée en soi, se trouvait située sur le même plan que mon talent musical et plastique, sur lequel ma famille, durant mon

Digitized by Google

enfance, avait fondé tant d'espoirs, et que je m'étais néanmoins refusé à développer, parce que je sentais qu'il ne servirait jamais d'interprète à mon essence profonde. Mon essence personnelle... mais ne l'avais-je pas précisément étouffée durant dix bonnes années ! Mon insatisfaction ne venait-elle pas de ce que j'avais perdu tout contact intime avec elle ? Certes, elle n'était pas morte, et j'en avais la garantie dans cette pression interne qui, avec une force croissante, se faisait sentir dans les profondeurs de mon être et déterminait tour à tour des explosions ou des retours extrêmes sur moi-même. C'est alors qu'une remarque que m'avait faite Georg Simmel lors de mon séjour à Berlin, revint me hanter l'esprit : « Vous écrirez certainement encore bien des livres, m'avait-il dit, et même de bons livres ; mais là n'est pas la question : vous en êtes seulement *capable*. Votre tâche véritable me paraît être de représenter un jour un *être*. » Un *être*... En vérité, voilà justement ce que, consciemment, depuis Dorpat du moins, je n'avais pas été. J'avais, au contraire, entravé — ou, du moins, intérieurement repoussé — toute manifestation de ma subjectivité dans la mesure du possible. Or voici qu'un jour (ce devait être au printemps de 1911) mes yeux soudain se dessillèrent : le but que j'avais poursuivi jusque là, à savoir la transformation de mon organisme spirituel et moral en un moyen de connaissance d'une parfaite souplesse, ce but, je l'avais atteint, dans la mesure où il pouvait l'être. Pour être resté, jusqu'à ma trentième année, ouvert à toutes les influences, j'*étais* bel et bien parvenu à réaliser la synthèse de mes multiples dispositions protéennes, grâce auxquelles j'étais en principe capable de toutes les formes d'existence, en une unité d'ordre supérieur. Dès lors, rien qui dût surprendre dans mon insatisfaction : étant donné mon attitude traditionnelle, rien de nouveau ne naissait en moi ; je me comportais comme celui qui continue d'apprendre par cœur un morceau

Digitized by Google

déjà connu. Car encore qu'il m'advînt de faire maintes choses nouvelles, différentes de celles qu'avait faites l'homme de Vienne et de Paris, mon orientation intérieure n'en était pas moins restée la même. Et c'était là l'essentiel. — Mais il allait suffire du bref instant de fécondation par la vérité nouvellement perçue, pour que se déclenchât en moi un nouveau processus de maturation, dont le déroulement n'exigerait pas le moindre effort conscient. Depuis le printemps de 1911, la phase de pure préparation appartenait au passé.

DÉSORMAIS ma tâche allait consister à incarner ma vie personnelle dans le corps spirituel et moral que, depuis si longtemps et avec tant de soin, je m'étais préparé. J'avais renié l'être primitif de mes années d'enfance et d'adolescence ; depuis lors, je n'avais plus à proprement parler d'existence personnelle ; en conséquence, j'étais dans l'impossibilité d'avoir des expériences et jusqu'à des convictions bien à moi. Si tout porté que je fusse à affirmer ma personnalité et, par là même, à croire, j'étais devenu une sorte de sceptique, la raison en était là. Durant des années, je n'avais été qu'un médium pour des influences étrangères du point de vue de ma conscience. Il s'agissait maintenant de m'incarner personnellement. Et comme, sauf dans mon enfance, je n'avais pas eu encore de véritable incarnation, il se trouvait que ce n'était ni plus ni moins que l'heure de ma véritable naissance qui sonnait. Oui, ne faisait alors que commencer pour moi le processus qui, chez presque tous les hommes, s'achève entre vingt et trente ans. Quant à la marche à suivre, je ne me mis point martel en tête. Ne m'était-elle pas tout indiquée par ma vocation d'artiste, et aussi par cet état de perpétuelle alerte qui faisait de mes métamorphoses des actes tout à la fois voulus et conscients ? Je me rendis compte immédiatement que naître, je ne le pouvais que par un acte de création de l'esprit, qu'il me fallait

Digitized by Google

donc tout d'abord projeter mon être à l'extérieur pour en faire ensuite une conquête personnelle. Bien vite, je sus également sous quelle forme précise l'opération devait le mieux réussir. Cette forme, ce serait celle d'un voyage autour du monde qui, par les modifications qu'il déterminerait naturellement en moi, me fournirait les moyens d'expression de mon essence personnelle. C'est en m'appliquant, durant un certain temps, à une « mise au point » de mon esprit sur ce but, que mon essence propre, je le sentais, prendrait de ses moyens d'expression la possession la plus complète, la plus sûre et la plus rapide.

En octobre 1911, je m'embarquai à Gênes. Une année après, j'étais de retour à Rayküll. Mais ce serait me méconnaître du tout au tout que d'accorder quelque importance à ces dates, et en général, aux détails matériels de mon voyage. Il va de soi que je n'aurais pas été capable de pénétrer le génie des cultures étrangères aussi profondément qu'on reconnaît aujourd'hui que je l'ai fait, si je ne les avais pas étudiées ; mais là n'était pas ma fin, et je ne me suis jamais spécialement intéressé à l'Inde et à la Chine pour elles-mêmes. Si j'entrepris ce voyage, c'était, d'une part, comme on rassemble les matériaux pour un roman déjà conçu, et de l'autre, comme on se soumet à une cure dont l'effet est connu d'avance. Mon unique dessein, c'était de constater, par mon expérience personnelle, comment un esprit suffisamment enraciné en lui-même ne fait, à vrai dire, en tournant autour de la terre, que tourner sur son axe, à condition que tous les langages de l'esprit et de l'âme lui soient, dans les circonstances données, immédiatement intelligibles, — et, par suite, d'atteindre à une unité de l'être nouvelle et supérieure. Je n'avais pas davantage en vue le butin philosophique que je pouvais rapporter de mon voyage : ce butin était inévitable, puisque ma nature n'était capable de sentir et d'apprendre qu'en créant et représentant. Ce que

Digitized by Google

j'ai du reste appris (au sens usuel du mot) en route, se réduit à peu de chose. A mon départ, j'étais déjà, virtuellement et en puissance, capable de sonder du regard les cultures, les religions et les philosophies, qui sont encore pour la plupart des instances dernières ; de philosophe critique, je m'étais déjà approfondi en philosophe du Sens. Mais je ne pris conscience de mon nouvel état que lorsque, grâce à mes expériences de voyage, je me fus rendu théoriquement compte de sa signification ; alors, seulement, il pouvait devenir créateur. Quant à en donner une représentation convaincante pour autrui, je n'en fus capable qu'après avoir trouvé pour cela la forme spécifique ; car seule l'expression absolument adéquate permet au Sens de se réaliser. Or, cette expression, j'en eus d'avance la vision sous la forme d'un Journal de voyage éventuel. De ce journal, le plan, établi avant mon départ, détermina jour et nuit mon attitude au cours de mon tour du monde ; quant à sa rédaction, elle s'étend sur les années qui vont de 1912 à 1918, bien que, à part certains chapitres relatifs aux pays visités après le Japon, tout fût achevé dès 1914. J'ai travaillé cette œuvre comme nulle autre auparavant, supprimant des chapitres entiers, en ajoutant de nouveaux, combinant le tout selon des points de vue musicaux, parce que la variété ne devait servir qu'à une seule fin : m'exprimer moi-même au cours de ma genèse. Cette œuvre n'est donc rien d'autre que le récit artistique de ma propre naissance spirituelle. D'où l'effet extraordinaire qu'elle produisit, autrement inexplicable. D'où l'état d'allégresse que je connus au cours de sa création, bien que j'eusse été continuellement malade dans le voyage lui-même comme pendant les années qui suivirent, et que je n'eusse guère joui de la vie, comme on l'entend communément. Je sentais que je n'avais à vrai dire vécu jusque là que pour écrire ce *Journal de voyage*, car c'est par cette création seulement que je naissais à moi-même. Je croyais avoir touché au but de mes efforts.

Digitized by Google

Et c'est alors seulement que je compris le vrai sens de mes œuvres antérieures : me frayer ma route. Assurément, la science n'est que la grammaire de l'Univers. Mais encore faut-il en être maître, pour pouvoir dire ce que vraiment on pense.

Le *Journal de voyage* devait paraître au cours de l'automne de 1914. Je venais de corriger les secondes epreuves du premier volume, quand, pour l'Europe, sonna l'heure du destin. Officiellement, j'étais du côté de la Russie. Mais intérieurement, la guerre mondiale, tant que je l'avais sentie approcher, n'était pour moi qu'un non-sens spirituel et une atrocité morale, car les questions pour lesquelles on la faisait ne se posaient plus pour moi. J'étais, si loin que je remonte dans mon passé, cet Européen dont l'apparition dans l'histoire justifiera seule à la fin l'écroulement de tant d'anciens États. Tout d'abord, je cherchai à ignorer la guerre ; un an et demi environ, je continuai de vivre dans l'état de détachement intérieur qui avait été celui du *Journal*. Si j'y parvins, c'est que, grâce à ma longue période d'ascétisme, ma conscience n'était guère en contact avec mon être personnel. Car, enfant, j'étais, avant tout, de cœur chaud et pitoyable. Puis je me sentis envahir par le plus profond découragement. Le vaste monde, le seul où je fusse vraiment chez moi, n'existait plus ; l'Europe me paraissait à bout de rôle ; j'envisageai l'éventualité de mon entrée dans un couvent de la Montagne de Diamant en Corée, et j'entrai à ce sujet en correspondance avec l'ambassadeur japonais Motono à Saint-Pétersbourg. Mais voilà que, subitement pour ma conscience, se déclencha une nouvelle transformation radicale, dont j'eus encore le temps de noter les traits fondamentaux dans le dernier chapitre du *Journal de voyage*, écrit en 1917. J'avais cru, par ce *Journal*, avoir atteint ma force suprême de développement et avoir accompli l'œuvre même de mon

Digitized by Google

existence. Durant mes années de solitude à Rayküll (j'avais été déclaré inapte au service militaire) — je me rendis au contraire très nettement compte que ce n'en était visiblement que le *commencement*. J'avais dans le *Journal* fait revivre l'histoire de ma naissance. Il s'agissait désormais de *vivre* en homme né à la vie spirituelle. Mais la chose était impossible tant que je gardais l'attitude du *Journal de voyage*, et je m'en aperçus de plus en plus clairement au fur et à mesure que le temps soudait plus étroitement mon « moi » au destin de ma personnalité empirique. L'état de détachement absolu qu'entraînait et supposait à la fois cette attitude, me rendait incapable de toute fécondité dans le domaine terrestre. La seule vie conforme au Sens que j'eusse pu mener était celle d'ascète. Mais j'étais de moins en moins fait pour elle, et bien que de longtemps je ne voulusse pas m'en rendre compte, je finis cependant par en saisir la raison. Dans le *Journal de voyage*, je le voyais maintenant, ma naissance n'était pas encore complète. Certes, sa création avait eu pour moi vraiment le sens d'une *apokatastasis*, de la résurrection d'un « être » perdu. Il m'avait rendu plus humain, plus normal. Mais il n'avait pas encore affranchi l'homme tout entier. A celui-ci de vouloir naître spontanément. Naturellement, cette fois encore, je ne m'aperçus pas tout de suite de ce qui se passait en moi. Tout ce que je savais pour l'instant, c'était que, grâce au *Journal de voyage*, j'avais acquis une vitalité plus grande que jamais depuis Dorpat. A moins de contradiction, il ne pouvait donc plus être question d'achever ma vie dans une contemplation sans désirs. Si, dans ses instants suprêmes, l'homme du *Journal* avait quelque affinité avec l'ascète bouddhiste qui, par la compréhension, dépouille toute réalité de sa réalité même, je voyais alors clairement que ce n'avait été là qu'une phase de mon évolution, encore que la plus haute qui soit quant à la valeur spirituelle. Si donc je ne voulais pas finir

Digitized by Google

volontairement par le suicide, il fallait que ma vie se poursuivît sous une autre forme. Une fois de plus, j'étais donc amené à modifier mon attitude. Devant les atrocités de la guerre mondiale, je compris pour la première fois que le détachement intérieur, tel que celui auquel j'étais parvenu, n'était pas un état idéal. Si profondes que soient les vues théoriques qu'il permette, il peut être à tous les autres points de vue la marque d'un esprit superficiel. Et à beaucoup d'égards, j'étais, sans nul doute, resté ou devenu superficiel. Alors m'apparut aussi le terrible danger de cette unilatéralité que j'avais, depuis plus de quinze ans, pratiquée en toute conscience. Ma faculté de connaître avait bien été développée autant que le permettaient mes dispositions ; mais, en revanche, mon côté actif et humain était resté presque stationnaire. Et pourtant, il était bien là, voire d'une puissance extrême. Dans les soubassements de mon être, je sentais, à mesure que le destin me condamnait à l'immobilité et à l'inaction (par rapport à mon activité habituelle d'antan), un besoin plus irrépressible de dépenser mon énergie. Par le contact permanent avec la terre natale se réveillèrent d'autre part en moi toutes les dispositions de mon enfance, que j'avais jusque là étouffées. Voué comme je l'étais, par tous mes dons et toute ma formation, à comprendre, je ne pouvais parvenir à l'être que par l'intermédiaire de la connaissance. Encore que mes instincts aient toujours été d'une puissance primitive (beaucoup voient encore en moi aujourd'hui, par suite de la force élémentaire de mes instincts et de mes impulsions, le sauvage !), ce n'est que par la voie de la compréhension qu'ils pouvaient être accessibles à ma conscience et se mettre à son service. Jusqu'alors, ils ne pouvaient, tel que j'étais, me surprendre et m'attaquer que de dos, à la façon du lion des visions de mon enfance, et je puis bien dire aujourd'hui que, même abstraction faite de mes fins spirituelles, j'ai

Digitized by Google

sagement agi en n'ayant pas, jusque dans mes années de maturité, donné libre carrière à des instincts qui, livrés à eux-mêmes, n'auraient que trop aisément amené des catastrophes. Mais désormais, pour que s'exprimât tout mon être, il me fallait reporter ailleurs l'accent, fût-ce même sur cet être primitif et vivace que tout mon effort d'éducation personnelle avait éliminé. A elle seule, la vie de l'esprit ne suffisait plus. C'est ma nature *tout entière* qui devait renaître des profondeurs de l'esprit, si je voulais encore progresser. J'entrepris donc, pour la quatrième fois, de me transformer moi-même. Les années d'isolement presque absolu, au cours desquelles s'accomplit cette métamorphose, constituent un processus unique de méditation continue. Je commençai par me charger du faix de tout mon passé vécu, dans la mesure où celui-ci m'était accessible par le souvenir, de ce passé avec lequel je ne m'étais jamais identifié auparavant. Toutes les fautes commises, toutes les souffrances endurées, toutes mes pensées impures, je me les avouais après coup ; tout ce qui pouvait être refoulé en moi, je cherchais à le ramener à la pleine lumière de la conscience. Puis, en toute occurrence, j'établis des connexions conscientes entre mon être métaphysique et les phénomènes qui s'offraient justement à moi comme moyens d'expression. Je travaillais de toutes mes forces à devenir un homme dont la personnalité déterminée exprimât pratiquement sous tous ses aspects, ce que je n'avais jusque là jugé réalisable que sous la forme de la compréhension. Ainsi le résultat de ma période de préparation, que j'avais un jour regardée comme un but suprême, devint à son tour un simple stade préliminaire.

C'EST dans cette nouvelle période de métamorphose que je me trouve encore. Étant donné la nature de la tâche qui m'incombe, elle ne s'achèvera guère avant ma vieillesse, si toutefois elle le peut. Quels en furent

Digitized by Google

les premiers résultats, je ne pouvais encore en juger à Rayküll. Mais à peine avais-je, en 1918, repris ma place dans le monde (les Allemands occupèrent mon pays natal en février, et, l'automne suivant, la Révolution me forçait à le quitter pour toujours), que je constatai que ma méditation n'avait pas été stérile. Les forces vitales de ma jeunesse se réveillèrent, et, dans le laps de temps le plus court, connurent cet accroissement de poids spécifique et de potentiel qui, en face du jeune homme de vingt ans, fait du quadragénaire une puissante personnalité, alors que pareille évolution n'a lieu d'ordinaire que par lentes transitions. Mais ce fut surtout ma volonté avide d'action qui, après plus de dix années de contrainte, connut un vrai *réveil du lion* [1]. C'est avec une violence d'éruption volcanique que je me sentais projeté en avant par les énergies de l'homme d'action qui, désormais, l'emportait en moi. Le condottiere mongol rendu célèbre par le livre d'Ossendowski, le baron Roman Ungern-Sternberg, l'un des esprits les plus clairvoyants que j'aie rencontrés, me disait en 1915 qu'il me voyait dans l'avenir lancé dans des assauts à cheval et fondant des empires. Alors, je n'en voulais pas croire mes oreilles. Mais combien me croiront de ceux qui ne me connaissent que depuis 1920, si je leur dis que, près de vingt années durant, j'avais fait figure d'artiste timide et hypersensible, tout désemparé devant la vie, proie offerte à la moindre impression, incapable en apparence, par suite de ma propension à voir tous les aspects d'un problème à la fois, de prendre une décision, d'imposer ma volonté, d'exercer une influence quelconque, sans le moindre penchant à me mettre en vedette comme chef, peu enclin à la lutte, et cela à tel point que, pendant toute ma jeunesse, je passai pour faible de volonté ? Tout dépend de l'attitude intérieure de l'homme en face de

1. En français dans le texte.

Digitized by Google

lui-même. Pour se développer, une disposition a besoin de notre plein consentement. Maintenant que je ne refoulais plus en moi l'homme de violence et d'action, la double nature de mon essence s'achemina vers l'unité. Ma conviction, ma croyance et, par suite, ma foi, crûrent au fur et à mesure que se poursuivait cette évolution. Ma vie se manifesta avec une plénitude croissante. Je n'étais plus spectateur désintéressé en face de l'univers : je collaborais activement à son évolution.

Et comme il advient d'ordinaire, à peine m'étais-je engrené consciemment dans le processus universel, que celui-ci, qui jusque là n'avait pas montré moins d'ironie à mon égard que je n'avais fait envers lui, m'intégra en lui et fit de moi un membre nécessaire du tout. La gravité redoutable et terrible de la vie réelle, que je n'avais fait jusque là que contempler, encore qu'elle m'eût bien souvent blessé, allait désormais ne me toucher que trop dans mes fibres les plus intimes. Et la douleur que j'en ressentis fut effroyable, car n'ayant encore jamais été exposé à pareille douleur, mon système nerveux n'était ni émoussé ni capable de résistance, comme il l'est chez tout homme par rapport à l'enfant. En un accès de surexcitation nationale, le peuple esthonien jugea possible de fonder légalement son existence politique sur l'expropriation de ceux qui, par amour de la terre natale, lui avaient donné toute sa culture, celle-là même qui rend viable le nouvel État. Je veux parler de nous autres Baltes qui, venus comme colons, il y a sept cents ans, étions restés depuis lors les pionniers indéfectibles de la culture occidentale à l'Est. L'Assemblée constituante du nouvel État d'Esthonie vota et réalisa précipitamment une prétendue « réforme agraire » à propos de laquelle on ne peut qu'exprimer l'espoir que la nation, parvenue à sa maturité politique, la revisera un jour. Du jour au lendemain, elle nous enleva, à nous autres Baltes, toute la terre, tous les biens meubles,

Digitized by Google

et cela effectivement, sans indemnité, car les sommes promises, du reste non payées jusqu'à présent (1926), sont à la valeur des propriétés à peine ce que seraient à un capital des intérêts minuscules. Ce fut dans l'histoire moderne une expropriation sans exemple, puisqu'elle n'avait même pas le fondement doctrinal qu'il faut malgré tout reconnaître à la politique d'expropriation bolcheviste ; la propriété privée, en effet, reste un droit sacré en Esthonie. Or les propriétaires terriens baltes avaient non seulement vécu des siècles durant pour le seul pays, mais même depuis 1918, alors qu'ils se savaient voués à l'anéantissement, ils travaillaient encore, à moins qu'ils ne fussent réduits à vivre loin de leur pays, au salut de leur patrie ; ce fut la jeunesse balte qui versa son sang au premier rang des combattants pour affranchir l'Esthonie de la tyrannie bolcheviste. Je perdis donc d'un seul coup toute ma fortune, une fortune devenue considérable par mon propre travail. Jusqu'en 1925, c'est-à-dire jusqu'au règlement extérieur définitif, le contact permanent que maintenaient les lettres pleines d'illusions de mes amis et serviteurs avec un pays natal que je savais perdu, au moment où j'établissais les bases d'une nouvelle existence, fut pour moi l'épine dans la chair de Saint Paul, et ce supplice fut tel que j'en pensai souvent perdre la raison. Oui, bien que détaché de tout, je me trouvais en réalité bien plus intimement lié à mon pays natal que la plupart des hommes. Car si ma conscience s'était de bonne heure émancipée de toute attache, mon inconscient n'en était que plus fortement enchaîné à mon lieu d'origine. C'est à cette souffrance personnelle que tient en partie l'activisme parfois excessif dont je fis preuve de 1919 à 1926. Or ce n'était pas assez durant cette période d'avoir à lutter pour ma propre existence, par mes conférences et mes écrits, sans jamais être assuré du lendemain : après avoir, à l'époque de mon indépendance matérielle, repoussé jusqu'à la pensée du mariage,

Digitized by Google

par crainte de tout ce qui pouvait restreindre ma liberté, j'avais, en 1919, épousé une jeune fille habituée au genre de vie le plus large, et qui, de son côté, perdit par l'inflation toute sa fortune[1] ; ma femme m'ayant donné deux fils, je me vis dans l'obligation de lutter pour conserver le niveau d'existence imposé par la tradition de famille. En même temps que la manifestation d'une profonde inclination, ce mariage fut un acte d'une portée symbolique pleinement consciente : je *voulais* porter tout le faix de la destinée humaine. Ainsi donc, et tout absurde que cela paraisse, le démon qui, jusque là, s'était évertué avec tant de soin à me détourner du mariage, ce même démon à présent m'y poussait. Or, par mon tempérament, j'étais hors d'état de m'adapter à la nécessité de gagner de l'argent. J'étais une fois pour toutes dans l'état d'âme du gentilhomme indépendant. J'étais physiologiquement incapable de vivre sans soucis de recettes au jour le jour, comme le peuvent tous ceux qui ne sont pas habitués à la fortune. En outre, j'avais, pour me développer, besoin d'un vaste cadre. Il est pour chacun un cadre donné, dont l'absence entrave ou paralyse le développement, des forces. Nuisible à l'ascète né, la richesse est, pour l'homme tourné vers le siècle, un élément nécessaire, et d'autant plus que sa nature est plus riche et généreuse. Il s'agit là d'une véritable nécessité physiologique. Que l'homme dépourvu de besoins puisse, comme tel, être jugé supérieur à celui qui en a de grands, voilà qui repose sur un total malentendu : en règle générale, il est au contraire d'âme mesquine et sans générosité. Il est rare qu'il voie avec plaisir aux autres ce dont il n'a pas besoin ou ce qu'il n'a pas lui-même, et se trouve-t-il restreint si peu que ce soit, il supporte l'épreuve plus mal que l'homme, né prince, ne supporte

1. Il s'agit de la comtesse Gudula de Bismarck, petite-fille du chancelier de fer. (N. d. T.)

Digitized by Google

la ruine complète. Seule la réaction de l'âme, épanouissement ou dépérissement, fournit une juste échelle d'appréciation. Il n'entre ici en jeu aucune considération abstraite sur ce qui devrait être. Les instincts sont pour l'homme une base donnée immuable ; par eux, il est en outre étroitement lié à la terre ; ce n'est qu'avec leur aide que peut être atteint un but spirituel quelconque. Aussi y a-t-il pour chacun des conditions d'existence favorables ou défavorables tout comme pour la plante, et cela prouve, soit dit en passant, la valeur intrinsèque du « matérialisme » des masses d'aujourd'hui pour le progrès envisagé d'un point de vue absolu.

Dans les conditions de vie matérielle où je me trouvais placé, et si enviables qu'elles pussent encore paraître à bien des intellectuels, je me sentais donc à l'étroit comme le serait un aigle dans une cage à canaris. Mais c'était surtout ma conviction philosophique personnelle qui me rendait difficile cette adaptation interne à ma nouvelle situation. J'ai toujours soutenu que c'est porter préjudice à l'humanité que de ne pas dispenser de tout souci matériel, quand la question se pose, les esprits créateurs d'orientation spirituelle. Car exiger qu'ils « gagnent » de ceux qui sont faits pour donner, est tout aussi absurde que d'accorder à d'autres le droit de mendier. Nous avons là précisément l'explication psychologique de la répulsion que tout le monde éprouve instinctivement devant le sens des affaires chez le créateur spirituel. Celui-ci ne doit pas avoir à songer à gagner sa vie, ce qui, je le répète, ne veut pas dire qu'il lui faut être pauvre, mais bien qu'il a le droit de réclamer tout ce que comportent sa nature et sa mission. C'est ce que savait l'Europe du moyen âge, lorsqu'elle le dispensait de tout souci sous la forme de vie monacale, alors conforme à l'esprit du temps ; c'est ce que savait, à son apogée, tout l'Orient, où l'on regardait comme un devoir de solidarité de subvenir dignement par des

Digitized by Google

présents aux besoins des représentants de l'esprit, et cela précisément parce que les nécessités du gain entraînent une déformation intérieure du type. C'est ainsi que Confucius, tout au long de sa vie errante, fut de même que ses disciples entretenu par le pays où il séjournait ; et, de nos jours encore, les annales chinoises relatent comme une honte nationale qu'il dut pendant quelques mois mener une vie misérable parce que les deux États à la frontière desquels il se trouvait étaient en guerre l'un contre l'autre. C'est la même conception qui m'a fait voir une dérogation véritable dans la nécessité où je fus sans cesse de faire prévaloir le point de vue du commerçant sur celui du donneur désintéressé. Or j'y étais contraint, puisque j'eusse été incapable de vivre dans un cadre misérable sans risquer de dépérir, — ce dont, à mon sens, je n'avais pas le droit ; et que, d'autre part, aucune des professions existantes qui auraient pu m'assurer les moyens d'existence ne me convenait. Ainsi la cruauté de l'infortune extérieure se trouvait accrue du fait de ma révolte intérieure.

Mais ces souffrances intimes avaient d'autre part leur source dans ma volonté profonde d'accomplir mon destin. C'est alors que pour la première fois je connus la fécondité de l'insuffisant sous sa forme élémentaire. Tout animal gagne sa vie en vérité. Si très peu de personnes peuvent sans dommage supporter une vie affranchie de tout souci matériel qui n'ait pas sa base dans un travail assuré et une digne rétribution, la raison en est que le vouloir-vivre lui-même est la racine subjective de la vie, et que, par suite, une joie de créer qui n'aurait pas d'origine plus profonde (ou plus haute) que l'instinct de vie, s'évanouirait sitôt la subsistance assurée. C'est pour la même raison que dépérit l'homme qui se sent complètement à l'abri du besoin. Or je ne fus jamais à vrai dire dans le dénuement. Mais je me sentais perpétuellement sous le coup d'une menace. Si peu fondées que fussent mes craintes, je n'en

Digitized by Google

étais pas moins constamment hanté par celle de mourir de faim. Et mon amour-propre me poussait non seulement à garder mon rang, mais à m'élever toujours davantage, à tous les égards. Ainsi les difficultés de ma situation déclenchèrent-elles en moi des ressorts qui, d'eux-mêmes, n'eussent guère agi avec une telle intensité. Jamais, si je n'avais perdu Rayküll, je n'aurais depuis lors à beaucoup près tant produit. De plus, jamais, sans la nécessité de subir la disproportion, grotesque à mon sens, entre mes dispositions naturelles et les circonstances extérieures, jamais ne se fût dégagée en moi cette énergie supérieure qui ne naît que des victoires sur soi-même. Il ne s'agit, dans la forme de productivité de l'insuffisant envisagée jusqu'ici, que de la création de tensions intérieures. Mais, grâce à elle, une autre forme allait se manifester qui établit une fois pour toutes la thèse suivant laquelle mes souffrances personnelles furent l'envers de ma volonté profonde de vivre mon destin. *C'est grâce à mes infortunes privées que je pris conscience de ma mission.* En théorie, certes, je savais depuis longtemps déjà que la vocation s'oppose généralement aux inclinations personnelles et qu'il est rare que quelque chose de grand naisse sans un état de tension entre les désirs et le devoir. Je fis de cette vérité l'expérience sur moi-même. C'est ainsi qu'ayant mis toute ma personnalité au service d'autrui, je ressentis bientôt à accomplir ce devoir la plus haute des satisfactions, encore que je n'eusse tout d'abord agi que sous la contrainte de la dure nécessité. Nulle inclination n'entrait ici en jeu. De nature, je suis solitaire et n'éprouve nul désir de commerce avec mes semblables. S'il m'arrive d'aimer la société, c'est par besoin de me donner. Pour l'écrivain qui vit en moi, le contact avec autrui n'est qu'une gêne. Mais, de son côté, le causeur qui improvise dans la conversation n'est pas identique avec ce qui se reflète, dans ma conscience, de ma personnalité totale ;

Digitized by Google

tout comme les autres, je prête l'oreille à sa voix. Jamais je ne sentis le besoin de l'approbation du monde, jamais non plus je n'aspirai à le dominer. Et quant à mes rapports particuliers avec mon prochain, ma sensibilité d'enfant, avide d'affection et de confiance aveugle, avait été de bonne heure si souvent blessée que je tendais de tous mes instincts à maintenir la plus grande distance. Or ce fut justement la tension entre ce que je regardais comme un devoir et mon penchant personnel, qui rendit efficace ce qu'il y avait en moi de plus profond, de supra-personnel, d'humain. Et la voie que m'assignait mon devoir se trouvait coïncider si exactement avec celle de ma fatalité intérieure, que ce que j'ai dit précédemment de cette dernière peut s'appliquer tout aussi bien à ma vocation. Ainsi considéré, le chemin que j'ai parcouru depuis 1919 se présente de la façon suivante. Par mes méditations du temps de guerre, le théoricien qui, uniquement soucieux de comprendre, se trouvait désorienté devant les réalités de la vie pratique, et avait mené si longtemps une existence à part, s'était confondu avec tout mon être et s'était rattaché à ses instincts élémentaires. Or ayant été de tout temps homme d'action et d'expression, voire même à maints égards homme d'Etat, il se trouva que ce qui ne s'était jusqu'alors manifesté que sous forme de réceptivité compréhensive et de représentations abstraites, soudain rayonna et s'épanouit dans l'action pratique. Ce qui revient à dire, dans ma terminologie, que, par un phénomène organique de renversement de couches, je devins spontanément capable non seulement de comprendre le Sens, mais de le réaliser. Je me trouvai ainsi tout naturellement préparé à assumer la tâche pour laquelle jamais jusque là je ne me serais figuré être fait, à savoir celle de réformateur pratique au nom de l'esprit.

Mais c'est ici seulement que se révèle dans sa suprême évidence la correspondance qui existe entre destin,

Digitized by Google

nécessité intérieure et liberté : le rôle de réformateur, je n'ai pas cherché à l'assumer, il me fut imposé par l'action que j'exerçai involontairement. Après avoir terminé le *Journal de voyage*, en 1914, avant la guerre, j'étais convaincu que, de ma vie entière, je n'entendrais sonner mon heure ; aussi caressai-je à mainte et mainte reprise le projet d'émigrer en Orient pour y clore mon existence en ermite. Mais à peine eus-je, en 1918, respiré de nouveau en Allemagne l'atmosphère morale de l'Occident, que je sentis combien la guerre avait modifié la situation. Bien vite, du reste, l'influence vivante du *Journal de voyage* prouva que mes propres problèmes étaient désormais ceux de l'Occident tout entier, et que l'*outsider* que j'étais, et dont ma conscience captive du passé continua longtemps encore à m'offrir l'image, était désormais représentatif. Car si peu que l'on s'en rende compte encore aujourd'hui, en général, l'efficacité du *Journal de voyage* résidait justement dans la conception que j'y présentais de l'homme œcuménique, de ce type dont la forme nouvelle de conscience permet non pas, il est vrai, de résoudre les conflits qui sont à l'origine de la guerre mondiale, mais de les éliminer. Et cette action se fit plus profonde encore du fait que mes problèmes les plus personnels apparaissaient à la fois comme universellement humains. Dès lors, c'en était fait à jamais, pour ma conscience supérieure, de mon droit à une vie privée. J'avais désormais le devoir de vivre pour le bien de tous. J'étais titulaire d'une fonction que je devais prendre d'autant plus au sérieux qu'elle manquait de toute consécration officielle et qu'il me fallait songer constamment à la justifier par mon œuvre même. Mais depuis que je me la sais confiée, je doute de cette fonction tout aussi peu que de mon existence. Là où d'aucuns veulent voir de l'outrecuidance, j'agis réellement avec l'humilité naturelle du facteur qui fait son métier.

En vérité, tous les problèmes qui étaient les miens

Digitized by Google

propres, à savoir : 1° retrouver par une compréhension du Sens des phénomènes religieux et autres, la dimension en profondeur qui avait été perdue ; 2° transformer tout *savoir-faire* en émanation de l'*être* ; 3° créer l'expression correspondant à chaque Sens, et inversement, transformer toute connaissance projetée sur le plan de l'intellect en une connaissance essentielle, et 4° former de nouveau le caractère sur la base d'un relativisme inévitable, fondé lui-même sur la connaissance, — tous ces problèmes sont aussi les problèmes critiques de notre temps. Je ne suis pas le seul dont le salut dépende de leur solution, il en est de même de tous ceux qui sont parvenus au même degré d'évolution. L'expérience, du reste, l'a formellement prouvé : depuis 1920, mes paroles et mes actes ont aidé un nombre de personnes sans cesse croissant, et dans des milieux de plus en plus vastes, à trouver leur propre voie ; et — j'insiste sur ce point — tant par mes preuves d'impuissance que par mes succès positifs.

Mais le fait d'avoir si rapidement trouvé la forme d'action qui me convenait le mieux, démontre à mes yeux d'une façon définitive la connexion intime qui existe entre la volonté et le destin, entre l'humanité et l'individu. Sans doute un instinct me gardait-il de tout ce qui, en me liant, aurait pu me gêner, puisque je repoussai *a limine* l'idée de toute candidature à une chaire d'Université, et pour cette simple raison que l'Université comptant déjà cinq cents ans d'existence, et moi quarante seulement, elle serait évidemment la plus forte, alors que j'avais à réaliser ma propre forme de vie. J'avais bien dès 1910 formulé publiquement quelques-unes des idées fondamentales de l'École de Sagesse. Mais que celle-ci pût être fondée, vivre et se développer, comme cela arriva, voilà qui est, sans doute possible, l'œuvre de la « Providence », de quelque manière qu'on entende le mot. Il fallait, en effet, que l'intérêt que mon éditeur, Otto Reichl, avait à faire de

Digitized by Google

Darmstadt un centre philosophique, que la rare personnalité du grand-duc Ernst-Ludwig de Hesse, dont la généreuse initiative devait assurer la fondation matérielle de l'œuvre, que la délicate intelligence et l'aide énergique de son principal conseiller, le comte Kuno de Hardenberg, — il fallait que ces trois facteurs se rencontrassent avec la nécessité pour moi de me créer une nouvelle base d'existence, pour que je me décidasse à associer mon destin à la ville de Darmstadt et à persévérer dans ce dessein. Et c'est par la suite encore que l'aide de la Providence fut nécessaire, car ma répugnance envers tout ce qui peut me lier était si forte au cours des premières années, qu'à mainte reprise j'eus la tentation de détruire mon œuvre. Je suis, comme je l'ai dit, d'un caractère peu apte à jouir de la vie en société ; le commerce des hommes ne fut jamais un besoin pour moi ; je n'ai pas davantage le moindre goût didactique, voire même le moindre instinct paternel. Mais l'inclination qu'il me faut justement vaincre à nouveau chaque jour, et la tension qui existe entre elle et ma mission, eurent l'effet d'une grâce. Mon inconscient fut ainsi maintenu en perpétuel mouvement, et parmi les accès de fureur ou de désespoir auxquels je fus en proie, il engendra toujours ce qu'exigeait la situation. C'est ainsi que la nécessité de parler et d'agir par la parole mit au jour pour la première fois mon talent d'orateur. Mais quant à mes rapports extérieurs avec le monde, le même état de tension me garda de tomber dans une routine quelconque, comme il eût été si facile. Il fit de mon œuvre une source de vie. Il permit que sans jamais arriver au point mort, mais au contraire renaissant toujours de la mort et en voie de continuelle métamorphose, s'établît la congruence et la correspondance de l'intérieur et de l'extérieur, du Sens et de l'expression. Lorsque l'École de Sagesse s'ouvrit le 23 novembre 1920, je ne savais pas le moins du monde comment elle se développerait, car je n'avais

Digitized by Google

pas la moindre expérience du magistère. Mes premières réflexions sur ce sujet se trouvent consignées dans le premier et le second fascicule du *Weg zur Vollendung*. Mais l'appendice de *Connaissance créatrice*, rédigé en 1921, donne déjà un tableau bien différent. En décembre 1922, j'écrivais dans l'esquisse autobiographique destinée au quatrième volume de la *Philosophie contemporaine exposée par ses représentants (Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, Felix Meisner, Leipzig) : « L'École de Sagesse est bien plutôt un quartier général stratégique qu'un lieu d'étude ; c'est pourquoi elle provoque tant d'hostilité. Elle entreprend, par les moyens psychologiques correspondants, d'incorporer à la plus vaste réalité historique l'impulsion de renouvellement de la vie au nom de l'esprit. Mais au rebours de ce que j'étais dans le *Journal de voyage*, je me sens avant tout l'âme d'un homme d'État et d'un chef d'armée. Visant à réaliser le Sens, il me faut être surtout politique réaliste ; préoccupé d'imprimer au monde une secousse qui le porte en avant, il me faut m'efforcer surtout de créer une atmosphère de mouvement. Je suis actuellement tout aussi unilatéral que je fus, dans la période du *Journal*, ouvert à toutes les influences, et cela pour les mêmes motifs et en vertu de la même orientation métaphysique. Car du point de vue métaphysique, il revient de toute évidence au même (si différentes que soient les conditions empiriques de chacune des opérations) d'anticiper d'emblée sur la multiplicité infinie des phénomènes, en partant du Sens, ou bien, comme le veut l'École de Sagesse, de faire de tout détail, par approfondissement de son individualité, un symbole de l'universel. A cet égard, la *Connaissance créatrice* constitue le complément exact et nécessaire du *Journal de voyage*. Quel fut mon état psychologique à cette époque, on en trouvera l'image la plus fidèle dans la conférence inaugurale que je prononçai au quatrième congrès de la *Société de libre*

Digitized by Google

philosophie de Darmstadt, sous le titre : *Tension et Rythme* (*Leuchter*, 1923). En réalité, la tension qui existe entre les deux pôles de mon être et qui se traduit par un rythme particulier, est l'alpha et l'oméga de toute mon efficacité pratique. Comme ces deux pôles sont en fait exactement opposés, la tension entre eux est extrême et le rythme qui en résulte ne peut être que fort énergique. Si je puis apporter une aide à autrui dans la voie qui lui est propre, ce n'est donc point en vertu de vérités originales, entrevues de moi seul, mais parce que je constitue, pour un ensemble de vérités reconnues par beaucoup comme telles, et généralement d'origine ancienne, un mécanisme de transmission d'une puissance de rayonnement considérable. » Or l'année suivante, en 1924, la situation était déjà tout autre. Grâce à la psychanalyse, à laquelle m'initia pratiquement Oscar A. H. Schmitz [1] (décembre 1922), et dont la théorie et la pratique m'occupèrent encore deux années, les hypertensions de ma nature commencèrent à se muer en hautes tensions plus normales. J'eus de moi-même une notion plus claire, et partant plus sereine. Par là même, je pus vivre pour ma mission avec une vision plus nette de mon but. Ainsi le cadre extérieur de l'École de Sagesse, de la « chose » à moitié autonome qu'elle risquait tout d'abord de devenir, s'affirma de plus en plus comme étant uniquement le moyen d'expression de l'impulsion vivante qu'elle représente. Car je ne l'avais fondée qu'à cette fin. Dès l'origine, je redoutais par-dessus tout qu'elle pût devenir ce que généralement l'on espérait d'elle, à savoir une institution de vie propre et à succès

1. Oscar A. H. Schmitz, dont l'autobiographie en 3 volumes : *Die Geister des Hauses, Dämon Welt, Ergo sum*, révèle une nature extrêmement souple et mobile, est à la fois romancier, essayiste politique, auteur dramatique, voyageur et philosophe. Il a publié chez O. Reichl à Darmstadt un livre sur *la Psychanalyse et le yoga*. (N. d. T.)

Digitized by Google

bruyants. Si déjà, en effet, aucune église ne peut, sans la trahir, transmettre et modeler la croyance religieuse qu'elle représente, combien n'est-ce pas encore plus vrai du moyen de transmission qui vise à transformer la vie au nom de la compréhension ! Car comprendre est toujours affaire personnelle. Il n'est de compréhension que d'homme à homme, d'esprit à esprit, dans une situation chaque fois unique et, partant, d'une façon également unique. Il ne s'en trouve pas moins des règles fixes pour le caractère en principe unique de tout fait d'expérience. J'appris de mieux en mieux à dire en peu de temps à mes disciples ce dont ils avaient besoin. De même la manière dont l'impulsion de l'*Ecole de Sagesse* se communiquait par le moyen de mes écrits, s'adapta toujours davantage au but poursuivi. C'est en 1922 que nos congrès prirent leur forme définitive ; ce n'est qu'alors que je découvris mon principal don technique, celui d'un chef d'orchestre de l'esprit. Depuis lors, Darmstadt offre, sur un niveau supérieur de compréhension, des variations polyphoniques sur les thèmes fondamentaux de l'univers, et leur confère ainsi un sens nouveau. Je fus amené à la découverte du style de pensée polyphonique pour avoir constaté que des teneurs spirituelles différentes, mais exactement accordées par leur qualité et leur rythme, et accueillies dans leur totalité, peuvent laisser dans l'âme une impression tout aussi neuve et une que l'accord *do-mi-sol* est différent des sons isolés qui le composent. Ainsi les auditeurs des congrès de Darmstadt qui consentent à prendre l'attitude spirituelle convenable, peuvent-ils, pour un temps du moins, parvenir, grâce à mon aide, à un point de vue intérieur où l'esprit est affranchi de toute unilatéralité et de toute limite personnelle. Et même des miennes propres. Car qu'on ne m'imagine pas dirigeant aux congrès de Darmstadt un orchestre de voix subordonnées à la mienne : en réalité, tous les orateurs collaborent à une œuvre de libre création sur

Digitized by Google

le plan d'une égalité parfaite, mais en gardant l'un par devers l'autre un juste rapport, en tant que parties constitutives d'une unité supérieure [1]. La plus haute satisfaction qui me soit échue jusqu'à présent, fut à cet égard le mot que Hans Driesch prononça lors de la fête de clôture de notre sixième congrès : Darmstadt devenu vraiment ce que Bayreuth avait aspiré à être, un lieu d'activité significative et féconde, non pas pour un seul, mais pour tous. Mais là encore, c'étaient justement mes insuffisances qui me rendaient productif : créer et maintenir la solidarité indispensable dans le travail, voilà qui me fut et m'est encore infiniment pénible. Par tous mes instincts, je suis autocrate. En vivant pour la mission spirituelle qui est dans l'accord le plus intime avec ma personne, il me faut lutter constamment contre mes tendances innées. Il en est de même pour la nécessité où je suis d'achever à date fixe certains écrits, car encore aujourd'hui j'abhorre personnellement toute contrainte. Est-il dès lors besoin d'autre preuve à l'appui du mot si souvent cité de Gœthe ? Ma vie apporte, à mon sens, la preuve immédiate que c'est de la tension des cordes que jaillit la mélodie.

CETTE esquisse, conformément au sens du tout auquel elle est destinée, n'éclaire qu'une seule face de ma vie. Elle n'en offre pas moins une image dans l'ensemble fidèle, puisqu'à toute époque le sentiment de mes insuffisances fut d'importance déterminante en moi. Mais je tiens à compléter ce qui précède, pour que personne ne s'avise de croire que, comme dans le conte, tout a bien fini. Je suis, physiologiquement, incapable de me confiner dans la jouissance. Aussi n'ai-je jamais connu, et jusque dans mes plus grands succès, le bonheur

1. Cf. le compte rendu du Congrès de 1927, par Otto von Taube, dans le 14e fascicule du *Weg zur Vollendung*.

Digitized by Google

tel qu'on l'entend d'ordinaire. Encore maintenant, où me voici parvenu plus haut que n'osa le rêver ma jeunesse, la vie m'apparaît comme foncièrement dure et pénible, car je ne puis m'arrêter, et les résultats acquis ne font que faire surgir à mon horizon d'autres buts plus élevés, et par conséquent plus difficiles à atteindre. Ce que je suis et ce que je peux, me semble de plus en plus insuffisant. A cela, rien d'étonnant : l'homme, à tout instant, vit pour ainsi dire en équilibre instable ; non seulement l'équilibre absolu n'existe pas pour lui, que ce soit vers le dehors, ou le dedans surtout, mais plus il s'élève, et plus le moindre trouble peut lui être fatal. D'où l'idée qu'une offense envers un souverain est un crime. Mais à cela s'ajoute que la tension qui résulte de l'opposition entre ma mission et ma propre inclination, s'impose de plus en plus nettement à ma conscience à mesure que j'avance en âge. L'approbation des hommes, c'est de moins en moins que je m'en soucie, et c'est avec une ferveur croissante que j'aspire à cette vie solitaire qui ne m'échoira sans doute jamais plus. Enfin, je suis de plus en plus frappé par tout ce que la vie terrestre a de non satisfaisant.

Après m'être finalement rendu compte en 1924 de ce que j'avais toujours su, mais inconsciemment, à savoir que l'histoire, et par suite toute vie où l'esprit agit en force déterminante, est tragédie, voici que de plus en plus souvent (et si souvent que je puis parler d'un état permanent), je me sens dans l'état d'âme du prince Siddharta apercevant le premier malade [1]. La vie empirique sur terre m'apparaît en soi comme totalement dénuée de sens. Sentiment qui n'a certes rien de nouveau pour moi, encore que je n'en eusse pas eu clairement conscience jusque là ; sinon l'idée de donner un sens nouveau à la vie ne me serait pas venue à l'esprit.

1. Cf. la traduction française du roman hindou de Hermann Hesse : *Siddharta*, par J. Delage.

Digitized by Google

Mais, en dépit de tout, je reste bien au fond l'optimiste que le public voit en moi. Le centre véritable de ma conscience est situé au-dessus de la région où se pose encore la question du bonheur et du malheur. Et ce fut de tout temps le cas ; sinon, je n'aurais pu, dès ma jeunesse, me traiter aussi « inhumainement » que je le fis, ne me regardant que comme un simple objet à pétrir et à modeler. Sinon, l'impossibilité de surmonter ma nature, fort mal constituée à mon gré, ne me serait pas de tout temps apparue comme sans importance. Sinon, mes multiples infortunes m'eussent aigri, ce qui n'est pas le cas. Sinon, je souffrirais de ce que l'« humain », auquel se réduit la vie de la plupart des hommes, n'ait pas pour moi la moindre importance. J'ai souvent parlé de mes souffrances : elles ne furent jamais ce que les autres entendent par ce mot, c'est-à-dire des souffrances que des joies de même ordre eussent pu abolir en les remplaçant. Sensible et émotif comme je le suis, j'ai probablement souffert davantage que la plupart des hommes. Mais, en mon for intérieur, j'ai toujours accepté la douleur en bien positif, et si aiguë qu'elle fût, la première question que je me suis toujours posée, fut de savoir la fin spirituelle à laquelle elle pouvait servir. En face de la douleur, je me comportai naturellement d'une tout autre façon que Bouddha. Je suis fermement convaincu que la vie a un sens profond, pourvu qu'on le lui donne, et que, s'il devait servir de règle, le parti que prend Bouddha de s'arracher au monde est un simple malentendu. C'est ce qui explique la ligne, dans l'ensemble idéaliste, de ma vie, ligne que j'ai jusqu'à présent maintenue à dessein à l'arrière-plan, pour ne pas masquer le but illustratif de cette autobiographie.

Jugé de l'extérieur, je fus de tout temps égoïste. Tout sens social immédiat me fait complètement défaut. D'autant plus que, n'attribuant aucune valeur suprême à mon bonheur personnel, je ne saurais me comporter

Digitized by Google

autrement vis-à-vis du bonheur d'autrui. Mais si quelqu'un eut jamais profondément conscience d'un « Tu dois », c'est moi. Jamais profit personnel ne fut pour moi un but dernier à poursuivre. Bien plus, de tout temps, mon attitude à mon égard ne fut guère différente de celle du communisme russe envers l'individu : j'ai considéré comme un devoir de tirer de moi le maximum de rendement et de mettre les dons que je puis avoir au service de la collectivité. C'est précisément pourquoi j'ai successivement abandonné tout ce qui n'était que « chose », jusqu'à ce que j'eusse trouvé le champ d'activité où je croyais pouvoir accomplir l'œuvre la meilleure dont je sois capable. Je ne saisis du reste pas encore parfaitement l'enchaînement de tous ces faits. Conviendrait-il d'y voir pour moi la forme spécifique sous laquelle il m'aura été donné de vivre l'expérience du Christ, telle que Richard Wilhelm l'a décrite avec tant de force dans sa conférence sur la « providence cosmique » (*Loi et Liberté*) ? En mon langage, je ne puis jusqu'à présent en dire plus que ce que j'exprimais en 1924 dans *Conception du Monde et Mode de vie.* L'humanité est, tant vers le dedans que vers le dehors, le primaire ; dans les deux domaines, le Tout préexiste aux parties. J'ai de ce Tout une conscience immédiate. Ma personne m'apparaît tout naturellement non pas comme une fin suprême, mais comme l'organe du supra-personnel. C'est l'unique raison pour laquelle je puis aussi naïvement prendre fait et cause pour elle ainsi que je ne cesse de le faire involontairement, et malgré toutes mes bonnes résolutions de prudence.

Mais si je vis avec un sens profond du « devoir », c'est pour des motifs *personnels*, nullement objectifs. Et me voici, par ce détour, revenu explicitement au thème général de la fécondité de l'insuffisant. Sans doute aura-t-on noté qu'à nul endroit de cette autobiographie, je n'ai fait profession d'idéalisme, au sens usuel du mot. Or je suis à coup sûr le type même de l'homme

Digitized by Google

dénué d'objectivité, si l'on entend par là une absolue soumission aux choses. Mais je vois là un avantage ; aussi, loin de la combattre, ai-je cultivé cette qualité. Je ne crois pas à la valeur intrinsèque des « choses ». Je vais plus loin : je ne crois même pas qu'il y ait quelque chose comme un intérêt purement objectif. L'objectivité, au bon sens du terme, est non pas l'intérêt impersonnel, mais l'intérêt supra-personnel, c'est-à-dire l'intérêt de ce qu'il y a de plus profondément personnel dans l'homme vivant, donc dans l'homme avec tout son égoïsme passionné. Toute autre objectivité est mauvaise, parce qu'elle place l'inerte au-dessus du vivant. Elle n'est donc le fait que des natures superficielles, infécondes ou lâches : de celles qui ne peuvent prendre conscience du tréfonds d'elles-mêmes, de celles qui doivent se ranger dans un cadre préexistant pour se sentir vivre d'une vie conforme au Sens, de celles, enfin, qui, en face des préjugés régnants, ont peur de confesser ouvertement leur volonté d'autonomie. Jamais homme fécond ne fut du reste objectif, que je sache, pas plus qu'il ne fut idéaliste, au sens usuel du mot. Que viennent des temps plus généreux, et l'on verra probablement un indice de notre décadence dans le fait que nous puissions placer la vie pour une chose au-dessus de la vie pour la personne, et l'on ne pourra excuser cette erreur qu'en la mettant sur le compte d'un sentiment d'infériorité, inouï dans l'histoire. Quelle différence avec le vrai chrétien aspirant au salut de son âme ! Quelle différence avec tous les grands hommes d'historicité établie ! On ne peut être utile aux autres que dans la mesure où l'on se perfectionne *soi-même*, et voilà qui suppose que l'on se prend soi-même plus que tout au sérieux.

On pourrait, il est vrai, me demander si j'ai bien visé à la perfection. Que je n'aie pas encore à beaucoup près atteint mon idéal et que je ne l'atteigne probablement jamais, il me suffit de le reconnaître en passant,

Digitized by Google

le fait n'étant que trop évident. Mais ce que je puis affirmer, c'est que jamais, depuis mon enfance, je n'ai aspiré à autre chose qu'à la perfection. Il est vrai que ce fut dans un autre sens qu'on ne l'admet généralement, et au prix de nombreux détours et de nombreuses erreurs. N'étais-je pas en effet resté jusque dans mes années de maturité totalement inconscient de la partie non intellectuelle de moi-même et ignorant de ce qui me poussait intérieurement ? Que l'on se rappelle les considérations initiales de ce chapitre. Tout homme manifestement productif, et par conséquent important pour l'humanité, fut de par sa nature « plus insuffisant » que ne le sont d'innombrables philistins. Le monde étant ce qu'il est, la réalisation de l'esprit suppose des tensions de la nature. La psychanalyse démontre que, par leur fondement naturel, les créations spirituelles les plus sublimes ne font que satisfaire des instincts, et des plus élémentaires, par exemple ceux qui poussent à la jouissance et à la domination. Pas de floraisons spirituelles sans d'obscures forces instinctives ! Il est donc absurde de voir une fin dans des tensions résolues. Si beaucoup de personnes honorent le « sage » dans le vieillard parvenu à la sérénité, elles le font pour des motifs fort primitifs : celui qu'elles vénèrent, c'est l'homme qu'elles sentent essentiellement inoffensif, et en même temps celui qui leur permet de dégager par réaction leur complexe paternel, sans froissement d'amour-propre. La sublimation nécessaire des instincts élémentaires ne résulte jamais de ce qu'ils sont combattus comme tels, mais de ce qu'avec le temps c'est le Sens qui crée le fait. Que l'homme se concentre de toute son énergie sur le Sens le plus profond, et les éléments seront contraints de lui servir de moyens. Sans doute les instincts élémentaires ne jouent-ils plus d'ordinaire dans l'Occident moderne un rôle aussi prépondérant qu'en moi, sans doute ne sont-ils plus si vivaces qu'ils puissent garder jusqu'à un âge avancé

Digitized by Google

leur naïveté primitive. Il me faut donc me résigner à ne point faire, jusqu'à ma fin, figure de sage placide et serein. Quant à moi, je ne saurais y voir de désavantage, car la seule morale que j'admette est la morale de la fécondité, et le lecteur en trouvera les raisons dans le dernier chapitre de ce livre. Mais mon cas ne constitue que l'exagération de ce qui est vrai de tout créateur. Sans insuffisance, point ici-bas de fécondité.

Aussi devrait-on regarder comme désuètes toutes les normes régnantes qui ne tiennent pas compte de ce fait. C'est sur un autre plan que celui des règles de la « vertu » bourgeoise que se définit la valeur spirituelle et morale d'un homme : elle dépend uniquement de ce qu'il atteint à l'aide de ses dispositions innées, de ce qu'il use ou non de celles-ci pour réaliser un Sens supérieur, de ce que sa fin est bonne ou mauvaise. D'où pour l'homme le devoir absolu de tendre à se dépasser sans cesse, non pas pour atteindre un état de vertu humain, mais pour dépasser l'*homme* qui est en lui. Ce dernier, et non pas l'impératif imaginé par Kant (car il pose comme valeur le maintien d'un ensemble statique), tel est l'impératif catégorique proprement dit. Rien d' « humain » ne saurait avoir de valeur spirituelle. Personne n'a eu plus que Jésus d'exigences inhumaines, personne plus que lui n'a méprisé le sentimentalisme et le bonheur terrestre. Si ce fait passe d'ordinaire inaperçu, la cause en est dans les ruses de l'inconscient, qui croit au Dieu-Jésus pour pouvoir en toute sérénité d'âme ne pas obéir à ses commandements. Et quant au doux Bouddha, c'est un mal qu'il voyait dans le contentement terrestre. Il s'ensuit donc qu'il n'y a contre le Saint-Esprit qu'*un seul* péché : l'inertie. Tout criminel peut être sauvé, s'il fait preuve d'initiative. L'inactif, paresseux, non. L'inactif est le seul type d'homme indigne du nom d'homme. Tout être productif, par essence, ne put être un inactif. En grande partie, parce que les difficultés de sa nature et de son destin l'en pré-

Digitized by Google

servèrent. Mais n'est-on pas dès lors autorisé à voir dans cette insuffisance comme un effet de la grâce divine ? — Saint François, qui s'y connaissait, révélait à ses disciples le vrai sens des tentations, lorsqu'il leur disait : Le Diable ne s'attaque pas au premier venu.

Digitized by Google

CHAPITRE II

SCHOPENHAUER LE DÉFORMATEUR [1]

AYANT un jour demandé à un ami s'il avait lu une œuvre célèbre qui m'occupait alors vivement, il me répondit : « Non, mais mon père l'a lue, je n'ai donc pas besoin de la relire ». C'était bien dit. Il n'est pas toujours nécessaire de connaître un livre pour en avoir assimilé la substance ; l'action des idées importantes déborde de beaucoup le cercle de ceux qui les entendirent exprimer directement. Qu'on tente de comprendre à fond la conception du monde du plus plat des philistins de nos jours, on n'y réussira guère, si l'on ne présuppose l'existence de la critique de la raison pure de Kant. Dès qu'une idée, saisie dans sa vivante complexité, a pénétré jusque dans les couches profondes de la conscience, elle continue d'agir, force vivante indestructible, à jamais incorporée au devenir, et, malgré toutes ses métamorphoses, restant fidèle à sa vraie nature. La tuer, nul malentendu n'en est capable. Car elle vit désormais en dehors du domaine de la réflexion consciente, et il lui arrive de conditionner les idées mêmes qui veulent sa destruction.

L'influence de Schopenhauer, il est vrai, n'a jamais été aussi profonde ; elle semble même minime à côté

1. Le titre de ce chapitre est la contre-partie de celui qu'a donné Nietzsche à sa 3e Intempestive : *Schopenhauer als Erzieher*. (N. d. T.)

Digitized by Google

de celle d'un Kant. Car, si Schopenhauer fut, durant une vingtaine d'années, le plus lu de tous les philosophes, il n'a exercé d'action réelle que sur un nombre restreint d'admirateurs. Sa doctrine manque trop d'esprit pratique pour pouvoir s'insérer dans le tissu de la vie, — d'esprit historique, pour faire à son tour de l'histoire ; elle n'est point susceptible d'application. Et pourtant l'influence de Schopenhauer est plus vivante qu'on pourrait le croire, chez ceux-là qui, précisément, vivent à l'écart de la pratique : qu'il soit musicien, poète, peintre, essayiste ou esthète, tout artiste allemand (ou peu s'en faut) est, consciemment ou non, disciple du penseur de Francfort. Car, lors même qu'elles lui sont venues par l'intermédiaire de Wagner ou de Nietzsche, de Tolstoï ou d'Ibsen, ses idées fondamentales ont leur origine première dans le monde d'idées de Schopenhauer, du moins, en supposent l'existence. Si bien que Schopenhauer doit être considéré comme le véritable fondateur de la doctrine qui, malgré toutes ses variantes, a pour elle la presque unanimité des milieux artistiques. Du moins ne sais-je aucun philosophe vers lequel convergent tant de lignes directrices de la vie artistique moderne. Il est vrai que nulle construction historique ne saurait prétendre à une justesse absolue. Avec le recul croissant, tous les ensembles apparaissent plus simples dans leurs grandes lignes, et là même où pour nous autres, tard venus, se dresse la figure unique d'un grand homme solitaire, les contemporains ne perçurent qu'un fourré inextricable de personnes, d'idées, d'influences et de contingences. Oublieuse et dénuée du sens de la responsabilité, la postérité, qui ne garde et n'admet que les extrêmes, crée de toutes pièces l'originalité absolue, que les contemporains ne reconnaissent ni ne peuvent reconnaître, parce qu'ils savent et découvrent trop de choses. Car, alimentés de nombreuses sources, les grands fleuves sont généralement dans leur cours supérieur indistincts

Digitized by Google

et difficiles à déterminer, et ne se creusent que tardivement leur propre lit. Pour leur époque, Platon et Shakespeare furent des plagiaires ; même pour un Lessing, Gœthe fut un « homme fort ordinaire », et quant à Schopenhauer, il est tellement fonction de son temps que ses premiers critiques consentaient à peine à admettre l'originalité de ses théories. Et cela non sans raison, puisqu'elles ne pouvaient paraître vraiment inédites aux connaisseurs des courants spirituels de l'époque. Mais aujourd'hui, nous avons parfaitement le droit de faire remonter le culte du génie, tel qu'il est actuellement pratiqué, grâce aux médiateurs que furent Nietzsche et Wagner, jusqu'à Schopenhauer, et non pas plus loin dans le passé, car l'esprit qui l'anime est bien celui de Schopenhauer, et non pas celui de Gœthe ou de Schlegel. Les pensées, en tant que théorèmes abstraits, sont sans nationalité, sans race et sans caractère propre ; elles sont généralement conçues et exprimées par de nombreux esprits à la fois : le facteur décisif, exclusif, le seul créateur de l'originalité, est l'âme vivante qui réside dans une pensée [1]. Une idée doit incarner un esprit, en être véritablement possédée, pour constituer une force positive. Et ce trait de vie personnelle saute tellement aux yeux dans les idées qui ont mis le monde en branle, que — pour en citer l'exemple le plus saisissant — la concordance de la sagesse du Christ avec celle des penseurs antiques est à peine sensible en regard de la force que la première est seule à incarner. A cet égard, la vie intense que Schopenhauer insuffla à l'idée du génie souverain est tellement caractéristique, si foncièrement originale, que le critique qui conteste l'originalité de Schopenhauer en le montrant tributaire d'autres penseurs, est tout simplement à côté de la question. Il faut toutefois concéder que ramener toute une conception du monde à

1. Cf. notre préface, p. XI. (N. d. T.)

Digitized by Google

une personne déterminée, c'est faire violence tant aux faits historiques qu'à la personnalité : l'âme n'est jamais pleinement responsable de ce qui semble sortir d'elle. Mais une telle violence est dans la nature des choses. Si l'histoire n'était qu'une exacte répétition du passé, ce dernier nous demeurerait tout aussi inintelligible que le présent. C'est qu'au lieu d'être répétition, l'histoire est condensation. Elle condense le particulier multiforme en général, le fait en symbole, l'épisode éphémère en exemple éternel. Pour elle, le grand homme est la ligne de démarcation entre deux époques, — et les limites ne sont précises qu'en mathématique. Il est pour elle le symbole simple d'événements complexes, et les symboles ne sont vrais que *grosso modo*. Ce n'est pas impunément qu'on est immortel : ce privilège, on le paye de sa personne.

Ce que je vais dire de Schopenhauer et de son influence s'appliquera donc nécessairement au problème plus qu'à l'homme, au symbole plus qu'au fait. On ne peut être injuste à l'égard des problèmes, et les vérités symboliques échappent aux contingences de la chronique.

L'HISTOIRE, voilà le jugement dernier. Ce mot, quoi qu'on puisse dire à l'encontre, est tellement juste, et de façon si mystérieuse, qu'il conviendrait de ne le citer qu'à voix basse, et en des moments d'élection. Tôt ou tard, la vérité se fraye son chemin. Avec le temps, les vaines apparences s'évanouissent ; les intentions s'amortissent ; les masques tombent et les esprits finissent par apparaître tels qu'ils étaient en réalité. Des malentendus durables semblent impossibles. A quoi cela tient-il ? Les raisons que l'on allègue le plus souvent ne résistent pas à l'examen. En elle et par elle-même, la postérité n'est pas plus perspicace que les contemporains, et si grand que soit le nombre des réputations surfaites ou des grandeurs méconnues

Digitized by Google

pour des raisons qui disparaissent avec les personnes, il n'en subsiste pas moins que la valeur intime n'est jamais reconnue que d'esprits exceptionnels. Quant aux explications fondées sur les statistiques, elles ne tiennent pas davantage. Certes, une expérience plus abondante, la somme des jugements compétents, les oublis qui résultent du temps, l'esprit d'équité et la foi dans l'autorité, voilà des facteurs qui peuvent bien contribuer à rectifier nos appréciations, mais quant à nous donner un regard clair et précis, ils en sont incapables. Car il advient fréquemment que les mêmes moyens amènent aussi le résultat contraire, et le résultat juste apparaît dès lors comme un hasard. La seule interprétation du phénomène qui ne soit pas trop superficielle est à mon sens la suivante : *les hommes agissent tels qu'ils sont.* Vérité qui, tôt ou tard, s'impose à la conscience.

Que les hommes agissent selon leur être profond, voilà ce qui, dans la vie personnelle, ne fait pas l'ombre d'un doute. Assurément des comédiens peuvent bien tromper les masses, et de beaux mensonges leurrer pour un instant : l'influence profonde dépend exclusivement de l'être véritable. Qui ne serait pas émerveillé de la sûreté avec laquelle des natures vierges et intactes, tout particulièrement chez les enfants et les femmes, savent discerner derrière toutes les apparences l'être véritable ? A l'égard de telles natures, pose et affection ne servent à rien ; pensées et efforts, désirs et répugnances, rien ne résiste à leur sagacité. L'intuition supra-logique, qui va droit au tréfonds de l'homme et s'assimile directement toute une personnalité, sait distinguer le naturel de l'artifice, le vrai du factice, le primaire du secondaire. Il n'est pas jusqu'à des âmes moins pures qui ne possèdent ce pouvoir et dont les jugements ne soient à demi indépendants des paroles et des actes, bref, de tout ce qui peut se démontrer et se représenter. Souvent leur regard va plus loin

Digitized by Google

que leur compréhension, souvent elles discernent le mensonge là même où la vérité est située au delà de leur horizon, souvent elles s'aperçoivent que l'expression ne répond pas à l'essence. Chez le géant les irritent les courbettes, et les cothurnes, chez le nain. Souvent elles se voient intérieurement contraintes à des jugements qui ne cadrent aucunement avec leurs idées et contredisent de tout point leurs principes. Songeons aux princes de la politique, à César, à Alexandre, à Pierre le Grand ! Du point de vue de la morale la plus relâchée elle-même, ils ont commis plus de crimes que maint coquin avoué, et pourtant nul de ceux qui les ont rencontrés n'a eu l'idée de les regarder purement et simplement comme des « méchants ». Peut-être ont-ils tous eu le sentiment (si peu capables qu'ils fussent de l'interpréter et malgré toutes les rébellions de leur intelligence) qu'ils se trouvaient en face d'êtres nobles et grands. Cette impression était plus forte que toute réflexion ; elle l'emportait sur tous les arguments. La grandeur agit directement, se faisant jour à travers tous les intermédiaires de la pensée ; elle se crée le point de vue d'où elle doit être jugée ; elle extorque, le cas échéant, la dispense de la morale conventionnelle dont elle a besoin. Mais le laid et le mesquin n'exercent pas d'action moins directe. Une âme vile ne bénéficie jamais de notre indulgence ; vis-à-vis d'elle, nous sommes impitoyables ; alors même que, pour une fois, elle semble agir noblement, nous ne la croyons pas. Il est possible d'imaginer le cas d'un homme qui, par les événements de son existence, ferait figure de saint devant le plus sévère des tribunaux, et dont pourtant n'importe qui, à première vue, percerait à jour la scélératesse. Les images passent à côté de l'être, les mots à côté des pensées, les actions sont fréquemment des malentendus. Et de même qu'on ne comprend autrui qu'autant qu'on le saisit au delà de ses manifestations, de même cet « au-delà » est seul à pouvoir marquer l' « en-deçà » de son empreinte.

Digitized by Google

Et il en est de l'action à distance comme de l'action immédiate. Il n'est pas exagéré de prétendre que les forfaits d'un César ont eu des conséquences plus heureuses que les bienfaits d'un Caligula. Les traces de l'épisodique s'effacent ; les individus, avec leurs souffrances, avec la douleur et l'injustice qu'ils subirent, disparaissent ; sur les erreurs d'un instant, l'herbe croît. Ne subsiste que le principe qu'incarna le souverain. S'est-il à l'usage révélé fécond, les actes individuels se verront par là justifiés. Nous comprenons dès lors que l'injustice en petit est parfois de commande pour que le grand ne se trouve pas lésé, et que, d'autre part, une faute ne met pas en question la valeur du principe. Mais ce principe, dont l'action se poursuit à travers les siècles, est précisément ce qui constitue l'essence de l'homme. Ce que dans le commerce individuel nous ne faisons que sentir, à savoir que la manifestation contingente ne préjuge pas de la valeur de l'être, et que l'être est le seul élément pouvant servir de norme, trouve ainsi son expression dans l'histoire. Que d'autre part l'influence dépende exclusivement de l'être, voilà qui devient alors évident pour chacun.

Comparons les Romantiques avec Gœthe. Les premiers étaient merveilleusement doués, spirituels, éblouissants, pleins de talent et de vitalité, et quiconque fréquentait à cette époque les cercles littéraires d'Iéna et de Weimar pouvait, s'il ne s'agissait que d'un commerce superficiel, se demander parfois quelle ville surpassait l'autre en vie intérieure, et d'autant mieux que, chez Gœthe vieillissant, certains traits de caractère de petit bourgeois, de tout temps siens, commençaient à s'accuser nettement. Non seulement il pouvait à l'occasion montrer à plein le *Geheimrat*, « M. le Conseiller intime », mais il y avait réellement en lui une bonne dose de philistinisme, de pédanterie et de lourdeur germanique. Et pourtant il suffisait de quelque délicatesse pour se rendre compte bien vite de quelle

Digitized by Google

hauteur Weimar dominait Iéna, et combien peu l'être de Gœthe était identique à ses défauts, et celui des Schlegel à leurs talents. Et l'histoire a confirmé cette impression. Les Romantiques ont brûlé jusqu'à ce qu'ils fussent consumés, et ce dénouement survint avant leur mort ; leurs talents n'ont rien engendré après leur disparition. L'âme lumineuse de Gœthe, au contraire, exerce avec le temps une action de plus en plus profonde et purifiante. De ses imperfections, nous ne sentons plus rien. Son art lui-même commence à nous paraître petit à côté de la grandeur de sa nature cultivée. — Mais revenons à Schopenhauer : cet esprit d'une richesse merveilleuse, cet esprit qui compte parmi les plus encyclopédiques que l'Allemagne a produits, n'a exercé aucune action, dans l'acception profonde du mot ; il n'a pas engendré le moindre progrès chez qui que ce soit. Ce qu'il y a en lui de proprement philosophique est resté complètement stérile, car, pour Nietzsche, il ne fut qu'un simple prétexte, un fantôme du moi restant à découvrir ; quant à Hartmann, il fut, pour lui, moins un stimulant qu'un aliment. Le sage qui était en Schopenhauer n'a pas fondé d'école ; le moraliste n'a pas communiqué d'impulsion intérieure à qui que ce soit, et si nous voulions résumer par anticipation l'effet de son influence, il nous faudrait dire qu'à ceux qui se donnèrent à lui sans réserve, il n'a fait, tout bien considéré, que porter préjudice. Le seul qui soit resté disciple fidèle de Schopenhauer, sans avoir à souffrir de sa vénération, est Richard Wagner. Mais son cas pourrait bien être tout différent de ce qu'il semble en apparence. Les idées de Wagner, en effet, étaient « schopenhauériennes » avant qu'il ne connût le maître ; bien plus, elles l'étaient auparavant plutôt davantage qu'à l'époque où il partit consciemment de lui. La philosophie de Schopenhauer ne lui a guère apporté d'éléments nouveaux ; elle n'a fait que corroborer ses intuitions fondamentales. Elle fut

Digitized by Google

pour lui l'expression abstraite de l'expérience qu'il faisait lui-même du monde ; elle fut une confirmation, elle lui permit d'y voir plus clair dans sa propre pensée ; il crut à une concordance avec le penseur vénéré et il en fut tout heureux. En réalité, cette concordance ne va pas bien loin. Si Wagner avait examiné le rapport plus attentivement, des différences notoires, voire même des oppositions inconciliables lui eussent sauté aux yeux. Rien, par exemple, n'est moins conforme à l'esprit de Schopenhauer que la doctrine wagnérienne de la rédemption d'ordre historique, que son utopie d'une réforme sociale ; Schopenhauer ne reconnaît pas l'histoire et nie tout progrès, et jusqu'à tout changement. Mais là n'est point ce qui importe à Wagner. Les philosophies de grands artistes n'ont rien d'immédiat : ce sont des abstractions de leur art, des traductions dans la sphère du sentiment, des justifications, des démonstrations, des apaisements. Wagner croyait au philosophe qui le fortifiait dans sa propre tendance, il lui arrivait même parfois de lui attribuer ce que Schopenhauer n'avait exprimé nulle part. Il a considérablement exagéré sa dette envers Schopenhauer ; celui-ci lui donnait, à lui, l'artiste par excellence, moins un principe qu'une matière, puisque aussi bien tout, pour le créateur, devient matière. Et au lieu de voir dans le musicien le disciple du philosophe, il serait peut-être plus exact de voir dans le maître de Bayreuth celui qui parfit l'œuvre du penseur de Francfort : pour la métaphysique de Schopenhauer, le drame musical constitue une sorte de rédemption. Cette métaphysique continue de vivre en beauté dans la tragédie du musicien, elle survivra, innocente et bienfaisante, émouvante et exaltante, car l'œuvre d'art est au delà de ce qui est juste ou faux, propice ou funeste ; la valeur d'un poème est indépendante de la valeur de l'idée représentée. — Or il en est qui s'efforcent à résoudre l'énigme que leur propose Schopenhauer, en

Digitized by Google

expliquant son influence pernicieuse par la petitesse de l'homme qui exprima de si grandes pensées. Mais les choses sont loin d'être aussi simples. Schopenhauer n'était pas petit. C'était un homme dépourvu d'harmonie, tourmenté, déchiré, bourré de contradictions, bouleversé par les passions, un homme plein de traits mesquins et odieux ; il manquait de distinction, de générosité, d'élévation et de noblesse intérieure. Sa vie sentimentale était indigente, son âme à maints égards rabougrie. Le mépris du monde chez Schopenhauer n'a pas la grandeur qu'il a chez un Sophocle ; son mépris des hommes n'est pas le fruit d'une bienveillance fondée comme chez La Rochefoucauld sur une connaissance profonde du cœur humain : Schopenhauer peste contre le monde parce que les jouissances en seraient fades ; il peste contre les hommes, parce qu'ils ne lui offrent rien ; son amertume a tous les traits du ressentiment. Son hédonisme acariâtre est d'espèce vulgaire, son égoïsme mesquin, son cynisme souvent repoussant. D'amour, de générosité, de bienveillance, il n'en a point, et le respect du petit lui fait complètement défaut. Et pourtant Schopenhauer est trop grand pour que toutes ces infirmités puissent l'avilir, car le logos, en lui, les a de tout temps dominées. Sans doute il fut incapable de les surmonter, mais il ne se leurra jamais à leur endroit. Son intelligence sagace fouillait jusqu'au tréfonds de son être, et ce qu'il avait en lui de laid, il le méprisait. Il y a de l'abnégation héroïque dans la façon dont Schopenhauer reconnaît et exalte des idéals qui sont pour sa nature à jamais hors d'atteinte. Les idéals du saint, de la négation de tout vouloir, de la sympathie universelle, de la parfaite objectivité ! Ils incarnent justement ce qui surpassait ses forces. Toutes les fois que ne le troublent ni l'envie ni le parti pris, le jugement de Schopenhauer est d'une objectivité parfaite, limpide et incorruptible, et tant que le philosophe ne dépasse pas le rayon de compé-

Digitized by Google

tence de l'intellect, on peut lui faire confiance. Ce qu'il avait une bonne fois reconnu pour vrai, il s'en faisait le champion intransigeant. En matière spirituelle, il était de la probité la plus scrupuleuse, ne reculant devant aucune vérité. Que ses idées ne s'accordent pas avec sa nature, que ses vues soient plus profondes qu'il ne l'était lui-même, soit, je l'accorde, mais dans le domaine de la connaissance objective, tout mensonge conscient lui était inconnu. L'idéal de sainteté lui tenait vraiment à cœur, et s'il n'en fut jamais transformé, s'il ne vécut jamais cette idée dans sa plénitude, c'est qu'il en était incapable. — Non, Schopenhauer ne fut pas petit. Même impuissante, l'aspiration ennoblit, et la sincérité, la véracité, elle, ennoblit à coup sûr. Ce n'est que dans un sens très restreint que je puis admettre la petitesse de l'homme : de même que la récolte de terres amendées est, en cas d'erreur dans le mélange des engrais, proportionnelle non pas aux éléments en excès, mais à ceux qui existent en trop petite quantité, de même l'action d'un esprit qui ne parvint pas à l'unité dynamique est proportionnelle à ses insuffisances, et non pas à ses excédents. L'esprit de Schopenhauer représente une combinaison qui, malgré toute la vertu de ses éléments constitutifs, malgré toute leur abondance et leur variété, n'a pas été capable d'une action efficace.

Je dois présupposer chez mes lecteurs la connaissance de la doctrine de Schopenhauer. De même ma tâche n'est point d'en faire ici un examen critique : tant d'esprits judicieux s'y sont appliqués qu'il ne reste que bien peu de choses neuves à dire sur ce point. Que ceux qui ignorent encore la philosophie de Schopenhauer étudient ses œuvres ! Quant à ceux qui veulent connaître les objections qu'on peut élever contre elle, qu'ils lisent Hermann Cohen, Rudolf Haym, Kuno Fischer, H. S. Chamberlain, Georg Simmel, et qu'ils se documentent en outre à l'aide des monographies excel-

Digitized by Google

lentes dont Schopenhauer a été l'objet. Je me contenterai ici d'exposer brièvement l'essentiel de son système et de l'apprécier.

Schopenhauer conçoit l'univers, à l'encontre de tous les principaux philosophes antérieurs, comme quelque chose d'irraisonnable. Je dis à dessein irraisonnable, et non irrationnel, car ce dernier qualificatif comporte un caractère de neutralité, tandis que l'image que Schopenhauer se fait du monde est en opposition consciente avec tous ceux qui admettent dans le cosmos un plan et une démarche conformes à la raison. La volonté (la chose en soi, la base de toute réalité) est aveugle, alogique, inconsciente, impénétrable, sans raison et sans but. Ce qu'elle engendre est bien enchaîné par des liens nécessaires, mais il manque à la chaîne elle-même toute signification substantielle. Car la création tout entière, du point de vue métaphysique, est simple mirage. Rien n'est vraiment réel de tout ce que nous percevons comme réalité : ce n'est que représentation, illusion, phénomène cérébral. N'est réel que l'obscur vouloir sans fond ni but, qui de l'intérieur conditionne et domine l'homme, comme son moi le plus profond. Illusion, l'univers ; illusion, l'individualité ; illusion, tout changement. Le devenir n'a aucune réalité, le temps est fantôme, les événements, éternel recommencement. La vie humaine elle-même n'est que répétition, le progrès, duperie. Le caractère est immuable, incapable d'évolution et de progrès ; tel il fut à l'origine, tel il lui faut rester éternellement. Le monde en tant que volonté se trouve être un monde où vouloir est absolument vain. Il n'est qu'une libération possible : renoncer à tout vouloir. Celui qui extirpe en lui la volonté, a triomphé du monde. Les seuls idéals dont cette philosophie reconnaisse le bien-fondé sont la connaissance dénuée de toute volonté, forme de vie du génie, et la négation du vouloir-vivre, telle que la pratique le saint.

Digitized by Google

Ainsi la métaphysique de la volonté est chez Schopenhauer l'exacte contre-partie de celle de Fichte, en ce qu'elle est absolument dénuée de tout caractère éthique [1]. Pour Fichte également, la volonté est l'instance dernière ; le « moi » de Fichte est essentiellement volonté, mais volonté créatrice, capable d'engendrer ; elle crée de la réalité essentielle. Le « moi » de Fichte pose le « non-moi », le sujet projette hors de lui l'objet ; l'homme, en vertu de son vouloir, est le maître de son destin. La volonté de Schopenhauer, elle, n'est pas créatrice ; ce qu'elle produit est apparence ; ce qu'elle résout, mirage. Elle existe, et voilà tout ; elle ne crée rien. La volonté de Schopenhauer est au fond la négation du concept de volonté. Mais la volonté est en nous le facteur déterminant, ou bien elle n'est pas ; elle est ce qui imprime sa marque au phénomène et ce qui confère une direction à l'indéterminé. Une volonté impotente qui *serait*, sans agir, ne se peut guère construire, à plus forte raison représenter ou penser. Schopenhauer a supposé l'existence d'une Volonté Universelle repliée sur elle-même, dans un état d'éternel repos et d'indifférence, sans but et sans effet ; il a réussi à édifier sur une base volontariste un système quiétiste du monde. La volonté de Schopenhauer est, dans l'acception du mot la plus profonde, une volonté impuissante : elle s'évertue à travers l'éternité, telle la roue qui tourne en bourdonnant dans le vide des espaces.

Une image quiétiste de l'univers sur une base volontariste : tel est le sens le plus profond du système de Schopenhauer. Mais ce sens constitue déjà en lui et par lui-même une absurdité : l'univers de Schopenhauer ne peut s'imaginer sans faire violence à la logique. On ne saurait comprendre comment d'un vouloir aveugle et d'une vaine apparence pourrait naître une réalité

1. Cf. pour la définition de l'éthos et de l'éthique notre introduction, p. xv. (N. d. T.)

Digitized by Google

telle que celle que perçoivent nos sens et que connaît notre vie intérieure. Sans doute Schopenhauer, pour aider à l'intelligence, explique-t-il que le monde extérieur n'est qu'un simple phénomène cérébral. Mais le cerveau faisant lui-même partie du monde extérieur, ne peut susciter ce dernier de toutes pièces, et Schopenhauer, dans ses efforts vers plus de précision, ne fait que s'empêtrer dans d'inextricables contradictions. La volonté dénuée de raison créerait l'intellect : mais comme elle ne comporte aucune tendance vers un but quelconque, cette création reste tout simplement inintelligible. A mesure que Schopenhauer entre dans le détail de son système et qu'il s'efforce vers un ensemble cohérent, on ne fait que se rendre compte plus nettement de l'impossiblité d'édifier sur ses hypothèses une doctrine résistant à l'examen. Il est malaisé de se figurer toutes les inconséquences, toutes les contradictions, les enchaînements d'idées défiant toute logique et les subtilités retorses qui furent nécessaires pour conférer au *Monde comme volonté et représentation* un semblant d'unité organique. Vis-à-vis de Schopenhauer, le critique scientifique a la partie belle. Et lorsque Rudolf Haym écrit au terme de sa pénétrante étude : « Nous avons dans la critique de cet édifice d'idées aussi rarement que possible fait porter la pesée de l'extérieur, ce sont ses propres hypothèses qui l'ont disloqué, et ce n'est pas trop dire que d'affirmer qu'il n'en reste plus deux pierres l'une sur l'autre », c'est là peut-être exagérer, mais ce n'est pas exagérer à l'excès. La philosophie de Schopenhauer, la plus abstruse qu'esprit de génie ait jamais conçue, est vraiment, à proprement parler, une monstruosité. Et cela moins par son caractère que parce que son créateur, non seulement possédait les dons les plus brillants, mais — pour ce qui était de sa conscience — était sans nul doute loyal et de bonne foi.

Digitized by Google

Qu'était donc l'homme, dont la création présente des traits si problématiques ? Je voudrais tenter d'esquisser la physionomie spirituelle de Schopenhauer telle que je la vois, car l'homme seul, dans ce cas, permet de comprendre l'œuvre.

Si nous laissons agir sur nous l'ensemble de sa personnalité, nous ne gardons nullement l'impression d'une nature contemplative, d'un philosophe à la façon de Kant ou de Spinoza : nous nous trouvons en présence d'un caractère éminemment pratique, d'un homme d'action d'une vitalité tenace et d'un égotiste qui ne connaît pas les ménagements. A n'en pas douter, il a les traits de sa race, d'une race de commerçants entreprenants. Sa souplesse est celle de l'homme du monde ; son don des langues, celui de l'homme d'affaires ; son aptitude à juger les hommes, celle du chef d'entreprise. Il n'est point jusqu'à sa clarté qui soit non pas celle du penseur, mais bien celle de l'organisateur pratique : s'il pense, c'est qu'il a en vue un but déterminé. Que l'on suive attentivement les démonstrations de Schopenhauer, on y découvrira rarement le savant, mais souvent le *man of business*. Son objectivité n'est jamais désintéressée ; il défend une vérité comme on défend un intérêt, d'une manière adroite, persuasive, mais à l'occasion sur un ton péremptoire et agressif ; d'une extrême souplesse dans la dialectique, il n'a jamais cette force de conviction sereine qui est le propre du chercheur sûr de lui. Schopenhauer se répète beaucoup, et toujours au moment opportun, toujours dans le dessein d'imposer au lecteur son opinion, tactique complètement étrangère à un Kant et, en général, à tout théoricien. Théoricien et savant, Schopenhauer ne l'était pas le moins du monde : dans sa critique de Kant et sa lutte acharnée contre Hegel, il se révéla vraiment publiciste rompu aux secrets du métier et dépourvu de scrupules. Par tout ce qu'il y a en lui d'attachement à l'en-deçà terrestre, Schopenhauer ne trahit d'aucune

Digitized by Google

manière le philosophe contempteur du monde. Et qu'on n'aille pas se figurer que cette orientation du regard vers la terre soit chez lui un accident comparable à ce que l'on trouve chez Bouddha lui-même : elle est bel et bien la seule fonction de sa loi vitale qui s'exerce et agisse sans la moindre interruption. Ce n'est pas seulement toute sa vie personnelle, c'est la majeure partie de sa philosophie qui respire cet esprit du siècle, et il n'est pas jusqu'à son mode d'exposition qui ne soit toujours orienté vers « l'en-deçà ». De là vient que ses considérations mystiques ont elles-mêmes des résonances pratiques vraiment curieuses et que des idées, profondes en soi, semblent souvent terre à terre chez Schopenhauer. Qu'on songe à la morale de la pitié, à la doctrine négatrice du vouloir-vivre, à la métaphysique de l'amour, à toute la théorie du caractère de Schopenhauer ! Celui-ci enseigne, sur plusieurs points, la même doctrine que Bouddha, Jésus et Maître Eckart. Et pourtant il ne viendrait pas à l'esprit de qui sait discerner les nuances, de comparer l'esprit des passages en question avec celui des Saintes Écritures.

Néanmoins, l'esprit métaphysique n'est pas chez Schopenhauer le produit d'un effort de volonté ni d'un subterfuge : il est spontané, authentique et pur. Schopenhauer était vraiment doué d'un tempérament métaphysique génial. Mais cette source ne constituait pas la force motrice de son esprit ; elle jaillissait des profondeurs de son être, à l'écart de sa pensée consciente, sans communication avec le courant principal de sa vie. Lorsque Schopenhauer atteint à la profondeur métaphysique, il semble qu'un autre s'exprime par son truchement, de même que le médium manifeste des capacités qui lui sont étrangères à l'état normal. Schopenhauer en revient toujours à l'inspiration comme à la mère de ses idées ; c'est plus d'une fois qu'il avoue devoir les regarder comme des révélations venues d'une autre sphère. Mais de même que chacun aime à ne

Digitized by Google

rattacher le sentiment de sa personnalité qu'à ce qu'il y a de plus profond et de plus haut, de même Schopenhauer ne tenait pour son moi véritable que le créateur de sa métaphysique, avec lequel il aurait aimé s'identifier. Or, ce moi ne s'est montré dans toute sa pureté que rarement, et peut-être seulement dans sa jeunesse ; mais s'il ne fut à nul moment de son existence la force motrice de sa vie spirituelle, du moins Schopenhauer ne l'a-t-il jamais perdu. C'est bien ce moi qui conditionne la tonalité fondamentale de son être, celui qui oriente ses efforts et fixe le but à son ambition. Quoi qu'il fît et quelles que pussent être les contradictions entre ce qu'il écrivait et son sentiment le plus intime, Schopenhauer, en son tréfonds, s'est toujours senti métaphysicien. Toutes ses autres aptitudes et tous ses autres dons tendaient vers son instinct métaphysique, prenant appui sur lui et rapportant tout à lui. La pratique se mettait au service de la théorie, l'homme d'affaires se faisait le manœuvre du mystique, et s'il arrive que les éléments adventices foisonnent au point de recouvrir le spontané de leur végétation, la valeur de sa pensée peut certes en souffrir, mais il n'en reste pas moins que Schopenhauer possède un instinct métaphysique réel.

Schopenhauer — pour donner de lui une image d'ensemble schématique — était un homme d'affaires aux dons éclatants, en qui, durant l'inspiration, parlait un mystique, et qui s'efforça de vivre et d'enseigner comme tel. A l'étrangeté des prédispositions correspond celle des résultats. Et si nous ajoutons qu'en lui coexistaient des traits de poète, à l'occasion créateurs, qui faisaient de lui un visionnaire en face des choses, — que d'autre part il disposait de la plupart des instruments nécessaires à la connaissance discursive, nous aurons sans doute réuni les facteurs principaux permettant de se faire une idée de l'esprit de cet homme remarquable et étrange.

Digitized by Google

Jusqu'à quel genre d'unité intensive et dynamique Schopenhauer aurait-il pu grouper et concentrer les éléments de sa personnalité ? Je pose la question dans le domaine purement abstrait, pour que le cas concret se détache sur le fond le plus vaste et le plus vivifiant possible. Si nous partons de ce qu'il y a en lui de plus profond, la réponse la plus vraisemblable serait la suivante : Schopenhauer aurait pu être fondateur de religion. Car son instinct métaphysique était de nuance plus religieuse que philosophique, et son tempérament était plutôt celui d'un apôtre que celui d'un chercheur scientifique. Mais dans la sphère religieuse, il n'était qu'appelé, non pas élu : le flot de sa vie profonde n'avait pas la régularité ni la constance capable de susciter son activité spirituelle, ni la puissance nécessaire pour la mettre en branle, ne fût-ce que par sursauts de brève durée. Le génie métaphysique de Schopenhauer n'était nullement en proportion des dimensions de son esprit, il n'était pas en état de le vivifier réellement, il ne resta jamais qu'une source dont les eaux tumultueuses faisaient irruption dans des plantations de belle ordonnance. Schopenhauer lui devait ses idées, ses visions, ses inspirations, mais ce génie était insuffisant pour engendrer une foi pleine et entière. Et puis Schopenhauer n'était pas une nature éthique [1], il n'était pas de ceux qui peuvent incarner leur foi. Aussi ne put-il jamais parvenir à un approfondissement religieux, et il ne lui fut pas donné, ainsi qu'on le dit de Bouddha, d'atteindre la perfection dans la victoire.

L'instinct métaphysique ne se manifestait chez Schopenhauer que sous forme d'état d'âme : sorte d'écho d'une source cachée dans les profondeurs de la terre, sorte de vibration sentimentale reliant les moments d'inspiration. Si l'état d'âme avait été pour lui le fait

1. Voir dans notre préface ce que H. Keyserling entend par une nature éthique (p. XV et XVI).

Digitized by Google

capital, peut-être eût-il fini par donner un poète, mais il lui manquait dans ce domaine tout pouvoir d'expression. Schopenhauer était impuissant à peindre le concret, et ses visions se cristallisaient en concepts : en lui, l'intellect empêcha de naître le poète. Son regard n'avait toute sa pureté que par instants, et ses intuitions ne gardaient leur virginité que le temps d'un éclair ; dès que la réflexion entrait en jeu, elle décomposait ses impressions. Non, Schopenhauer n'aurait pu être grand poète, car son imagination n'était pas assez concrète, sa sensibilité assez réceptive, son âme assez sereine ; ce qu'il éprouvait était bien trop faible à côté de ce qu'il comprenait ; ce qu'il pensait, il ne le vivait pas en sa plénitude. Et d'autre part, il était trop grand pour être un petit poète, un poète en petit. Pour bien des vocations qu'il possédait et aurait pu développer, Schopenhauer était trop grand. L'esprit, chez lui, méprisait les tâches terrestres pour lesquelles la partie inférieure de son être était si brillamment douée ; c'est avec dédain que de tout temps il regarda l'homme d'affaires qui était en lui. Il n'était capable de prendre au sérieux que les fins spirituelles les plus hautes. Et pourtant il lui manquait, pour réaliser ce dont il faisait cas uniquement, l'énergie intense, la force créatrice jaillie des profondeurs de l'être. C'est avec des accents de nostalgie et une compréhension pleine de mélancolie que Schopenhauer célèbre le poète, le saint, tout en restant impuissant à le devenir lui-même. Il se fit philosophe en désespoir de cause. Mais il ne l'était pas originellement. Ni à la manière d'un Plotin, ni à celle d'un Spinoza, d'un Hegel, et encore moins à la manière d'un Kant. Dès ses débuts, il ne fut philosophe que par un compromis. La spéculation philosophique n'était pas chez Schopenhauer une activité spontanée, — spontanée en ce sens que l'on aurait pu dire de lui qu'il philosophait comme il respirait ; elle consistait, pour lui, à tenter de fondre par la réflexion ses expériences

Digitized by Google

mystiques et ses visions poétiques, reliant logiquement ses intuitions et combinant habilement les idées nées de son inspiration. On s'explique dès lors le caractère vague et problématique de son système. Si ses idées les plus profondes semblent, quand il les expose, superficielles et arides, la raison en est qu'un homme d'affaires avait à se faire l'interprète de la sagesse du mystique ; si ses preuves sont si rarement convaincantes, cela tient à ce que la volonté de vérité est celle de l'apôtre et non pas celle du chercheur de vérité. Schopenhauer ne cherchait pas la vérité, il était naturellement certain de la posséder. Il eût été psychologiquement impossible de le convaincre de la fragilité d'une idée. Lors même qu'il semble procéder à un examen critique dénué de tout parti pris, il ne fait que mettre au service d'un dogme la merveilleuse perspicacité de son intelligence. Non, ce que l'on appelle spéculation philosophique, cela n'était pas la vocation de Schopenhauer. De tous côtés, il se heurtait aux barrières que lui opposait sa nature. S'il était parvenu à sauvegarder sa pureté et sa liberté de coup d'œil, nous aurions pu, du moins, honorer en lui le phénoménologiste grand par la puissance d'intuition. Mais il n'a même pas réussi à accomplir cette tâche de classification. Il ne sut pas s'affranchir de son système. Les images les plus visionnaires, il les ravala au rang d'illustrations de sa doctrine. Aussi ne saurait-on dire que Schopenhauer a été tout aussi bien fondateur de religion que poète et que philosophe : en réalité, il ne fut rien des trois. Il fut philosophe, parce qu'il ne pouvait être ni un Bouddha, ni un Gœthe ; mais, au fond, il ne fut pas davantage philosophe.

Auprès de nombre d'esprits, Schopenhauer — contrairement à ce que j'expose ici — passe pour le plus net de tous les penseurs. Mais c'est par suite d'un malentendu. Schopenhauer n'avait de net que l'individualité, et dans la mesure où la sienne était fortement accusée, spontanée, vigoureuse, entière, car, dans son

Digitized by Google

existence vivante, l'être le plus riche en contradictions intimes peut lui-même laisser une impression parfaitement nette. Or le philosophe, en Schopenhauer, manque totalement de traits précis ; pour s'en faire une image de quelque unité, il faut constamment se reporter à la physionomie empirique de l'homme. C'est ainsi que son pessimisme, pour spontané et de bon aloi qu'il soit, n'offre pas le moindre rapport avec son système philosophique. Non moins vague est le rapport de son point de vue avec celui de la philosophie critique. Schopenhauer n'était que médiocrement doué pour la critique de la connaissance, dont il n'a du reste guère saisi l'essence. La doctrine phénoméniste de Kant lui semblait une doctrine de l'irréalité de l'univers répondant à ses propres tendances mystico-illusionnistes, alors qu'elle posa vraiment les fondements de sa réalité ; il s'imaginait pouvoir rattacher sans plus sa métaphysique à la critique de la raison pure. Or je ne prétends pas contester la possibilité d'une métaphysique au delà des limites fixées par cette dernière : il existe sans aucun doute des principes constitutifs de la nature situés en dehors du cercle d'action de l'analyse scientifique, et, dans son « vouloir », Schopenhauer a vu une réalité incontestable. Mais la réalité transcendantale ne saurait être qu'extérieure au cadre de l'examen critique, et elle n'a aucun rapport immédiat avec le contenu de ce dernier. La critique ne peut s'exercer que dans le domaine propre aux sciences de la nature ; pareil au physicien, le philosophe transcendantal ne connaît que les phénomènes et leurs lois, et il ne se soucie pas de ce qui dépasse l'expérience sensible. Comment pourrait-il y avoir dès lors un passage direct de la critique à la métaphysique ? Schopenhauer n'a pas discerné cette impossibilité, et il s'est dit kantien tout au long de sa vie, alors qu'il pourrait bien plutôt être considéré comme l'antipode de Kant. Non, comme philosophe, Schopenhauer ne fut rien moins que net. Il ne l'était

Digitized by Google

pas même en tant que seul métaphysicien, dès que nous jugeons sa doctrine non pas sur son contenu le plus intime, mais sur son apparence extérieure. C'est ainsi qu'issue d'une grande conception, une idée, chez lui, se rapetisse à vue d'œil en cours d'évolution. La doctrine du néant de l'existence jaillit d'une source profonde, mais elle se perd bientôt en mesquines lamentations sur le caractère illusoire de toute jouissance. La profonde doctrine mystique du péché originel produit, dans l'ensemble de la métaphysique de la volonté, un effet d'une étonnante banalité. Le génie métaphysique de Schopenhauer n'était, en effet, nullement comparable avec l'ampleur de son esprit. Si celui-ci eût été moindre, du genre de celui de Novalis, par exemple, son génie serait peut-être parvenu à s'imposer vigoureusement. Mais tel qu'il est resté, Schopenhauer est de ceux dont l'intellect l'emporte de beaucoup sur la puissance créatrice. Pour une critique du mysticisme, il était mieux fait que personne, mais quant à être un mystique original, non, il ne l'était pas. La philosophie de Schopenhauer ne constitue pas une unité dynamique, de quelque point de vue qu'on la considère. Et sans la forte individualité de son auteur, qui imprime aux éléments les plus disparates une seule et même marque, sans l'éclatant talent littéraire qui réussit à assembler du dehors ce qu'il y a de plus incompatible, pour en faire une œuvre d'art, le défaut d'unité chez Schopenhauer sauterait aux yeux. Non, il ne suffit pas d'être bien doué pour accomplir de grandes choses. Il est des esprits riches et énergiques que leur nature empêcha de donner un chef-d'œuvre suprême.

QUEL est donc le facteur essentiel de la grandeur, si ce n'est le talent? Quel genre de fatalité empêcha Schopenhauer de s'élever jusqu'au zénith de ses possibilités? Pour répondre à cette question avec toute la précision désirable, il me faut remonter quelque peu en arrière.

Digitized by Google

Il en est des esprits comme des machines : leur productivité dépend uniquement non pas de la force et de la perfection de l'organisation interne, mais de ce que l'énergie est capable de se transmettre au dehors sans déperdition, si bien qu'il suffit très souvent d'un rien pour permettre au grand homme de manifester toute sa valeur, et que la puissance d'expression des grands esprits dépend assez souvent d'un élément qui peut, en soi, paraître ridicule, secondaire, voire même fortuit. Considérons l'ensemble grandiose de l'intelligence napoléonienne : là, point de lacunes ; cet esprit avait tout pour lui, imagination, volonté démonique[1], jugement, sagacité et perspicacité, pouvoir de modeler, faculté d'adaptation. Celui qui se représente Napoléon, est tenté de dire : Cet homme devait régner sur le monde, car ce n'est que sur la scène la plus vaste qu'il pouvait donner sa mesure, et il possédait tout ce qu'il fallait pour se créer cette scène ; si jamais homme était capable de dompter le destin, c'était bien lui. Et pourtant... Qu'un seul petit talent lui eût manqué, et toute cette richesse fût restée stérile ! Je songe à sa formidable mémoire anorganique, à cette mémoire des détails, et des détails les plus minimes. Les moindres détails de l'administration civile et militaire, les moindres données statistiques, et jusqu'à la position du moindre village en Europe, tout cela, il pouvait l'évoquer en cas de besoin ; les matériaux sur lesquels s'exerçait son activité, étaient à tout instant à sa disposition. Mais cette mémoire prodigieuse n'est, somme toute, qu'un petit talent qui caractérise souvent les plus sots et manque d'ordinaire aux esprits créateurs ; elle aurait pu faire défaut à Napoléon, sans que celui-ci fût en son essence le moins du monde changé. Mais, sans cette mémoire, impossible de conquérir l'univers. La roue

1. C'est à dessein que nous rendons ici : *dämonisch* par démonique, et non par démoniaque. (N. d. T.)

Digitized by Google

dentée qui transformait la marche du mécanisme de son esprit en histoire, était précisément cette capacité subalterne. Sans ce coup d'œil unique qu'elle lui donnait pour embrasser les ensembles, sa volonté serait restée aveugle, son imagination, fantastique. On serait tenté de dire : Sans mémoire, et tous ses autres dons subsistant, Napoléon aurait été grand de quelque autre manière. Mais la chose est fort invraisemblable. Napoléon ne pouvait être qu'homme d'État de grande envergure. L'activité universelle, telle qu'elle s'offre au penseur, au poète, n'était pas son fait. Penser, il ne le savait qu'en vue d'un but à poursuivre ; s'exprimer par écrit ne lui était pas naturel ; ses discours ne traduisent sa pensée que du dehors. Sans mémoire, Napoléon fût resté l'une de ces natures problématiques[1], trop grandes pour les petites tâches, sans être toutefois à la hauteur des grandes.

Si jamais homme fut un génie, ce fut certes Gœthe ; mais il doit lui-même sa mission historique à un don qui, par rapport à son être intime, n'est ni plus ni moins qu'une circonstance extérieure, je veux parler de sa faculté d'expression poétique. Il est absolument faux de prétendre qu'on ne saurait établir de ligne de démarcation entre Gœthe et sa poésie, car l'homme, en lui, était bien plus grand que le talent de poète. Mais il est probable que, sans ce talent, l'homme ne serait jamais parvenu à exercer une action aussi profonde : il n'eût pas gravi le piédestal du haut duquel il apparaît à l'humanité. Sans *Faust* et *Iphigénie*, il fût resté l'un de ceux que les contemporains tiennent pour une sommité, sans pouvoir légitimer leur jugement aux yeux de la postérité, ainsi que ce fut le cas pour Franz Liszt,

1. Les *natures problématiques* sont, selon Gœthe (le créateur de l'expression), des gens qui ne satisfont entièrement à aucune des situations où ils se trouvent, et qu'aucune situation ne satisfait ; l'un des romans de F. Spielhagen a justement pour titre : *Problematische Naturen* (1866). (N. d. T.)

Digitized by Google

qui a emporté son immortalité avec lui dans l'au-delà. Quant à Shakespeare, il ne put agir, lui, que comme dramaturge. Dans toute autre activité, il serait resté de physionomie indistincte, comme de reste tout ce qui dépasse la commune grandeur. Il ne pouvait se concentrer que dans la création d'un univers. Ceux qui ne connaissaient pas ses œuvres, peuvent donc l'avoir regardé comme un homme ordinaire.

Notre regard pénétrerait de beaucoup plus avant dans le monde de l'esprit, si nous n'étions pas aveuglés par le préjugé de l'unité du moi. Sans doute n'estimons-nous pas, comme les Grecs, que ce qui est beau doit être bon également, mais nous n'en croyons pas moins à l'existence de toute une série d'associations qui trahissent la même myopie intellectuelle. Par exemple : celui qui pense correctement devrait non moins correctement écrire ; une nature active devrait agir ; la profondeur spirituelle garantirait la puissance d'expression, etc. Hegel était un très grand esprit, mais son style était épouvantable, et le brillant écrivain qu'était à côté de lui Schopenhauer, un penseur de médiocre envergure. Lord Byron était un homme d'action dont les entreprises avortèrent lamentablement, mais qui créa des chefs-d'œuvre immortels. L'homme est tout aussi peu rond et homogène que l'univers, et Lichtenberg avait plus raison qu'il ne le croyait, de dire que « supposer et postuler l'existence du moi est une nécessité d'ordre pratique ». Nous finirons bien par comprendre qu'il n'y a pas d'individualité au sens vulgaire du mot. Il n'y a que des couches et des sphères différentes de conscience, des aptitudes flottant en liberté, des courants qui s'entremêlent, que l'éducation, la connaissance créatrice de soi ou les circonstances extérieures parviennent bien parfois à canaliser, mais qui, dans la plupart des cas, restent sans rapports et sans cohérence. Si notre regard s'arrêtait moins à la surface, nous ne serions plus étonnés des contrastes

Digitized by Google

et des contradictions de l'âme humaine, mais bien plutôt de la possibilité d'établir l'harmonie. En règle générale, noblesse d'âme et vulgarité, calcul et idéalisme, amour et égoïsme, intelligence et sottise voisinent dans le même homme. Le chaos, voilà l'état primitif. L'unité du moi n'est pas un principe nécessaire ; elle n'est qu'un résultat possible.

Nous voici amenés au second facteur principal de l'efficacité spirituelle : si le premier était la transmissibilité de l'énergie, le second est le mode d'organisation de l'esprit et le rapport mutuel de ses éléments constitutifs. Selon la place du centre de gravité, un même complexe spirituel peut paraître harmonieux ou caricatural ; selon le rapport des éléments, il peut être stérile ou fécond. Toute nature complexe nous offre le spectacle significatif de nous apparaître tour à tour belle ou laide, grande ou mesquine, sans que son essence ait à changer pour autant. Selon le trait de l'être qui prédomine, la physionomie de l'ensemble varie. Et de tels renversements des couches mentales ne correspondent pas seulement à des phases d'existence et à des états d'âme ; il arrive qu'ils déterminent des évolutions permanentes qui mènent de la superficialité à la profondeur, et font du bousilleur un maître, du criminel un saint, du jouisseur un ascète, décidant ainsi vraiment de la fécondité ou de la stérilité d'une nature morale. A cet égard, l'exemple de Gœthe est particulièrement instructif. Le problème de sa perfection s'éclaire dès que l'on se rend compte que Gœthe, après maints égarements, mit toutes les tendances de sa nature en rapport avec son être. Il en résulta que tout ce qu'il entreprit acquit la haute valeur d'un symbole humain. Mais que serait-il advenu s'il avait transféré le centre de sa personnalité dans telle ou telle activité spéciale, comme il le tenta plus d'une fois ? Tout autre eût été l'image qui en serait résultée. Les diverses aptitudes de Gœthe étaient toutes, abstraction faite de son

Digitized by Google

talent littéraire et poétique, celles d'un dilettante. Que ce soit comme savant naturaliste, comme penseur, comme homme d'État, et surtout comme artiste peintre, il n'était nullement appelé à faire de grandes choses. Le naturaliste manquait d'intelligence analytique, le penseur d'intensité dans la conception des idées, l'homme d'État de ténacité, et l'artiste plastique de regard créateur, car si les métaphores chez lui sont douées de vie, il n'a pas la fécondité de la vision directe. Mais il réussit à opérer dans son être la synthèse créatrice de ses aptitudes et de ses impuissances. L'insuffisant en soi devint ainsi productif au plus haut degré. Grâce à un choix judicieux de sa prise dans la réalité et à son effort constant pour s'y tenir, Gœthe réussit à faire, du dilettante qu'il était de naissance, l'homme le plus accompli des temps modernes.

Ou bien songeons à Wagner. Celui-ci confesse lui-même : « Mes aptitudes, prises isolément, ne sont assurément pas grandes ; je ne suis et ne fais quelque chose que si je les rassemble dans un transport de passion et m'y perds avec elles sans le moindre égard pour moi. La vocation que ma passion me révèle, que ce soit celle de musicien, de chef d'orchestre ou d'écrivain, je m'y voue aussi longtemps qu'il le faut. C'est ainsi que je m'adonnai à la spéculation philosophique sur l'art. En dehors de ce courant principal, je ne suis capable de faire quoi que ce soit, à moins de m'y contraindre, et ce que je donnerais alors ne pourrait être que détestable, mettant ainsi à nu l'insignifiance de mes talents particuliers. » Voilà qui est parfaitement juste. Il conviendrait toutefois d'ajouter que Wagner était capable de révéler son génie non pas sous diverses formes, mais uniquement sous celle du drame musical. Non seulement parce qu'il n'aurait su donner de sa personnalité une image complète comme écrivain ou comme penseur, mais parce qu'il n'aurait pas mieux réussi par le moyen de la musique ou de la poésie pure : il

Digitized by Google

en était vraiment réduit à imaginer le drame musical. C'est là généralement le cas des natures ondoyantes et diverses que l'on qualifie d'ordinaire de romantiques. Je connais un homme remarquable, ayant l'ouïe d'un grand musicien et la vue d'un peintre créateur, mais qui ne peut rien produire, comme peintre, sculpteur ou comme compositeur. Il semble atteint d'impotence. Mais il est un cas où son génie pourtant se révèle, et c'est quand il met en scène les créations de Wagner. Alors la vue et l'ouïe entrent en collaboration intime, et ce qui en résulte est remarquable. Tout esprit ne possède qu'un point idéal d'où il puisse agir dans sa totalité organique : c'est la sincérité, la perspicacité et l'ambition qui lui permettent de le déterminer. Qu'en est-il de ces « tempéraments d'artiste » qui pullulent de nos jours, et qui, avec beaucoup de talent, mais sans réelle vocation, mènent une existence équivoque ? Ce sont des natures qui, manquant pour le moins de sincérité envers elles-mêmes, de largeur de vues et de jugement, restent incapables de découvrir leur centre spirituel. En tant qu'hommes, ils gardent une physionomie ndistincte et une moralité généralement inférieure. ïDésemparés en face de la vie, ils sont incapables de concentration — ayant du moins ce trait de commun avec plus d'un maître. Car celui qui s'exprime sous forme de créations imaginaires perd aisément le contact avec la réalité. Mais le véritable artiste, lui, se rassemble et se résume justement dans sa création. L'artiste partiel n'y parvient pas. Sans doute connaît-il bien des instants d'illumination, mais il ne peut les retenir ; il ne peut rester à ces points culminants, et le centre de son esprit ne se confondra jamais avec celui de son être.

Non, le talent, par lui-même, ne garantit aucun pouvoir d'expression correspondant. Pour beaucoup, le centre spirituel où les dispositions pourraient puiser la force de s'épanouir librement, si elles étaient mises en

Digitized by Google

rapport avec lui, se trouve situé au dehors, dans les circonstances. Comment Napoléon, l'homme de la violence, en vint-il à écrire à Joséphine : « Je suis dans la dépendance totale des événements, je n'ai pas de volonté et j'attends tout de leur issue » ? Et à déclarer à Gourgaud à Sainte-Hélène : « C'est comme moi, j'ai trouvé tous les éléments de l'Empire impérial ; on était las de l'anarchie, on voulait en finir. Je ne serais pas venu, qu'il est probable qu'un autre aurait fait de même. La France aurait fini par conquérir le monde ! Je le répète, un homme n'est qu'un homme. Ses moyens ne sont rien si les circonstances, l'opinion ne le favorisent pas. L'opinion régit tout. Croyez-vous que ce soit Luther qui a amené la Réforme? Non, c'est l'opinion qui s'élevait contre les papes. Croyez-vous que ce soit Henri VIII qui ait rompu avec Rome ? Non, c'est que l'opinion de sa nation le voulait ainsi. » Napoléon savait que jamais, dans toute autre conjoncture historique, il n'aurait réussi à faire de ses diverses aptitudes un tout créateur, et à les mettre en œuvre. Ce que fut pour Wagner le drame musical, la situation du monde vers 1800 le fut pour le Corse. Le simple fait de la naissance peut avoir parfois une importance analogue. Si Frédéric II n'était pas né sur le trône de Prusse, jamais probablement son génie ne serait parvenu à se faire jour. Car toutes ses tendances le portaient vers le bel esprit et, abandonné à lui-même, c'est à coup sûr en elles qu'il eût placé le centre de son existence. Or l'artiste, en lui, eût été incapable de grandes choses. Et lors même que le destin l'eût voué à la vie active, mais sans lui donner de couronne, son génie n'aurait pas eu l'occasion de se révéler, car tel qu'il était, Frédéric ne pouvait manifester de grandeur que comme roi. Plutôt que de lutter contre sa nature pour s'élever des bas-fonds jusqu'aux sommets, il eût coulé ses jours en dilettante, prouvant ainsi aux esprits plus pénétrants qu'il était roi de toute nécessité. Oui, les circonstances exté-

Digitized by Google

rieures sont d'une importance plus considérable qu'il ne le semble. De même que dans l'évolution des espèces, la fonction crée l'organe, de même chez l'homme, c'est le problème qui souvent crée la vocation. La tâche forme le noyau de condensation pour le brouillard des dispositions flottantes, c'est elle qui opère la synthèse de ce qui serait resté sans cohésion ; elle révèle à l'homme le centre auquel il doit rapporter ses capacités, et que peut-être il n'eût pas découvert sans elle. Et c'est alors qu'apparaît le sens profond de la parole qui veut que les riches n'aillent pas au ciel. Sous la pression de la nécessité, c'est à peine si, sur des millions d'individus, il s'en trouverait un pour déployer toute son énergie. Parmi les grands de ce monde, il y a eu — et il y a — des talents d'une richesse à provoquer l'envie des plus riches. Mais il leur manque, là où la vie les a placés, l'occasion de s'efforcer vers la perfection. Ils vaquent tant bien que mal aux occupations les plus immédiates, discrets et sans ambition. Mais que s'offre l'occasion, et ils se hausseront jusqu'à l'invraisemblable...

Voilà pour la détermination du centre de l'ensemble spirituel. Plus important encore est le rapport mutuel de ses éléments. Car, défavorable, un tel rapport rend vain tout renversement des couches mentales. Un pouvoir d'expression insuffisant restreint la valeur du penseur en l'empêchant de rendre avec précision le tréfonds de son être ; un sens critique trop développé annihile l'imagination. Le défaut de volonté condamne tout talent à la stérilité, et voilà pourquoi le génie, comme on l'a souvent répété, est bien plus une qualité du caractère que de l'esprit. Le génie, ce n'est qu'une longue patience, a dit Buffon. Il n'est pas rare de rencontrer de méchants dilettantes bien mieux doués que des maîtres réputés, mais incapables de rien réaliser : la machine de leur esprit manque de force motrice. Ce cas est très fréquent. Infiniment plus tragique est le cas de ceux qui possèdent l'énergie, mais dont le

Digitized by Google

mécanisme est si malheureusement agencé qu'il ne saurait produire de travail en proportion de l'effort fourni. Il se peut alors que ce soit précisément la richesse et la complexité des dispositions qui entravent ou paralysent l'effet. Les esprits de ce genre passent bien toujours pour grands aux yeux de leurs contemporains ; il leur arrive même d'exercer une influence profonde, pour peu que le destin les mette en vedette, mais quant à être immortels, ils ne le sont pas. Il leur manque le pouvoir d'expression directe, quoi qu'ils fassent, et quelle que soit l'importance de leurs actes en soi, ils semblent parler une langue étrangère. A cet égard, Herder mérite d'être cité en premier lieu. Cet homme, dont la grandeur, partout où s'exerça son activité, est vraiment incontestable, ne se survit en aucune de ses œuvres ; il n'a su s'exprimer intégralement d'aucune manière. Certes la force dont il disposait suffisait à mettre son esprit en branle, mais à peine se mettait-il à l'œuvre que les rouages se bloquaient, et le résultat ne répondait pas à l'élan initial. Que de figures tragiques de ce genre ! Elles forment la grande majorité des esprits brillamment doués. Quant aux esprits de moindre envergure, ils naissent souvent — selon l'expression de Gœthe — « avec un talent pour un talent ». Chez des natures plus riches, une heureuse constellation constitue une réelle exception. Il est fort rare qu'en elles, capacités, intérêts et circonstances concordent de telle sorte qu'elles parviennent à s'exprimer pleinement. C'est ainsi que nombre des hommes en qui leur temps ne vit que des détraqués, ne furent tels que parce que leur sagesse resta sans emploi, et c'est ainsi que plus d'un « génie dévoyé » fut victime de talents excessifs qui ne pouvaient rentrer dans aucune équation réelle. Peut-être le neveu de Rameau était-il, de par sa nature, supérieur à Diderot... Le cas-limite vers la perfection s'offre à nous en la personne de Léonard de Vinci. Lui aussi était au fond *un homme de génie*

Digitized by Google

raté, mi-dieu, mi-charlatan, magicien comme Paracelse, grand bâtisseur de projets comme Münchhausen [1], dilettante de grand style, qui entreprit mille et mille choses, et n'acheva rien. Mais la nature s'était montrée tellement prodigue à son égard, que ses velléités les plus passagères et les plus frivoles aboutirent à de merveilleuses créations. De quelque côté qu'il se tournât, toujours Léonard de Vinci fraya des voies nouvelles.

Schopenhauer est l'un de ces êtres marqués par le destin, qui en dépit de leur énergie et de leur richesse, sont voués à la stérilité, au sens profond du mot. Les aptitudes ne lui manquaient pas, certes, mais la forme qui aurait pu condenser ces dons multiples en une unité efficiente, Schopenhauer ne l'a pas trouvée. Et il ne pouvait la trouver, étant donnée sa constitution. Non point que lui fît défaut la roue nécessaire à la transmission de l'énergie spirituelle vers le dehors, non point qu'il n'eût pas découvert le centre où rattacher ses forces, ainsi rendues efficientes, — mais le rapport des éléments était tel que son esprit ne pouvait agir dans sa totalité. Les expériences du mystique, c'était l'homme d'affaires qui était appelé à les traduire ; les visions du poète, c'était le logicien qui les exprimait : aucune des aptitudes de Schopenhauer n'était assez puissante pour pénétrer les autres, aucune assez accusée pour pouvoir subsister par elle-même, il ne leur restait donc qu'à mener toutes leur train de vie côte à côte et pêle-mêle. Et la plupart d'entre elles étaient incommensurables, incapables de s'unir ou de se soutenir. Ainsi le *Monde comme volonté et comme représentation* manque-t-il de perfection interne. Malgré toute son unité apparente, cette œuvre ne fait que refléter le défaut de com-

1. Aventurier allemand du XVIIIe siècle dont les récits d'exploits imaginaires ont été réunis par Bürger (1787) et Immermann (1836). (N. d. T.)

Digitized by Google

même mesure entre les éléments qui forment l'esprit de Schopenhauer.

Le jeune Nietzsche écrit : « Je me suis peu à peu rendu compte que jusqu'à ce jour toute grande philosophie fut la confession de son auteur, et comme des mémoires qu'il aurait rédigés sans le vouloir et à son insu ». C'est là proprement tourner le dos à la vérité : une grande philosophie est tout juste le contraire d'une confession, elle n'est pas la représentation d'un état de choses empirique, mais le triomphe sur celui-ci de l'idée. Qu'il en soit bien ainsi, quand il s'agit de grand art, c'est ce que tout esprit clairvoyant ne saurait contester. Beaucoup prétendent, il est vrai, que *Faust* constitue les mémoires de Gœthe, mais il n'y a pas d'affirmation plus fausse : l'unité du poème se discerne sur un tout autre plan que celui de la réalité empirique, et toutes deux n'ont pas le moindre point de contact. Dans le récit chronologique, le fait est l'instance suprême, quelle que soit du reste sa signification ; dans la poésie, c'est la signification qui domine les faits. Or le primordial, dans *Faust*, n'est pas la fable, mais l'atmosphère, le sens. Le personnage de Faust, tel qu'il s'offre à notre examen extérieur, peut bien traverser les phases les plus disparates et les plus incohérentes, le poème de *Faust* reste un tout dynamique, il condense un fragment de vie humaine en une forte unité spirituelle. La poésie intègre le particulier dans de vastes ensembles organiques, élève le fortuit au rang de la nécessité, confère au fait la valeur d'un destin : elle fait du monde un monde nouveau. Tout grand poème, à cet égard, constitue le triomphe sur une donnée empirique dans le monde de l'idée. C'est en ce sens que le lyrisme lui-même possède une idéalité impersonnelle. L'état d'âme qui engendra le poème et en constitue l'armature, subsiste indépendamment de la personne de l'auteur : elle est un absolu, existant par lui-même et n'ayant

Digitized by Google

besoin d'aucun appui. Le lecteur des *Rimes* peut oublier Francesco Petrarca, le sonnet s'est détaché de l'homme. Et ce n'est que dans la mesure où une œuvre est en ce sens impersonnelle, qu'elle peut passer pour une création vivante. Flaubert a raison plus profondément qu'il ne le pensait lui-même, quand il dit : « L'artiste ne doit pas plus paraître dans son œuvre que Dieu dans la nature ». Que l'artiste soit « objectif » ou « subjectif », qu'il mette en œuvre du vécu ou de l'imaginaire, cela ne touche en rien la valeur de son art : ce qui importe, c'est que l'idée créatrice anime tous les détails si puissamment, conditionne le tout d'une façon si nécessaire, que l'existence du créateur puisse être niée sans que le monde en soit détruit.

C'est exactement de la même manière que la philosophie doit être impersonnelle. Il faut qu'elle puisse exister indépendamment de son auteur. Elle est, à ce point de vue, tout l'opposé d'une confession. Nietzsche, lorsqu'il écrivait la phrase citée plus haut, subissait la fascination de Schopenhauer, et bien qu'il ait porté sur celui-ci un jugement faux, il l'a pourtant très justement défini : la philosophie de Schopenhauer est vraiment une confession. Mais c'est qu'elle n'est pas une grande philosophie.

S'il manque à Schopenhauer quelques-unes des aptitudes spéciales nécessaires au penseur, le fait est d'importance moindre qu'il n'en a l'air. Certes Schopenhauer n'avait pas la plus minime disposition pour la critique de la connaissance, ni la puissance logique de Hegel, ni la maîtrise de Kant pour poser les problèmes, ni le pouvoir intense d'abstraction d'un Spinoza, ni la profondeur de méditation d'un Plotin. Mais en revanche il possédait des qualités inconnues à ces philosophes : une merveilleuse lucidité d'intuition, un don rare d'observation, la perspicacité psychologique, et bien d'autres encore. Il aurait pu, avec le seul bilan de ses talents, devenir l'un des plus grands penseurs de tous les temps.

Digitized by Google

S'il en fut autrement, c'est que Schopenhauer a manqué de vraie *puissance dans la génération des idées.*

Pour rendre parfaitement clair ce que signifie pareil jugement, je vais peindre deux esprits ayant possédé au plus haut point ce pouvoir, à savoir Kant et Hegel. Souvenons-nous de ce qui est dans la poésie l'élément proprement créateur : l'idée ou l'état d'âme, qui lui servent de base et qui confèrent au détail sa signification. Il en est de même dans la philosophie : son caractère dépend également du caractère de l'idée fondamentale, — ce terme désignant en général l'intuition, la pensée, le point de vue, la conception de base, l'attitude spirituelle, etc. Elle doit être le facteur interne de cohésion, comme Dieu pour l'univers ; elle doit tout pénétrer, tout habiter, tout animer : sinon, elle n'est pas créatrice. Cet élément qui anime et pénètre tout, c'est, chez Kant, le penseur critique, le point de vue, la façon de poser les problèmes. Partout présente avec une admirable énergie, celle-ci crée, juge, ordonne, confère au moindre détail et sa place et son sens. La position du problème dans la critique de la raison pure est la suivante : étant admis que les sciences de la nature donnent accès à une connaissance réelle, comment peut-on comprendre cette réalité sans le secours d'hypothèses indémontrables ? D'où la tâche de comprendre le monde par les conditions de sa connaissance expérimentale, ou, en d'autres termes, la tâche de susciter cette même création des profondeurs de la connaissance, comme la nature le fait des profondeurs de l'être. Or qui n'admirerait la maîtrise avec laquelle Kant résout ce problème, la force qui lui permet, du point de vue qui est sien, de dominer et d'embrasser l'univers entier. Alors, pas d'échappatoire possible. De même que la nature repose en elle-même, de même elle repose dans les hypothèses kantiennes. Rien ne servirait de prouver que l'œuvre de Kant ne comporte aucune faute logique ni aucune contradiction : l'accord dans les affirmations n'exclut

Digitized by Google

pas l'impuissance, les esprits les plus dépourvus d'envergure sont souvent d'impeccables logiciens, et les voies qui mènent à un système sont les plus diverses qui puissent s'imaginer. Eduard von Hartmann et Wundt sont tous deux de remarquables systématisateurs, ils n'en restent pas moins essentiellement improductifs. Ce qu'il y a d'extraordinaire chez Kant, c'est que son point de vue conditionne sa logique, comme la loi vitale conditionne l'évolution de l'organisme, — que le défaut de contradiction est quelque chose de positif, comme l'harmonie des fonctions dans l'être humain, — que son système est la conséquence absolument nécessaire de son principe, de même que la forme de l'être adulte est le destin même du germe. Le point de vue de Kant crée en vertu d'un élan interne, il crée au moyen d'une *seule* espèce de matériaux, d'après une *seule* loi, selon un *seul* esprit. Impossible de découvrir en son œuvre un élément étranger, d'y prouver l'existence d'un passage ayant sa justification ailleurs que dans sa place dans l'ensemble, par exemple dans la personne du penseur. Ainsi la philosophie de Kant constitue une parfaite unité spirituelle, parfaite en elle-même, et née d'elle-même. Elle possède une vie propre, autonome, indépendante de celui qui la créa. Elle existe comme existe l'*Odyssée*, *Faust*, la *Divine Comédie*, immortelle, parce qu'elle est toute pénétrée de vie.

La puissance créatrice de Kant est celle du philosophe critique, la plus proche parente de celle du physicien ; elle se manifeste dans la position qu'il adopte vis-à-vis des faits et des problèmes. Hegel fut créateur dans un autre domaine, celui de la métaphysique pure. Hegel ne s'occupait pas des principes régulateurs de la raison, mais des principes constitutifs de l'être. Il est malaisé de se montrer équitable à l'égard de ce penseur, car ses prémisses sont vagues, ses postulats contestables, et par suite, ses résultats ne sont que partiellement fondés ; il lui manquait l'exactitude dans la pensée, la con-

Digitized by Google

science scrupuleuse dans la position des problèmes, et le don de l'expression verbale lui était complètement refusé. Mais on en est encore à l'égaler quant à la puissance créatrice dans l'idéation. Le système de Hegel est une unité vivante de la plus grande envergure. Son idée fondamentale impose au détail sa force irrésistible, évoluant à travers ses incarnations successives, partout et toujours efficiente et vivante ; elle englobe toute l'expérience possible, ne renie aucun phénomène, cherche à pénétrer l'essence du devenir. Dans cette image du monde, nulle lacune, nul relâchement, mais un ensemble d'une cohérence parfaite, n'ayant besoin d'aucun point d'appui extérieur. La philosophie de Hegel constitue jusqu'à présent la plus vigoureuse tentative en vue de retracer le processus de la nature sous forme de concepts. La tentative a échoué, il est vrai ; elle devait échouer par suite de la funeste identification de la base de l'univers avec la raison, de l'essence des choses avec les concepts. Mais, primitivement, l'effort de Hegel était orienté dans le vrai sens, et sa force était celle d'un géant. Pour ce qui est de la nécessité organique interne de l'édifice des idées, Hegel n'est pas surpassé par Kant lui-même. Chez lui aussi, tout est issu d'un germe, en vertu d'une poussée organique interne, tout a son fondement en soi-même. Bien plus, l'échec de Hegel, à certains égards, peut paraître plus sublime que l'entreprise victorieuse du sage de Königsberg : Kant, en face du monde, fait figure de savant d'une sereine indifférence, à la démarche prudente, s'avançant du dehors avec circonspection ; Hegel, lui, se lança à l'assaut du centre même du monde, il chercha à faire de l'esprit l'incorporation du devenir universel. Son idée anime la nature, anime l'histoire, confère au processus universel son sens et son unité. Qu'il ait trouvé ou non la vérité, l'homme capable d'un tel exploit est un puissant créateur. Il n'est pas un « charlatan dénué d'esprit ».

C'est Schopenhauer qui a défini Hegel de la sorte.

Digitized by Google

Comment il put, lui, d'ordinaire si sûr de jugement en matière de génie, méconnaître à tel point son grand rival, c'est ce qu'il est possible d'expliquer (abstraction faite des motifs personnels) par deux défauts de son esprit : le manque de profondeur dans la sphère de l'abstrait, et le préjugé typique de l'homme de lettres, pour qui la langue décide de la valeur de la pensée. Schopenhauer était incapable d'occuper la position spirituelle d'où l'être, l'absolu, l'identité, apparaissent comme les problèmes suprêmes de la connaissance. Ainsi qu'il le reconnaissait lui-même, il ne pouvait voir dans l'être que « l'infinitif vide de sens de la copule ». Pour lui, la transparence était qualité suprême et ultime ; jamais il ne lui entra en tête que la transparence ou l'opacité d'une matière peut dépendre de son essence, qu'à une certaine profondeur la transparence de l'exposé n'est guère plus réalisable, et surtout, que penser profond et bien écrire sont deux choses, dont aucune ne conditionne nécessairement l'autre. La profondeur résulte d'un travail d'intériorisation, elle consiste dans l'unification du disparate, dans la vivification de la matière par le dedans, dans sa condensation en substance. Et à cet égard, Hegel était bien plus profond que Schopenhauer. Rapprochons *le Monde comme volonté et comme représentation* de la *Phénoménologie de l'esprit ;* tout dans celle-ci est, comme nous l'avons vu, coulé d'un seul bloc, issu d'un même esprit, animé d'une seule et même vie ; le premier est une juxtaposition d'unités vitales qui diffèrent d'espèce et de race, qui s'accordent rarement, souvent se combattent, et dont aucune ne semble conditionnée par l'autre. Chez Schopenhauer, l'idée fondamentale ne conditionne pas la logique, comme la loi vitale conditionne l'évolution ; chez lui, l'ensemble des éléments n'est pas productif comme l'est, dans l'être vivant, l'ensemble des fonctions, et le système n'est nullement une conséquence absolument nécessaire du principe, comme la forme adulte est le

Digitized by Google

destin du germe. La métaphysique de la volonté n'implique pas l'illusionnisme ; le point de vue critique a été importé du dehors ; le pessimisme jaillit d'une source située à l'écart ; la négation de la volonté à laquelle il aboutit, renie le principe du système. *Le Monde comme volonté et comme représentation* est, par sa structure interne, exactement le contraire de la *Phénoménologie de l'esprit*. Il n'est pas l'enfant d'un seul et même esprit ; il n'est pas pénétré dans toutes ses parties d'une idée qui se crée elle-même ses organes et ses incarnations ; il ne possède donc pas de vie autonome. Cette œuvre n'est maintenue entière que par le dehors. Elle n'est fondée ni achevée en elle-même. Et Schopenhauer serait plus profond que Hegel ? Il n'a pas réussi à dominer la totalité de ses dons, à leur insuffler par le dedans un même esprit. En tant que philosophe, il n'est pas arrivé à accomplir son travail d'intériorisation. Sans doute connut-il bien des moments de vision profonde, d'intuition lucide, de pensée fine et sagace. Mais les harmonies universelles d'où sortit le plan de son œuvre, il ne sut les unir que par la sagacité de son intelligence ; ses intuitions, il ne sut les combiner que par un effort dialectique ; ses idées, que les harmoniser littérairement. Son idée fondamentale n'avait pas assez de force pour s'assimiler les éléments étrangers, elle ne parvint pas à engendrer un organisme autonome, comme y avaient si merveilleusement réussi Kant et Hegel. L'œuvre de Schopenhauer, je le répète, n'a pas de vie propre. Elle est l'expression d'un esprit qui n'a pas su fournir l'effort suffisant pour parvenir à une unité idéale.

La clé du problème est là : la force créatrice proprement dite du penseur, la puissance d'idéation, a fait défaut à Schopenhauer. Il n'a pas su ramasser son esprit en un tout, le condenser en une unité intense, il n'a pas su trouver sa forme intérieure [1]. Et c'était là

1. Terme courant de esthétique allemande, créé par Gœthe. Il

Digitized by Google

réelle impuissance, non point hasard ou malchance : son esprit manquait de ce qui décide en dernier ressort, de la force motrice qui sourd des profondeurs du moi ; il lui manquait le facteur éthique. La volonté de Schopenhauer était impuissante dans toute la force du mot. Et elle l'était dans tous les domaines. La forte unité qui lui avait été refusée en tant qu'esprit, Herder l'avait du moins dans la vie, comme personnalité ; c'était avant tout l'homme, qui, en Schopenhauer, n'était pas créateur. La spontanéité éthique lui faisait totalement défaut. Schopenhauer est peut-être le caractère le plus rigide qui ait jamais existé parmi les héros de l'esprit ; c'est jusqu'à l'invraisemblance qu'il a poussé l'incapacité de se modeler. D'une nature riche et vigoureuse, il n'a su rien faire dès que fut disparue la première plasticité inséparable de la jeunesse. Il ne put qu'utiliser, façonner, combiner ce qui était en lui une fois pour toutes, et c'est à quoi il s'est borné sa vie durant : créer du nouveau dépassait ses forces. La clairvoyance fut incapable de transformer l'homme ; ses hauts idéals restèrent inefficients. Qui donc a eu du Saint une intuition plus aiguë que la sienne ? Qui donc l'a célébré en termes plus dithyrambiques ? Mais en devenir un, il en fut incapable. Il lui fallut rester ce qu'il était. Schopenhauer n'était pas une de ces natures créatrices dont la vie est progrès ininterrompu, et auxquelles il faut chaque jour pardonner les péchés, parce que l'homme est chaque jour un autre homme, un homme nouveau ! Il est resté ce qu'il était dans sa prime jeunesse. Le temps n'a pas fait éclore en lui de germes nouveaux, il n'a fait qu'accuser et exagérer les traits déjà visibles chez l'enfant.

La métaphysique de Schopenhauer est abstraite de sa propre vie ; elle est le décalque gigantesque des disposi-

s'agit de la forme que prend une œuvre dans l'âme d'un poète avant même d'entrer dans la phase de réalisation concrète. (N. d. T.)

Digitized by Google

tions naturelles de son caractère, comme il en eut d'ailleurs la profonde intuition. Le monde est volonté impuissante, une volonté qui ne peut rien mouvoir ; il est éternellement une seule et même chose. Tout progrès n'est qu'apparence ; toute création, illusion. L'histoire est irréelle, le temps sans importance. Le caractère de l'homme est immuable ; ce qu'il est, le fait du hasard ou de la grâce. Il n'y a rien à vouloir... Schopenhauer doit avoir été un homme profondément malheureux. Non pas, comme on pourrait le croire, par ce qu'il y avait de divergences entre son aspiration et son être : le créateur trouve sa joie dans l'imparfait, car il y trouve une occasion d'agir. Mais pour cette raison que cette opposition était insurmontable, que Schopenhauer avait conscience de son impuissance et la ressentait comme une injustice. Comment aurait-il pu en être autrement ? Sa nature ne lui semblait-elle pas plus généreusement dotée que celle de tant d'esprits parvenus au rang suprême ? De vives intuitions et de jugement, il n'en manquait certes pas. Il comprenait presque tout, avait le pressentiment des choses les plus hautes, son intellect était vraiment un miroir de l'univers. Comment ne se serait-il pas dès lors révolté de se voir refuser le pouvoir qui seul lui eût permis de pénétrer ses dons d'un seul esprit, de donner de ses idées une incarnation vivante ? Et d'autant plus qu'il avait un sens extrêmement sûr de la grandeur spirituelle. A travers les louanges opiniâtres que se décerne Schopenhauer, on perçoit toujours la conscience obscure qu'il avait de son impuissance ; son amertume est celle du malade incurable, ses injures, celles de l'infirme battu. Un Gœthe ne pouvait être vaniteux, parce que chacune de ses expériences le transformait et que le lendemain ôtait toute force aux objections contre le jour même. La conscience qu'avait Schopenhauer de sa valeur, devait prendre la forme de la vanité, car s'attaquer à ce qu'il était, revenait à le nier. Schopenhauer était inexorablement enchaîné à l'empi-

Digitized by Google

rique. Son individu restait pour lui l'instance suprême. Aussi s'attacha-t-il de toutes ses forces dans son jugement sur autrui à la nature primitive. On est génial ou non : tel est l'étalon qui permet de mesurer la valeur d'une œuvre spirituelle ; de même dans le domaine éthique : on a la grâce, ou bien elle vous est refusée. Schopenhauer nie l'évolution et n'a pas le moindre soupçon de la culture créatrice du moi. L'alpha et l'oméga de sa philosophie, le centre autour de quoi tout converge chez lui, et vers lequel la perspective la plus lointaine nous ramène toujours par réflexion, est la personne d'Arthur Schopenhauer.

En déniant à la métaphysique de Schopenhauer toute valeur indépendante, parce qu'elle n'a pas de vigoureuse unité, je porte un jugement qui risque de provoquer des indignations. *Le Monde comme volonté et comme représentation* est pourtant la doctrine d'un esprit d'une incontestable grandeur : cette considération ne suffit-elle pas à lui faire attribuer une valeur absolue ? De nos jours prédomine l'opinion que l'importance essentielle d'un esprit réside dans la façon personnelle dont il voit l'univers ; les meilleurs esprits de notre époque s'en font les champions. Et pourtant elle est erronée : la doctrine philosophique d'un homme est, comme telle, parfaitement indifférente, elle rentre dans le chapitre des opinions, telles que tout le monde en possède, et ne saurait donc, en elle-même, revendiquer le droit d'être prise au sérieux. Certes la personnalité de celui qui exprime une opinion vaut d'être considérée. Les idées que Tolstoï put émettre nous sembleront toujours significatives, mais elles n'en sont pas vraies pour autant. Et voilà l'important. Où irions-nous, si nous estimions les déclarations des grands hommes au prestige que possède à nos yeux leur personnalité ? C'en serait fait de tout jugement objectif ! La valeur réelle d'une doctrine ne se trouve définie que par son

Digitized by Google

caractère objectif. Nous pourrons bien faire confiance à celui qui est « né pour voir » (Gœthe), mais non pas en vertu d'une foi mystique dans sa personnalité : simplement parce qu'il a de bons yeux. Toutes les fois que Maître Eckart parle de l'âme, Gœthe, de la phénoménologie de la vie humaine, Kant, des limites de la connaissance de la raison, nous avons tout lieu d'écouter de toutes nos oreilles, car ce qu'ils disent alors est vrai ; ils parlent alors de problèmes à la solution desquels ils sont prédestinés, parce que leur esprit est en rapport direct et vivant avec eux. Mais la position que prend Gœthe à l'égard de l'immortalité est indifférente, au vrai sens du mot, car elle est uniquement la position de Gœthe, sans apporter de solution au problème ; le transcendant n'intéresse pas Gœthe dans le tréfonds de son être. De même, l'idée que Kant (dont l'édifice critique se dresse à jamais sur ses fortes assises) se faisait de la divinité n'a de valeur que pour le psychologue, et non pas pour l'âme en quête de Dieu. Il est extrêmement dangereux de coordonner en un tout systématique les sentiments et opinions des grands hommes et de les présenter au lecteur naïf comme une doctrine d'ensemble, car le seul point de vue qui vaille en face d'une telle conception philosophique générale, parce qu'il en découvre l'unité, est celui de la psychologie, tandis que ce qui conditionne la valeur spirituelle d'une idée est sa signification proprement dite, c'est-à-dire ultra-psychologique. Que serait Kant si sa critique n'était rien d'autre qu'un exposé de sa doctrine philosophique personnelle ? Un cas humain particulier, et, comme tel, sans valeur essentielle. Car l'opinion de tel ou tel est affaire qui ne regarde que lui. Quant à l'intérêt général, n'y peut prétendre que ce que tous doivent penser lorsqu'ils ont saisi le sens du problème, que ce que tous doivent voir pour peu qu'ils aient le regard sain. Or l'observation qui serait fausse pour la critique de Kant, s'applique

Digitized by Google

exactement à la métaphysique de Schopenhauer : celle-ci n'est vraiment que la doctrine philosophique d'Arthur Schopenhauer, et elle ne saurait être intégralement comprise que d'un point de vue psychologique ; elle appartient au chapitre des opinions. Elle ne s'élève pas au-dessus de l'individu, elle n'a de point d'appui qu'en celui-ci, et celui que l'individu n'intéresse pas est fondé à l'ignorer. Les idées de Schopenhauer peuvent bien dans certains cas particuliers — et si nombreux soient-ils — êtres riches en connaissances : leur ensemble, le système proprement dit, n'a de fondement que subjectif, dans la personne d'Arthur Schopenhauer.

Il est par suite impossible de prendre cette doctrine comme point de départ. Elle est achevée, incapable de développement ultérieur, parvenue à son terme d'évolution. Qu'on ne s'imagine pas que cela tienne à sa perfection : ce sont précisément les créations les plus parfaites qui continuent d'exercer l'influence la plus puissante ; les génies réalisateurs sont généralement les initiateurs les plus puissants. En réalité, Jésus-Christ ne prétendait qu'accomplir la loi hébraïque, et il a pourtant révolutionné la moitié de l'humanité ; Platon et Kant furent tous deux les champions de systèmes formant un tout, et ils font pourtant lever des germes nouveaux en tout esprit vivant. Les idées de ces grands hommes sont des formes de vie autonomes, elles représentent des forces qui tendent et orientent vers l'infini, et qui, bien loin d'être liées à leur incarnation primitive, sont capables d'incarnations toujours nouvelles, sans renier pour autant leur essence. Ici, l'âme n'est pas enchaînée au corps. Chez Schopenhauer, au contraire, l'esprit se confond avec le corps ; son incarnation première demeure la seule possible. Toutes les idées de Schopenhauer ont le même caractère unique que l'individu ; elles sont l'expression d'une existence empirique finie, limitée ; elles ne vivent que dans la mesure où vit Schopenhauer, et elles perdent avec lui toute base solide.

Digitized by Google

Que nous nous rallions ou non à la conception pessimiste de Schopenhauer, selon que notre sensibilité s'accorde ou non avec la sienne, il reste qu'elle ne constitue pas une idée supra-personnelle, douée de vie autonome et capable de procréation indépendante. Et c'est pourquoi personne n'est contraint d'y adhérer. Toutes les positions que les individus peuvent prendre à l'égard d'une question se valent, car elles constituent chacune la forme de réaction nécessaire d'un organisme réel. Sur le plan empirique, la personne empirique a toujours raison. Mais ce droit de la personne est sans importance générale. Pour conforme qu'une chose soit à moi, elle n'en est pas forcément valable pour les autres. Or Schopenhauer est une « personne » dans la pleine acception du mot, donc sans évolution possible, de forme unique dans le temps et l'espace, achevée et limitée. On ne peut imaginer de plus complète opposition que celle qui existe entre Schopenhauer et Gœthe, car, chez ce dernier, il est à peine un trait qui soit la seule expression de l'individu empirique. Tout, absolument tout, chez lui, est en liaison étroite avec le principe plastique générateur de la forme dans l'homme qui aspire sans trêve ni répit à aller de l'avant, pour lequel il n'est pas de frontière qu'il ne franchisse et ne laisse vite en arrière : tout en lui est en liaison avec cette vie supra-personnelle qui domine les contingences de la durée et de l'espace. Tout ce qu'entreprend Gœthe aboutit à un accroissement de l'être, toute idée représente un point de départ, toute réponse enclôt une question. L'homme qui toujours veut aller de l'avant se ralliera à Gœthe ; on ne saurait le dépasser, car il ne s'est jamais arrêté. Chez Schopenhauer, au contraire, rien d'ouvert, nulle velléité, nulle tentative vers du nouveau, toute question implique déjà sa réponse. Son influence ne peut être propice au progrès.

Et toute influence s'approfondit avec les années. Les rayons qui émanèrent d'un esprit individuel ne se

Digitized by Google

bornent pas à agir sur des milieux de plus en plus vastes, au point que toute une génération reflète souvent un individu rentré dans le grand Tout : ce n'est qu'ultérieurement que se révèle le tréfonds de cet individu. Nous ne faisons que commencer à discerner ce que Kant était réellement, alors que ses contingences et ses particularités fortuites perdent en intérêt et en netteté par rapport au centre même de sa nature, et seuls nos petits-fils mesureront toute l'importance de Nietzsche. Il est rare que la conscience qui réfléchit ait la vue claire et nette. Nul contemporain, à part le seul Schiller, n'aura vraiment compris Gœthe ; celui qui se trouvait en sa présence pouvait bien subir l'ascendant de sa personnalité, mais ce dont il était saisi en son for intérieur, il ne se l'expliquait pas, et ce qu'il disait à son sujet était généralement d'ordre secondaire et sans précision. Mais au bout de quelques années, peut-être était-il transformé, ou si ce n'était lui-même, peut-être était-ce son fils. L'élément proprement créateur chez Gœthe n'était pas du tout là où ses admirateurs croyaient le trouver. Le temps efface ces malentendus, les influences réelles parlent sans la moindre équivoque. Napoléon ne se survit plus que dans le Code Napoléon, Voltaire a depuis longtemps abandonné la scène, et notre culture ne saurait s'imaginer sans l'esprit que, de son temps, seuls des pêcheurs et des péagers osèrent prendre au sérieux.

Ce qu'était vraiment Schopenhauer, ce qui constitua son entéléchie, ne fait que se manifester de nos jours. Sa véritable importance n'a pas sa source dans le brillant écrivain, dans le penseur pénétrant, dans le dilettante aux goûts multiples, dans le contempteur acharné de l'humanité, ni davantage dans les idées nouvelles dont il a enrichi le monde intellectuel : elle a son origine dans son être, dans une forme d'existence telle qu'on n'en vit jamais encore jusqu'à lui d'aussi vigoureusement épanouie. Vue de nos jours, elle représente l'état de

Digitized by Google

perfection pour tous ceux qui ont été impuissants à atteindre cette perfection. Schopenhauer a exercé une toute autre influence que celle qu'il espérait. De ses aspirations, aucune ne s'est réalisée. La postérité n'a pas vu en lui le philosophe prédestiné à parfaire l'œuvre de Kant, pas plus qu'elle n'a reconnu dans sa métaphysique le miroir de l'Univers. Son pessimisme a bien, par périodes, fait fureur à la façon d'une épidémie, mais dès que l'engouement cessait, nulle trace n'en subsistait. Ses idées en ont ébloui plus d'un, sans jamais réussir à les enflammer ; ses idéals n'ont jamais transporté personne d'enthousiasme. Tous ses desseins et toutes ses entreprises n'ont fait qu'effleurer la vie. Le tout, à l'épreuve du temps, s'est révélé être ce qu'il était en réalité : quelque chose de fabriqué, n'ayant rien du jaillissement spontané d'une source ; une construction artificielle, non pas un organisme vivant. Et ce qui n'est pas le produit d'un acte de procréation vivante, ne pénètre jamais la vie. Mais c'est profondément, très profondément que s'est exercée l'action de l'*être* de Schopenhauer, du principe qui l'animait, et qui s'est manifesté à travers tous les intermédiaires : le principe de la volonté impuissante à créer. Car tel était bien le tréfonds de la nature de Schopenhauer, et le dernier mot de sa doctrine. Impuissant vis-à-vis de lui-même, Schopenhauer a édifié toute une philosophie de l'impuissance. On ne saurait absolument rien vouloir en ce monde. Un tel esprit ne pouvait rester sans descendance, il a agi à la manière d'une contagion. D'une contagion, et non pas d'un stimulant vers le mieux. Car les hommes agissent comme ils sont ; l'histoire du monde en est le jugement dernier.

L'UNE des rares particularités que l'avenir — on peut dès maintenant l'affirmer — jugera caractéristique de la fin du XIX^e siècle, est la doctrine « artiste ». Elle n'avait jamais encore joué de rôle prépondérant. Et

Digitized by Google

le premier, en même temps que le plus grand « artiste »[1] allemand, celui en face de qui tous les autres artistes ne font figure que de pâles copies, c'est Arthur Schopenhauer. Artiste, Schopenhauer l'est, malgré son sens pratique, malgré ses aspirations éthiques, on peut même dire : malgré presque tout ce qu'il a voulu et tout ce dont il s'est fait le champion.

Nous avons vu que, comme l'impliquait la constellation des aptitudes de cet esprit merveilleusement doué, Schopenhauer ne sut se concentrer en une unité supérieure, qu'il s'agisse du penseur, du poète ou de l'homme. Il lui manquait la faculté de « systématiser organiquement les connaissances de la raison », ce qui est, selon Kant, la plus haute caractéristique de la vocation philosophique ; il lui manquait, dans l'ordre du sentiment, le pouvoir d'expression directe qui fait le poète, et pour devenir un homme supérieur, la génialité éthique. Il était incapable de réengendrer ses idées au sein de l'Idée, de fondre ses intuitions dans l'atmosphère d'un état d'âme, il était incapable de transformer l'homme qu'il était. Dans l'acception la plus profonde du mot, Schopenhauer n'était pas créateur. Et pourtant c'était dans une large mesure un artiste : c'était un très grand architecte dans le royaume de l'esprit, un architecte sachant, à l'aide des matériaux les plus disparates et les plus ingrats, élever un édifice dont l'ensemble eût de l'unité. Avec ses idées fondamentales qui se détruisent mutuellement, avec ses tendances qui s'opposent, avec ses concepts qui se contredisent, son système — par la matière, simple conglomérat — devait fatalement s'écrouler. Pourtant Schopenhauer a raison,

1. Au vocable : *Künstler*, de racine germanique, les Allemands opposent celui d'*Artist*, pour désigner l'esthète à la manière d'Oscar Wilde, l'écrivain dont le culte de la forme se manifeste par des prouesses acrobatiques (à rapprocher de l'opposition entre *Kultur* et *Civilisation*). (N. d. T.)

Digitized by Google

quand il prétend que sa philosophie est une ville pareille à la Thèbes aux cent tours, où, de quelque côté que l'on vienne, on parvient au centre en droite ligne. Dès que nous la considérons du point de vue de l'architecte, elle nous apparaît dotée d'une remarquable unité et semble engendrée par une puissance constructrice authentique.

Cependant il est bien de l'essence d'un édifice de n'être pas vivant. Si parfaites que soient les proportions des éléments et leur conformité au but, sa loi lui est imposée du dehors ; il n'a en lui ni son fondement ni son explication. Les matériaux ne sont pas engendrés par la forme, comme c'est le cas de tout être vivant ; ils constituent, par rapport au plan de construction, des contingences extérieures. Or on entend souvent prétendre que la caractéristique de l'art réside précisément dans l'indépendance de la forme à l'égard de la matière, mais cette assertion n'est vraie que des arts plastiques. Le peintre et le sculpteur — et encore non sans exception — peuvent mettre en œuvre leurs éléments en les considérant comme une matière inerte dont ils peuvent disposer à leur guise, car ils sont chez lui dépourvus de sens propre, ce qui n'est pas le cas en poésie et en philosophie : dans tous les arts de matière purement spirituelle, les éléments sont vivants. Pensées et sentiments ne se laissent pas traiter comme des pierres de construction. Qu'on les renverse, voilà leur sens anéanti, et plus rien n'en subsiste. Un poème qui n'aurait qu'une perfection purement architectonique ne serait pas regardé comme une création poétique, car ce genre de perfection peut exister indépendamment du sens des éléments, alors que, dans le royaume de l'esprit, la signification est tout, puisqu'elle est proprement la créatrice des faits empiriques. Dans un poème, idée et moyens d'expression sont de même ordre. Et à plus forte raison dans un système d'idées ! Que pourrait bien représenter une idée indépendamment de son

Digitized by Google

contenu ? Une idée dont l'unité serait purement architectonique, et non pas interne, serait du simili-fer en bois. Sur ce point, le plus féru de formalisme devra reconnaître sans détours que ce qui importe uniquement, ce n'est pas l'existence en soi de tel ou tel élément, mais sa signification ; la cohésion d'un système d'idées ne peut résulter que de la cohésion organique des idées. Ici, toute sophistique ne sert de rien, ni davantage l'esprit de système ou l'art des belles ordonnances ; ce qui n'est pas relié par le dedans n'a pas la moindre cohésion. Des critiques superficiels s'imaginent que l'unité de l'œuvre de Kant est due à son architecture : c'est l'inverse qui a lieu. L'unité conditionne l'architecture. Et cette unité interne persiste alors même que la structure interne vient à être modifiée. Toute idée de détail chez Kant sortant de l'idée fondamentale constitue un organe nécessaire, et la structure interne de l'œuvre n'offrant pas la moindre lacune, rien d'extérieur ne peut déchirer un tel tissu. Que l'on mette l'édifice kantien sens dessus dessous, il n'en est pas pour autant détruit ; que l'on critique son mode d'exposé, le système de Kant reste absolument indemne. Mais s'il était possible de prouver chez lui l'existence de la moindre incohérence et de la moindre inconséquence à l'égard de l'idée fondamentale, s'il s'y trouvait des éléments qui ne fussent pas conditionnés nécessairement par cette dernière et qui constituent des chevilles apportées du dehors, sa philosophie ne se serait pas à l'épreuve révélée comme une force vivante et se serait depuis longtemps trouvée étouffée dans ses limites. — Lorsqu'on transforme l'architecture de Schopenhauer et qu'on modifie la disposition de ses idées, toute sa philosophie se disloque. C'est qu'elle n'a pas de cohésion interne et que son unité lui est imposée du dehors. Schopenhauer a construit en architecte, il a mis en œuvre ses idées comme il l'eût fait de pierres de taille, assemblées selon un plan extérieur. Il a de

Digitized by Google

son esprit vivant fait sortir une création sans vie.

Qu'on n'aille pas se figurer Schopenhauer comme l'un de ces compilateurs et de ces fabricants de systèmes qui ne manquèrent jamais : son cas est tout à fait unique. Eduard von Hartmann a lu, déduit, puis rassemblé ses conclusions ; sa doctrine philosophique est le produit d'une compilation réfléchie, à tous égards prévisible, de même qu'il ne l'établit et ne lui donna de forme définitive qu'après s'être assuré, par l'étude de ses prédécesseurs, de sa légitimité historique. Hartmann ne créa point d'après un plan extérieur, il fit des essais, combina et élimina, jusqu'à ce que son édifice finît par tenir debout. Comme architecte, Schopenhauer était vraiment créateur, ses pensées s'ordonnaient spontanément, en vertu d'une nécessité intérieure, de même que le plan des sonates de Beethoven. Ce fut une méchante fatalité qui empêcha Schopenhauer de faire plus que de combiner architectoniquement ses idées, ce qui est insuffisant pour le penseur. Le simple écrivain n'a pas besoin d'être plus qu'architecte, il peut se contenter d'une unité extérieure ; sa productivité est une capacité périphérique qui peut subsister à l'écart de l'être spirituel. Pour que son œuvre soit durable, le philosophe doit puiser dans les profondeurs de son être, et il n'a rien fait, si son esprit ne parvient pas à réaliser son unité interne et ne peut dès lors transformer la matière en lui imposant sa forme intérieure. La tâche du philosophe s'accomplit non seulement au delà des mots, mais au delà de toutes les idées de détail, sa matière brute, à vrai dire. Le philosophe doit plonger dans la variété de ses phénomènes mentaux, leur imprimer sa marque, les ramener à leur principe créateur; il doit faire de ses pensées quelque chose de plus que ce qu'elles étaient primitivement. — Schopenhauer n'a nulle part dépassé le monde empirique qui était en lui ; il n'a jamais su dire plus qu'il ne savait à l'origine. Ce qu'il trouva dès l'abord à sa disposition, il l'a mis en

Digitized by Google

œuvre habilement, mais il ne l'a pas transformé. Ses idées, bien loin de se muer en forces capables de modeler la réalité empirique, sont restées pour lui des pierres dont il s'est servi pour bâtir un édifice de belle ordonnance.

Le pouvoir que possède Schopenhauer d'exercer une action immédiate et profonde sur la vie, de s'imposer d'emblée à son lecteur et de garder sur ses admirateurs une influence qui ne reste que trop vivace [1]; ce pouvoir tient à ce qu'il est par excellence un architecte de l'esprit. La doctrine philosophique dont Schopenhauer est le *véritable* champion, parce qu'il l'incarne en son essence, n'est pas la cosmologie abstraite qui porte le nom de *Monde comme volonté et comme représentation*, — cette reconstruction du monde n'a, comme telle, guère à voir avec Schopenhauer, elle n'est pas vécue, mais pensée ; elle n'a pas germé et grandi à la manière d'une plante, mais elle a été fabriquée, à l'aide des éléments les plus divers : la conception philosophique qu'incarne Schopenhauer, et dont l'action est partout élémentaire, c'est celle de la volonté impuissante et de la forme omnipotente, capable de toutes les rédemptions. Schopenhauer a substitué au facteur éthique un facteur esthétique, à la force interne la culture extérieure ; son existence et son œuvre semblent démontrer la possibilité d'une telle substitution. Schopenhauer était un esprit dont la grandeur fait impression lors même que sa force le trahit. C'est ainsi que bien rares sont ceux qui ont remarqué l'échec de son entreprise, et que ses disciples ont vu dans le havre de son impuissance le but de leurs suprêmes ambitions. Il n'est pas jusqu'à cette tournure strictement personnelle donnée par Schopenhauer à sa doctrine, que ses disciples n'aient

1. Il existe en Allemagne, depuis 1911, une *Schopenhauer-Gesellschaft* qui compte plus de 500 membres, et qui publie des recueils de travaux et organise des congrès. Le siège en est à Francfort où vécut Schopenhauer. (N. d. T.)

Digitized by Google

reprise à leur compte. A en croire notre philosophe, l'unité architectonique de son système garantit l'unité créatrice de son principe ; la transparence de la langue, la profondeur de la pensée. Et comme il n'est pas en état de porter son œuvre à ce pur état de perfection objective et interne, dont seule est capable une volonté intense, ce maître habile ajoute que son génie se porte garant de la valeur de ses idées, que le génie ne saurait proclamer que la vérité, que c'est au caractère de l'esprit qu'il faut juger son œuvre. Et ce que le maître nous souffle à l'oreille, les derniers de ses disciples le crient à tue-tête. A l'instar de Schopenhauer, chacun d'eux se croit autorisé à vaticiner : « Qui prétend m'attaquer, doit prouver qu'il est mon égal ; qui n'est pas à mon niveau, ne peut avoir raison contre moi ».

Une telle conception du monde et de la vie est en réalité fort séduisante. Qui donc ne serait pas enclin à regarder sa valeur personnelle comme un point de départ intangible ? Et à juger de l'importance de son œuvre d'après le sentiment qu'il a de sa propre personne ? Qui donc s'imposerait la dure corvée d'un labour du moi, s'il lui était démontré que pareil travail est superflu et qu'une bonne terre rapporte toujours ? L'immutabilité du caractère, le génie et la vertu considérés comme des privilèges, l'homme comme une plante qui, sans avoir à y mettre du sien, voit mûrir les fruits propres à son espèce : voilà des théories telles qu'en peuvent aimer les gens qui ne doutent pas d'eux-mêmes et sont fort satisfaits de leur petite personne. Et si, pour comble, la forme extérieure se confond avec la forme intérieure, si le talent formel a le même pouvoir que le génie éthique, en voilà plus d'un qui, échappant au désespoir auquel il était voué, se figure arrivé au seuil de la perfection. Il était fatal que la conception de la vie de Schopenhauer fût accueillie avec des transports d'allégresse par tous ceux dont elle légitimait et exaltait le sentiment de leur propre valeur. Et c'est

Digitized by Google

ainsi qu'ils se retrouvent avec joie en ce penseur, de même que le croyant se reconnaît en son Dieu.

Quels sont ces hommes ? Ce sont les « artistes », les artistes de conviction et de vocation. C'est la foule de tous ceux qui, malgré la richesse de leurs aptitudes, manquent de puissance créatrice. Ce sont ces esprits amorphes, ces âmes aux prises avec elles-mêmes, qui ne parviennent à aucune unité. Et ce sont aussi ces autres, dont le nombre va croissant dans de formidables proportions, et que les précédents révèrent comme leurs modèles. Leur doctrine est la répétition littérale, l'exagération et le développement extrême de celle qu'incarna Schopenhauer. Le quiétisme de ce dernier reposait sur une base métaphysique : s'il enseignait l'immutabilité du caractère, l'individu n'était pour lui qu'illusion. Pour l'artiste lourdement féru d'empirisme, l'individu est la seule réalité, la dernière et suprême instance, incapable qu'il est de se modifier et de se surmonter. Pour Schopenhauer, la forme externe constituait bien le facteur d'unification et de perfection, mais du moins voulait-il réaliser un état supérieur et la seule représentation de l'empirique n'était pas pour lui un idéal conscient. L' « artiste » n'a pas le moindre soupçon d'une tâche supérieure à celle de la perfection de représentation. Il ne prétend qu'à copier la nature, à la représenter telle qu'elle est. Selon lui, le style créerait l'unité. Une unité supérieure reste pour lui lettre close. Le monde entier se trouve ainsi réduit à un jeu d'images à fleur des choses. Les articles fondamentaux du dogme « artiste » — le fait est assez caractéristique — sont les suivants : celui qui dit bien ce qu'il pense, pense également bien ; celui qui sait donner à son existence une allure caractéristique, vit une grande vie.

Qu'on se rende nettement compte des conséquences d'une telle doctrine. Si l'on attribue au mode de représentation une importance exclusive, il n'y a pas de différence de valeur entre le haut et le vil, l'authentique

Digitized by Google

et le faux, entre les grands et les petits esprits ; la perfection dans l'expression fait du bouffon l'égal du roi. Si toute la valeur réside dans la représentation, il est évident que l'objet représenté est indifférent. Car il est possible de donner une belle peinture de toutes les situations, de bien rendre toutes les idées, de réunir par la forme tous les événements et toutes les pensées en un tout. L'œuvre d'art n'admet pas de normes extérieures ; tant qu'elle n'est que dans le style, elle est bonne. Aux yeux de l' « artiste », tout est également bon, également beau, également vrai ; tout ce qui peut s'exprimer est pour lui également légitime. Sa doctrine philosophique est celle de la parfaite indifférence.

Vis-à-vis du monde extérieur, elle est bien loin d'être stérile : du point de vue du style, le monde n'est guère différent de ce qu'il apparaît envisagé du point de vue de la nature ; le champ visuel de l' « artiste » se confond avec celui du penseur théorique. Celui qui veut saisir la nature dans sa totalité doit s'efforcer de pénétrer jusqu'aux conditions mêmes de son travail créateur, il doit occuper une position de laquelle tous les phénomènes apparaissent de valeur égale et pareillement essentiels, tels qu'ils le sont en fait pour la nature. Celui qui admet un phénomène sans condition, et qui, sans se soucier le moins du monde des hypothèses et des idéals, le juge d'après ses propres lois et possibilités, celui-là seul est capable d'en saisir l'essence profonde, comme il est seul à en découvrir la beauté intimement originale. Mais intelligence et représentation ne sont un *summum* que là où il ne saurait être question de création ; un dieu-artiste ne nous inspirerait aucune vénération. Le point de vue « artiste » est le point de vue de qui est incapable de rien changer : c'est celui qui convient aux humains contemplant les étoiles. Mais là où l'individu se considère lui-même comme artiste, renonce à toute activité créatrice vis-à-vis de lui-même, il commt le péché contre le Saint-Esprit.

Digitized by Google

Les livres de la gent « artiste » associent souvent, quand ils les citent, Gœthe et Oscar Wilde, comme ayant eu tous deux une vie de style accusé. Et pourtant ces deux hommes forment le contraste le plus tranchant qu'on puisse imaginer. Tout au long de sa vie, Gœthe ne cessa de se perfectionner intérieurement, de chercher activement sa forme, au sens de la nature organique, de se renouveler. Oscar Wilde n'a rien su créer de nouveau, il s'est borné à exprimer ce qui lui avait été donné par la nature. La conversion de Wilde dans sa prison, que l'on a coutume d'admirer, ne fut qu'une suprême attitude, le saut périlleux de l'esthète qui ne pouvait rester dans son cadre ; toute force intérieure lui manquait pour une réelle conversion. Wilde a vécu sa vie comme s'il décrivait celle d'un étranger ; jamais il n'a eu par devers lui d'autre attitude que celle d'un observateur. Sa personne était pour lui quelque chose d'achevé, une donnée immuable ; il n'avait qu'une ambition : faire étalage de ce qu'il était une fois pour toutes. La perfection qu'il avait en vue, il l'a du reste atteinte, en faisant de son existence un joyau finement ciselé aux reflets chatoyants. Mais sa vie ne fut ainsi entre ses mains qu'une matière inerte ; son art a tué sa vie.

Et pourquoi ? — Parce qu'il ne jaillissait pas du centre même de la vie. Il ne s'identifiait pas avec l'énergie créatrice qui modèle le corps et l'âme ; il était un pouvoir périphérique qui s'en venait du dehors vers le dedans. Oscar Wilde, la fleur la plus rare de ce monde où l'art règne en maître absolu, est en même temps l'illustration la plus éclatante de sa perversion. Wilde n'a pas transformé la matière que lui offrait sa personne, il s'est borné à la décalquer ; quant à son être intime, il n'a jamais su en approcher. Du reste, il ne l'a jamais mis en question. Par « expression », il a toujours entendu la forme extérieure ; par « création », il n'a jamais compris que l'art de la représentation.

Digitized by Google

Ainsi n'a-t-il laissé après lui que l'image d'un individu qui, comme tel, était achevé, fini, unique de son espèce, et mortel ; il n'a pas mis au monde un être vivant capable d'agir à travers tous les siècles. A tout prendre, ce qu'il y a de proprement paradoxal en lui réside dans la critique suprême qu'il s'applique à lui-même : pour qui est incapable de tout effort d'intériorisation, il n'y a pas de vérité. Peu lui importe quelle opinion il défend.

Nous disions que celui qui se comporte en « artiste » vis-à-vis de lui-même, ne met nullement en question l'homme qu'il est intérieurement, qu'il est, dans l'hypothèse la plus favorable, tout au plus capable de rassembler tels quels les matériaux qu'il trouve devant lui. Le monde des esthètes de notre temps est une vivante illustration de cette vérité. Il comporte une somme énorme de talents, mais à peine un homme sur mille de vocation intérieure. Ce sont des existences problématiques, des dilettantes de la vie, des dilettantes de l'esprit, des dilettantes de la morale. Ce qu'ils sont, ils l'ignorent eux-mêmes. Le plus souvent, ils se disent écrivains. Mais le métier d'écrivain, regardé comme une vocation intérieure, est une conception monstrueuse : écrire n'est en soi qu'une aptitude, la langue n'est qu'un moyen d'expression pour ce que l'on a à exprimer. Or nos esthètes n'ont précisément pas de vocation intérieure. Leurs talents, et jusqu'aux plus vigoureux, sont impurs, vagues et difficiles à circonscrire, ils ne rentrent dans aucun cadre et ne sont à la hauteur d'aucune tâche. Nous avons là des philosophes-poètes, des compositeurs de musique à programme, des peintres dont les couleurs veulent chanter, et des essayistes dont les idées sont des sentiments, des mystiques dont la pensée prétend être de la musique, et des poètes dont les œuvres veulent être contemplées comme des tapis. La diversité est sans nul doute l'indice de la différenciation, mais il est faux de l'identifier avec la profondeur. Bien au contraire, l'obscurité des héros modernes de l'esprit

Digitized by Google

qui s'entourent de tant de mystère et sont l'objet d'un culte si superstitieux, ne fait que trahir un défaut d'approfondissement intérieur. Il faut le déclarer une bonne fois : celui dont les idées ne peuvent être comprises que comme de la musique, ne pense pas plus profondément que la langue n'est capable d'exprimer, il ne s'est pas frayé une voie jusqu'au tréfonds de lui-même, il n'a pas ré-enfanté le musicien dans le penseur, mais s'est borné à les amalgamer, extérieurement. Celui dont la pensée, selon l'expression de Kant, ne possède qu'une « intelligibilité sympathique », s'est arrêté à mi-chemin du but. Celui qui met en musique des concepts, n'exprime pas l'homme dans sa totalité, et celui dont la philosophie est poésie, ne s'est pas pleinement approfondi en tant que philosophe. Il est inexact que les formes spécifiques de la création spirituelle ne puissent exprimer la totalité : l'univers trouve place dans un sonnet. Rien de plus vaste que la musique de Bach, la poésie d'Eschyle, la philosophie d'Héraclite. Tout rayon issu du foyer de l'âme est capable de traverser le Tout de part en part ; celui dont la voix sort des profondeurs de l'être sait tout dire dans n'importe quelle langue. Il s'agit seulement de savoir s'il est maître de sa langue. Dans l'affirmative, son expression sera nette. La multiplicité des possibles, qui est l'apanage des modernes, et dont ils se targuent tant, n'est pas un stade suprême, mais bien plutôt l'expression d'un état psychologique primitif. L'homme, à l'origine, possède une multiplicité de tendances chaotiques, c'est-à-dire précisément ce dont les modernes se font un titre de gloire. Primitivement, les idées ne constituent pas un tout organisé, mais concepts et états d'âme, impressions et préjugés se succèdent en désordre, et la réponse généralement inspirée d'un autre esprit que la question. La complexité est l'état primitif, elle devrait donc être admise une bonne fois comme naturelle, comme ce dont l'homme doit triompher. Certes,

Digitized by Google

le cerveau moderne est plus différencié que celui du barbare, la sensibilité de nos esthètes plus délicate que celle de l'école des poètes silésiens : mais c'est là un produit naturel de l'hérédité, un résultat que l'on ne peut guère éviter. Notre état *naturel* est différent de celui de nos lointains aïeux, et en progrès sur lui. Mais le but assigné à la culture est tout aussi éloigné de nous qu'il l'était de nos ancêtres. Celui qui de nos jours tourne un article de façon piquante n'en est pas pour cela supérieur au moine grossier du moyen âge.

Les « artistes » sont dénués d'intensité spirituelle ; ils sont un peu de tout, mais rien de complet. Ils ne sont capables de pénétrer tout leur être ni d'une idée, ni d'un état d'âme, ni d'une résolution ; ils laissent subsister comme tel leur être chatoyant, se contentant de le sertir d'une monture brillante. Les virtuoses qu'ils sont dans le maniement de la technique savent plaire en se jouant. Ils font des poèmes impeccables, écrivent des essais dans le style le plus châtié, savent faire prendre à leurs pensées le cours le plus imprévu, donner à leur vie la tournure la plus élégante. Mais la matière qu'enveloppe cette forme délicate est brute, dans la pleine acception du mot. C'est le chaos de l'homme empirique. Représentons-nous le caractère de la littérature qui passe depuis la fin du XIX^e^ siècle pour être à l'avant-garde : elle ne reflète partout que des individus, des états psychologiques individuels, des faiblesses individuelles [1]. Celui-ci nous offre une peinture minutieuse du désarroi de son âme, à laquelle toute unité organique fait défaut ; celui-là développe jusque dans le moindre détail des pensées qui ont l'incohérence d'images fantasmagoriques, et cet autre prêche une religion nouvelle qui, sous le masque de la rédemption universelle, ne trahit que le désespoir de l'impuissance. Tous ces produits de

1. Il s'agit ici, bien entendu, de la littérature **allemande**. (N. d. T.)

Digitized by Google

l'esprit, presque toujours copies d'un état d'âme réellement vécu, et assez souvent les fruits des meilleures intentions et des désirs les plus sincères, pèchent par un défaut de spiritualisation qui reste leur trait caractéristique. Ils ne sont jamais que décalques de la nature, plus ou moins artistiquement encadrés, non pas des unités spirituelles autonomes. Et voilà qui les juge.

Tout le monde sait qu'il est bien plus difficile de résoudre un problème en une page qu'en un gros volume : tout de même, de deux choses, l'une claire et simple, l'autre difficile et compliquée, c'est la première qui est la plus profonde. Combien Kant eût-il eu la tâche plus aisée, en écrivant une œuvre dont la profondeur se fût enveloppée d'obscurité, plutôt que d'avoir donné la *Critique de la raison pure* ! Un philosophe moderne qui, sous couleur de nous révéler l'énigme universelle, nous confie ses souffrances au contact du monde, ne fait en vérité rien de plus que de nous offrir une copie de son existence ; Kant a enfanté une seconde fois la sienne. Kant s'est rendu maître du chaos, il l'a condensé, fondu à la flamme de son esprit ; sa lumière est une victoire sur les ténèbres. Sa profondeur répond à un ultime travail de creusement dans les profondeurs du moi ; sa clarté, à une spiritualisation extrême des diverses couches mentales ; sa simplicité est au delà de la suprême différenciation. Kant a établi la liaison entre ses pensées et le centre de son être pensant. Et au lieu de parvenir ainsi à la forme superlative de l'individuel, il a dépassé l'individu. Il s'est avancé jusqu'aux connaissances absolument générales, jusqu'à la vérité pure, d'une valeur éternelle.

Ce que Kant fit comme penseur, Gœthe l'a accompli comme poète, et Jésus comme homme vivant. Partis tous trois de la diversité, ils ont abouti au simple, tous trois se sont âprement frayés leur chemin à travers la confusion jusqu'à la lumière, affranchis de l'individu au sein du général. Gœthe, certes plus richement doté

Digitized by Google

par la nature que le plus raffiné de nos esthètes, chantait des *lieds* qui émeuvent tous les cœurs et que toutes les âmes peuvent comprendre. Le Christ a donné à sa vie une forme sur laquelle tous les siècles se modèlent. Car c'est au tréfonds de l'individu que gît le général ; saisi en profondeur, l'individuel est déjà général. Mais représenté comme tel, l'individuel n'a pas la moindre stabilité ; chassé sans répit par le temps, il se perd dans l'espace. Qui ne quitte pas la surface, ne saurait rien créer de durable. Ses vues ne sont jamais objectives, sa vérité n'est vraie que pour lui, ses créations poétiques ne pénètrent pas dans l'âme ; sa musique est décor ; son éthique n'est qu'un mode de conduite strictement personnel, n'ayant ni force de loi ni importance pour l'humanité. La conception philosophique « artiste » voue l'homme à l'éphémère. Elle lui barre la route vers lui-même. Elle lui fait accroire que l'essentiel réside dans l'extérieur. Ainsi l'artiste ne connaît pas de tâche supérieure à celle de représenter l'individu qu'il est, de le représenter tel qu'il est. Les conséquences s'offrent à la vue de tous. La période « artiste » n'a pas de poésie sublime, n'a pas de grande musique, n'a pas de vraie philosophie, n'a rien produit de réellement vivant. Ses poètes sont pour la plupart des copistes de la nature, ses musiciens des transcripteurs, ses penseurs des dilettantes, ses artistes de la vie, des snobs ou des bohémiens. Jamais plus que de nos jours, les hommes n'ont vécu à la surface.

Le plus grand « artiste » que je sache a été Schopenhauer. Il est l'essayiste, le feuilletoniste, le dilettante à la plume aisée,—il est cela, divinisé. Sa doctrine constitue le produit le plus considérable d'une tentative avortée d'approfondissement intérieur. Aussi recèle-t-elle un grave péril pour qui n'est pas mis en garde contre elle. Schopenhauer ne peut manquer d'exercer une influence, car il fut un grand esprit. Et il ne peut avoir qu'une influence déformatrice, parce que l'œuvre de sa vie est une œuvre manquée.

Digitized by Google

CHAPITRE III

SPENGLER
L'HOMME DES FAITS

Le vrai prophète doit percevoir directement le tréfonds générateur des phénomènes. Celui que ses dispositions natives portent à voir dans les faits une ultime instance, est incapable de prophétiser. C'est à bon droit qu'inversement, Max Weber bannit de la chaire professorale tout prophète, entendant par là non seulement l'annonciateur de l'avenir, mais jusqu'au savant qui se prononce sur la valeur des faits, puisque celle-ci se trouve située déjà au delà du monde phénoménal. La science, en effet, a pour unique fin d'établir les phénomènes et de les comprendre sur le plan qui lui est propre. Mais ne semble-t-elle pas, elle aussi, *prophétiser*, lorsqu'elle prédit, par exemple, le moment où se produit une éclipse solaire ? Et pourquoi dès lors son pouvoir de prévision ne rentre-t-il pas dans le concept de la prescience magique de l'avenir ? — Pour cette raison que le « pas encore » est enclos déjà dans la formule du « maintenant ». Prophétie, par contre, tel que le mot s'entend de mémoire d'homme, est prescience de ce qui ne peut se déduire du donné en soi, parce que sa raison d'être est ailleurs.

Or un tel *ailleurs* existe-t-il ? Assurément, et c'est même lui qui décide du sort de tout être vivant. Le phénomène n'exprime alors que ce qui est, par essence,

Digitized by Google

situé au delà de lui même : *au delà*, dans le même sens où la signification d'une idée est située au delà des lettres qui la matérialisent. C'est pour cette raison de principe que l'existence de l'état organique le plus rudimentaire n'implique jamais qu'il doive fatalement évoluer vers le stade le plus proche. Les lois que l'on peut établir manquent toujours de ce que comporte l'idée de nécessité proprement dite, à savoir l'exclusion de toute exception. La vie, en effet, n'obéit à ces lois qu'à la façon du poète obéissant aux règles de la grammaire : en elle-même, elle se déroule sur un plan supérieur. Si rigoureusement qu'elle leur obéisse, nulle expérience ne garantit pourtant qu'une impulsion venue de l'au-delà des phénomènes ne viendra pas leur imprimer une direction nouvelle et ne transformera pas un état de chose connu en un autre inexistant jusque là. La véritable loi vitale est, en effet, dans une telle re-création, et non pas dans la répétition, car c'est toujours de l'unique qui s'exprime dans le cadre des types généraux. Or, du particulier, pas de science possible : ainsi que le dit Henri Poincaré, *il n'y a de science que du général*. Le tréfonds de la vie est précisément en celui-ci, c'est-à-dire en un principe créateur présidant à la naissance, à la transmission et aux métamorphoses des formes, et ce principe, vis-à-vis du monde extérieur ambiant, constitue un facteur naturel autonome. Mais son action n'obéit pas à la loi causale, elle se produit en fonction de l'énergie autonome qui lui est inhérente, et dont la manifestation est appelée liberté. D'où il résulte que la prédiction d'états purement organiques, au sens strict du terme, est elle-même du ressort de la prophétie. Des considérations intellectuelles ne permettent jamais de prévoir avec certitude le résultat d'une évolution, par exemple : comment tournera l'enfant de tels parents, comment évoluera une maladie ou ce que fera tel ou tel homme dans des circonstances déterminées.

Digitized by Google

Mais, objectera-t-on peut-être, l'expérience prouve que tout fait peut se rattacher à une cause empirique. Et voilà qui est exact, en effet. Mais le point décisif est que pour tout ce qui est de la vie, la causalité ne se ramène jamais complètement à la cause empirique, puisque l'entrée en jeu de telle ou telle série causale dépend, en dernier lieu, non pas des faits, mais du *Sens*, et nul *Sens* ne saurait jamais se découvrir dans la lettre, en tant que lettre. Ainsi l'imprévisibilité du destin personnel et historique apparaît de même nature, mais à un degré plus élevé, que celle des phénomènes du monde organique en général. Comme le lieu idéal de toute vie est situé au delà des états de faits possibles qui ne font que l'exprimer dans le domaine phénoménal, les données de la science ne peuvent permettre de prévoir l'avenir vivant, si grand que soit le coefficient de probabilité.

Seul peut donc prévoir le cours de la vie, sur quelque plan que ce soit, celui qui est en contact spirituel avec l'au-delà suprascientifique des faits, avec leur tréfonds générateur. Mais un tel contact est-il oui ou non possible ? — Il l'est de toute évidence, puisqu'il est réel, c'est-à-dire que le savoir est un rapport fondamental de la vie, un rapport impliqué par celle-ci et ne se laissant pas dériver d'autre chose. Ce rapport primordial existe non seulement vers le dehors, mais aussi vers le dedans. Une connaissance directe du monde du Sens est, puisque nous en faisons partie, tout aussi naturellement possible qu'un savoir direct du monde des phénomènes. Sinon, la simple évidence ne représenterait pas le but vital ultime des démonstrations les plus compliquées. Et ce savoir immédiat n'est pas limité au côté *Sens* de la propre vie. Entre les âmes et les esprits, il n'est pas de cloisons étanches. C'est la raison pour laquelle la compréhension d'une mentalité étrangère, la faculté de découvrir derrière les manifestations de la vie d'autrui le vrai Sens dont elle est l'émanation,

Digitized by Google

est de son côté un phénomène primaire. Cette connaissance de ce qui nous dépasse peut aller fort loin, puisque les âmes individuelles, comme l'ont établi les recherches de C.-G. Jung, font partie d'un inconscient collectif, d'une réalité psychique supra-personnelle, de même que les corps appartiennent à l'ensemble du monde matériel. C'est sur le contact immédiat avec cet aspect interne de la vie que repose en principe toute connaissance inexplicable par les seules règles de l'induction et de la déduction. La manifestation normale en est l'intuition. Lorsqu'un connaisseur d'hommes, contrairement à tout ce que la logique peut amener à inférer, *sait* comment se développera tel ou tel individu, — lorsqu'un médecin porte sur deux malades dont les symptômes concordent, deux diagnostics différents qui, par la suite, se trouvent confirmés, la cause en est que tous deux prirent conscience du principe créateur d'autrui, ce qui revient à dire, dans ma terminologie, qu'ils surent lire le Sens au travers des signes. Une telle faculté, comme de juste, ne se développe d'ordinaire que par l'expérience : il faut apprendre à épeler avant de savoir lire. Et comme toute langue est, par essence, articulée (j'entends par là que la nature, sur tous ses plans, est soumise à des règles fixes), il est évident que l'intuition elle-même fera bien de rester à l'intérieur du cadre qui lui est assigné par ces règles. Voilà pourquoi la plupart des voyants et des prophètes, pour ne point parler des connaisseurs d'hommes ni des médecins, travaillèrent en se servant d'un système quelconque. Un tel système, en effet, synthétise deux ordres d'éléments. D'une part, extérieurement, l'expérience des statistiques. Cette expérience nous apprend que telles constellations générales s'expriment généralement d'une façon déterminée dans la vie individuelle ; dans l'ordre des faits, elle se traduit le plus nettement dans les résultats de l'astrologie, et sous forme de système spirituel, dans les hypothèses

Digitized by Google

du livre chinois des métamorphoses [1], qui ramène les événements à un nombre limité de situations paraissant bien englober toutes les éventualités possibles ici-bas. Mais les règles de l'occultisme s'appliquent avant tout à la vie intérieure : elles constituent un ensemble de procédés éprouvés, propres à susciter, à l'aide d'inspirations opportunes ou d'actions coercitives, la manifestation des forces quasi omniscientes de l'inconscient sur le plan du connaissable. Mais dans toutes ces pratiques, il s'agit, en fin d'analyse, d'un acte tout à fait simple, à savoir d'établir le contact de la conscience avec la réalité intérieure. Or celle-ci nous est donnée en tous lieux et de tout temps. Mais, comme il faut s'y attendre, celui-là seul peut voir qui a les organes *ad hoc*. Et cette condition toute naturelle vaut pour l'intuition comme pour la perception sensible.

Si donc, d'une part, le pouvoir de prophétie est tout naturel, de l'autre, son existence est liée à des conditions déterminées. Or celles-ci, à leur tour, permettent de mieux saisir la nature de ce pouvoir. Nous avons déjà traité, dans la mesure où il nous intéressait, le cas de l'homme doté de dispositions supra-normales. Envisageons à présent certains phénomènes normaux ayant toutefois le même sens. Pourquoi une mère sait-elle mieux que personne comment tournera son enfant ? Pourquoi n'est-elle guère induite en erreur par des « faits » ? Parce qu'elle ne fait qu'un avec son enfant. L'amour maternel constitue et produit, en ce sens, quelque chose d'analogue au don de prophétie médiumnique. Pourquoi le grand homme se sent-il un avec son destin, et pourquoi lui prépare-t-il les voies, encore

1. Le J. Ging, traduit par Richard Wilhelm (Iéna, Eugen Diederichs). Le problème général de la connaissance supranormale a été traité par le comte Hardenberg dans le *Leuchter* de 1925 sous le titre : *Okkulte Gesetzmässigkeiten*.

Digitized by Google

que généralement à son insu, avec une nette vision de son objectif ? Parce que, profondément enraciné comme il l'est dans la vie spirituelle, le grand homme, contrairement à la majorité des hommes, a la conscience centrée dans l'au-delà de la personne empirique. Aussi *veut*-il, le cas échéant, jusqu'à sa propre perte ; aussi peut-on si rarement distinguer entre ce qu'il fait et ce qui lui advient. C'est pour la même raison que les légendes des grands hommes véritables ne rapportent souvent que des faits purement extérieurs en apparence, mais qui pourtant expriment en sa substance et son esprit leur tréfonds spirituel. Chez l'esprit superficiel, au contraire, existe entre la volonté et le destin un hiatus, voire même un conflit. C'est pourquoi sa volonté, non seulement paraît être, mais est bien réellement, et à un haut degré, dépourvue d'assises profondes, et son destin vide de toute signification propre.

Ce qui est vrai de l'esprit profond, l'est aussi de celui qui possède des aptitudes spéciales. Tout homme d'État véritable prévoit, en principe, ce qui dans le domaine politique peut et doit arriver. Il n'y a là rien de surnaturel, car, par sa vision de l'avenir, il ne fait rien d'autre que prendre conscience du sens de l'évolution de l'inconscient collectif, auquel il participe lui-même. On s'explique ainsi que des peuples entiers puissent posséder le sens politique et que celui-ci se transmette héréditairement plus facilement que tout autre don. L'inconscient collectif est de caractère fort net ; il se développe avec une grande continuité ; sa marche n'est qu'à peine troublée par les contingences extérieures, et jamais pour longtemps. Il est donc possible de tabler sur lui avec une certitude quasi absolue. Aussi pourrait-on exiger de tout homme d'État qu'il ait l'intuition directe des fins poursuivies par les énergies au travail dans les profondeurs de l'âme populaire et qu'il ne se laisse pas égarer par les contingences du moment. L'homme d'État ordinaire ne se

Digitized by Google

distingue du grand homme d'État qu'en ce qu'il est entraîné par le flot de la volonté populaire, tandis que le second sait le diriger et lui fixer, par la magie du verbe et de l'acte, des buts supérieurs qu'elle ne pourrait découvrir d'elle-même. Il lui faut pour cela une vision rapide et pénétrante du Sens des événements, et le voilà, dès lors, en mesure de tenir compte de l'avenir sur l'échiquier du présent. Mais la plupart des hommes d'État ne voyant que la surface, leur conscience se trouve prise à l'improviste par cela même qui détermina leur propre inconscient. Telle est la raison dernière de ce que j'exposais dans ma conférence sur le *Sens ultime de la liberté*[1], à savoir qu'hommes et peuples sont, en principe, non pas les pères, mais les enfants de leurs actes : il advient, en effet, que complètement inattendu d'eux-mêmes, et souvent en apparence le produit du hasard, un événement transforma leur conscience à tel point qu'ils disposèrent à l'avenir de dons nouveaux et devinrent capables de s'engager dans des voies nouvelles. Mais toujours le promoteur de ce phénomène de croissance fut, toutes les fois qu'un homme entre en ligne de compte, un tel esprit prophétique, prophétique en ce sens qu'il discerna à l'avance ce qui était en puissance et qu'il créa l'image de la forme spirituelle primordiale que devaient par la suite réaliser peuples et héros.

Mais il s'ensuit également que tout politique, inconscient des forces profondes et ne faisant que s'adapter aux faits tangibles, est voué à l'échec. Un tel homme d'État est toujours en retard, son action est un perpétuel esprit de l'escalier, car les faits courent devant lui sans qu'il puisse jamais les rattraper, — ces faits qui,

1. Cf. *Loi et Liberté* (*Leuchter* 1926, Otto Reich Verlag). H. Keyserling a recueilli cette conférence prononcée en 1925 au congrès de la *Société de libre philosophie* dans son ouvrage le plus récent : *Renaissance (Wiedergeburt)*.

Digitized by Google

dans le domaine de la vie, sont facteurs secondaires. Un exemple tiré du trésor de sagesse politique chinoise précisera ma pensée. Cette sagesse part du fait d'expérience que la maturité est nécessaire à la conquête de la puissance concrète. Il est donc faux de dire d'un mouvement spirituel, parvenu à s'imposer comme puissance historique, qu'il ne fait que naître, alors qu'en réalité il a atteint son plein développement. La conséquence de ce qui précède saute aux yeux : pour diriger les événements, il faut, en premier lieu, porter son attention sur les germes : aussi l'existence de toute puissance ayant fait son apparition dans le monde des faits, doit-elle être datée d'environ vingt-cinq ans en arrière. Or, si nous appliquons cette règle à l'Allemagne pour déterminer le véritable début de la guerre et de la révolution mondiale, nous voici amenés à remonter jusqu'au départ de Bismarck... Si les chefs d'alors avaient remarqué les germes (ce qui était chose possible) et pressentir ce qui devait en sortir si on les laissait se développer sans obstacle, la fatalité n'était pas encore inéluctable. Car des enfants sont faciles à guider : des adultes, non.

Ces brèves considérations suffiront sans doute tant à prouver la possibilité de la prophétie en général qu'à en définir la signification, elles fixent du même coup les limites de son ressort. La prophétie se fonde non pas sur la vision des faits, mais sur celle du *Sens*. Elle ne peut prévoir les premiers qu'en tant que : 1° dans le domaine de la vie, le Sens crée l'état de faits; 2° qu'est exacte la loi de corrélation du Sens et de l'expression (ce qui implique que le phénomène doit à la longue correspondre à ce que le Sens a de spécifique) ; et enfin 3° que le Sens ne se manifeste concrètement que sous forme d'image symbolique. Étant donné que le domaine historique est celui de la liberté, cette correspondance du Sens et du phénomène n'est jamais naturellement nécessaire : d'où le grand nombre des prophéties qui,

Digitized by Google

bien que justes en leur essence, ne se sont pas réalisées, parce qu'elles avaient le tort de prétendre à trop de précision. A la longue, au contraire, des prédictions exactes du point de vue du Sens, se réalisent toujours, et cela aussi bien dans la vie des individus que dans celle des peuples, parce que la vie a pour caractéristique de durer, que, de plus, le nombre des hasards possibles n'est pas considérable, et enfin, que la congruence du Sens et de l'expression, lors même qu'un « hasard » vient à la réaliser, se maintient envers et contre tous, puisqu'elle a pour elle l'ordre universel des choses. C'est la raison pour laquelle tout ce qui est conforme à l'esprit du temps reste fatalement au pouvoir, qu'il s'agisse de peuples ou d'individus, et tous les faits parussent-ils témoigner en sens contraire. C'est ainsi que le bolchevisme a pu se maintenir, malgré le nombre minime de ses premiers représentants, et en dépit de la prépondérance de ses ennemis, de la misère et de la famine. Ainsi Mussolini tient-il malgré tous ses défauts personnels rappelant ceux de Guillaume II. Si les défauts qui causèrent la ruine de celui-ci, nuisent à peine à Mussolini, la raison en est que la personnalité du *duce* est intimement conforme à l'Italie. Il ne saurait échouer et il n'échouera que s'il se hasarde au delà des frontières de son pays ; car les futurs Napoléons de l'Europe ne réussiront plus que comme puissances de politique intérieure.

Il y a probablement aussi une prescience directe des faits. Mais je laisse de côté cette sorte de prophétie, car elle ne peut se comprendre. J'y suis d'autant mieux autorisé qu'une telle prescience est extrêmement rare. Dans la plupart des cas, les prétendues prophéties de faits tout à fait précis reposent sur un malentendu. L'apparence tient à ce que chaque individu voit involontairement le général sous la forme du particulier qui le touche personnellement. C'est de la sorte que se résout, entre autres choses, l'antinomie des oracles de

Digitized by Google

Delphes. Ceux-ci ne dépassaient jamais des généralités, et faisaient toutefois l'effet d'un conseil précis.

ABORDONS à présent la question du prophète Oswald Spengler. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit, dans le cinquième fascicule du *Weg zur Vollendung*, de sa valeur générale : il ne s'agit pas ici d'éloge ou de critique, car ce livre ne traite les personnalités qu'en tant que symboles. Je veux uniquement déterminer, et aussi brièvement que possible, le sens et les limites du don et de la mission prophétique de Spengler, afin de préciser sur un exemple concret ce que j'ai jusqu'ici développé en théorie et de préparer ainsi les voies à des vues plus générales. Qu'il me soit toutefois permis auparavant de rendre hommage en quelques mots à l'œuvre de Spengler, pour que la critique impitoyable qui va suivre ne laisse pas chez mes lecteurs d'impression fausse sur l'ensemble de sa personnalité. Si l'on fait abstraction du prophète et du théoricien de l'histoire, Spengler est sans nul doute l'un des plus vigoureux esprits de notre époque, et tellement supérieur à la plupart de ses critiques, que je me suis souvent senti rougir de honte pour ceux qui l'ont attaqué. Ses livres fourmillent de vues de détail importantes et utiles, de même que d'heureuses formules appelées à demeurer ; en particulier, Spengler possède un sens incomparable pour les faits et leur signification dans l'ensemble de la nature et de la culture, abstraction faite de leur valeur spirituelle, métaphysique ou autre.

Envisageons donc uniquement le *prophète* Spengler. Celui-ci, il convient de le reconnaître tout d'abord, a sans nul doute choisi, à l'égard des événements historiques, le seul point de vue véritablement juste. En tant que participant à la vie, les événements ne peuvent se comprendre que du point de vue de son Sens, et non pas en vertu du principe de causalité qui ne régit que leurs manifestations extérieures ; et ce que

Digitized by Google

Spengler appelle « vision de la physionomie » n'est rien d'autre que la conception de l'interprétation de ce que j'entends par Sens. Dans la mesure où l'histoire est un organisme spirituel, sa théorie des âmes de culture se trouve également fondée. Que dès lors les divisions historiques particulières à Spengler soient exactes ou non, ses erreurs n'en restent pas moins minimes par rapport au mérite d'avoir, grâce à une force d'expression peu commune, imposé à la conscience collective le point de vue d'où il convient de considérer l'histoire, comme étant le seul juste. En outre, Spengler possède à un haut degré le don qui fait le grand historien, c'est-à-dire la faculté de combiner rétrospectivement et d'intégrer les faits dans des organismes spirituels de sa création. Il en résulte un poème historique extrêmement intéressant, et très souvent même une image conforme à la réalité. Il est injuste, en effet, d'insister avant tout sur les erreurs de Spengler. Celui qui possède un tel don de combinaison, ne trouve pas seulement ses idées dans le réel, mais dans tout le possible, et qui donc est capable de connaître *a priori* la possibilité appelée vraiment à se réaliser ? Quand il s'agit d'ensembles aussi vastes que ceux dont s'occupe Spengler, il est toujours malaisé de prouver la justesse d'un jugement. Au surplus, Spengler n'a pas reçu la formation d'un historien, mais bien celle d'un mathématicien, habitué à déduire en toute liberté. En principe, et lorsque seuls des faits sont en question, il lui est donné de ne rien avancer que d'exact, et s'il se trompe souvent, ce n'est, pourrait-on dire, que par hasard.

Mais autant il excelle dans les combinaisons rétrospectives, autant il est privé du Sens du devenir. Rarement prophète se vit plus promptement et plus régulièrement démenti par les événements. Aucun de ses pronostics pour l'avenir prochain ne s'est, que je sache, jusqu'à présent réalisé. Il méconnaît l'actualité poli-

Digitized by Google

tique plus que ne pourrait le faire un esprit d'envergure quelque peu comparable à la sienne. De ses écrits qui prétendent agir sur le peuple ou la jeunesse, se dégagent les tendances réactionnaires les plus bornées. Et tout esprit rencontrant fatalement les adeptes qui lui correspondent, il se trouve par là même qu'il n'est reconnu comme prophète que par les Catons et les *morituri* historiques, d'une part, et de l'autre par les esprits purement mécaniques du type chauffeur et du moderne capitaine d'industrie. Point n'est besoin de prouver ces affirmations : que chaque lecteur les rapproche des événements, et — quant à la possibilité d'une exacte prévision de l'avenir — des prophéties déjà réalisées que comportent *Connaissance créatrice, Politique, Economie, Sagesse* et *La Philosophie, un art ;* qu'il compare en outre le temps présent avec l'analyse que j'ai donnée de son état psychologique dans *Le Monde qui naît.* C'est justement en partant de l'hypothèse de Spengler, où les faits décident en dernier ressort, qu'il trouvera mon jugement confirmé par la moindre de ses expériences. Pourquoi les types humains restant au pouvoir sont-ils justement ceux qui, selon Spengler, vont à l'encontre du destin ? Pourquoi, en face des forces du sang, l'esprit prend-il de plus en plus d'importance ? Pourquoi les idéals modernes que Spengler raille comme insignifiants, se révèlent-ils les plus efficaces, et décident-ils en dernier ressort de la prépondérance des personnalités ? Pourquoi ceux-là mêmes qui partagent les conceptions politiques de Spengler perdent-ils chaque année de leur importance, si bien qu'on peut d'ores et déjà affirmer en toute certitude que, malgré leur nombre, les partisans de Ludendorff, racistes et monarchistes de type vieux-prussien ou autre, n'ont plus guère qu'un intérêt archéologique, puisque, étant donnée la proportion réelle des forces dans lesquelles Spengler voit précisément un facteur déterminant, il leur est absolument impossible de jamais

Digitized by Google

regagner le pouvoir ? Ou bien encore — en termes généraux cette fois — pourquoi Spengler, en tant que prophète, se réduit-il lui-même à l'absurde, en affirmant que les faits ont raison contre toutes les considérations idéales ? — La réponse que donne à ces questions une exacte vision du Sens est d'une signification tellement générale que j'ai été naturellement amené à admettre Spengler parmi les figures symboliques.

En premier lieu, l'échec du prophète Spengler tient à ce que ses aptitudes naturelles étant celles de l'historien, sont orientées vers le passé. C'est un fait d'expérience que l'intuition tournée vers le passé et celle qui est tournée vers l'avenir s'excluent physiologiquement. Mommsen et Treitschke furent pitoyables dans l'intelligence du présent et la prédiction de l'avenir. Spengler, il est vrai, se trouve en meilleure position, étant donné le point de vue d'où il juge, car il est incontestable que les cultures ont un destin organique : elles naissent, se développent, vieillissent et meurent tout comme d'autres êtres vivants. Il en résulte que Spengler, quand il prophétise à la façon de l'embryologiste et du médecin, voit juste assez souvent. Néanmoins, la manière dont il voit le présent et l'avenir est *essentiellement* fausse. La raison en est que, bien qu'il soutienne le contraire, Spengler, justement en tant qu'embryologiste et que médecin, *professe une doctrine mécaniste du monde.*

C'est toujours en dictateur qu'il décrète ce qui peut seul arriver dans l'avenir ; il indique avec une précision minutieuse les seules choses que nous puissions vouloir aujourd'hui : « Nous ne sommes pas libres de parvenir à ceci ou à cela, nous sommes réduits à faire ce qui est nécessaire ou à nous abstenir ». Nul événement, même venant détruire ses affirmations, n'est pour l'embarrasser ; et cela, psychologiquement, revient à dire que Spengler est un esprit féru de dogmes. Quant à sa croyance fondamentale, elle consiste, malgré toutes ses dénégations, à voir dans le destin historique le

Digitized by Google

déroulement d'un mécanisme d'horlogerie. Je ne m'explique pas qu'on ait jamais pu prendre au sérieux la prétention qu'a Spengler de considérer les choses à la manière de Gœthe : *organiciste*, il ne l'est qu'en paroles, mais sa conviction véritable est que l'organique ne se peut comprendre qu'en tant que machine, car le « destin » — au sens que prend ce terme chez Spengler — n'est prévisible que dans les machines. Ce point une fois saisi, on se rend compte du même coup de ce qu'a de rigide et de schématique le squelette des intuitions de Spengler, souvent si riches de nuances dans le détail. *Pourquoi* faut-il que des événements de sens essentiellement analogue (si l'on admet provisoirement cette qualification) se rangent si exactement sous l'idée générale de synchronisme, d'homologie ? *Pourquoi* faut-il que des périodes dites « contemporaines » voient toujours naître les personnalités correspondantes ? Il est vrai que n'ont de valeur expressive que les individualités conformes à l'esprit de leur époque. Mais, tout parti pris mis à part, cela peut tenir uniquement au « symbolisme de l'histoire »[1] qui, de la substance humaine identique en tout temps, ne permet l'accession au pouvoir que des talents correspondant aux tâches de l'époque. *Pourquoi*, alors que, par sa nature même. la vie est toujours susceptible d'interprétations diverses, pourquoi les interprétations de Spengler devraient-elles être les seules exactes, et le socialisme, le bouddhisme et le christianisme constitueraient-ils des phénomènes de décadence ? *Pourquoi*, de nos jours, ne peut-on plus vouloir que ce qui est du domaine de la civilisation, celle-ci s'opposant à la culture ? Répondre : Parce qu'il en est ainsi, et non autrement, voilà ce qu'on ne saurait faire ; sinon, pareille réponse trancherait naturellement toutes les questions en dépit des

1. Cf. dans *Schöpferische Erkenntnis* le chapitre qui porte justement ce titre.

Digitized by Google

objections de la raison. Mais ce que Spengler nous donne, ce sont des interprétations, et non des faits établis. Et à chacune de ses interprétations, on peut, en vérité, se demander pourquoi il a choisi celle-ci plutôt que telle autre. De réponse à nos « pourquoi », il n'y en a pas d'autre que celle-ci, à savoir que l'opinion préconçue de Spengler en décide ainsi. Et non pas en vertu d'une opération de l'intelligence, mais par un acte de foi. Hegel, lui aussi, disait à l'occasion : « Si les faits sont contre moi, tant pis pour eux ». De grands mathématiciens se montraient aussi très souvent pleins de dédain pour les preuves d'expérience qui contredisaient leurs vues théoriques. Mais, dans les deux cas envisagés, la connaissance, même illusoire, de l'essence des lois de l'esprit restait, en tant que réalité déterminante, la base de la théorie, et comme aussi bien l'esprit est l'autorité suprême de l'être pensant, le fait de décréter au mépris de toute expérience n'a rien d'absurde en soi. Or les affirmations de Spengler ne peuvent s'appuyer sur rien de tel. Ce que Spengler appelle intuition est en réalité une croyance bien déterminée, qu'il incorpore dans le monde de ce que souvent il perçoit grâce à une véritable intuition, tout comme Philon pour la doctrine de Platon dans l'*Ancien Testament*. Quoi qu'il puisse prétendre, Spengler *croit* en réalité à un déroulement du processus historique analogue à celui d'un mécanisme d'horlogerie, et il ne concède au libre arbitre que le strict nécessaire pour que l'individu puisse vouloir à faux et travailler à sa perte. Il ne fait que reprendre avec une rigueur excessive le point de vue de l'embryologiste, et, notons-le bien, de l'embryologiste de tendance mécaniste, pour qui le cours de la vie ne réclame pas d'autre interprétation que celui d'un processus chimique, et c'est de ce point de vue qu'il prétend découvrir l'avenir. Dans les deux cas, dit-il, tel fait déterminé engendre nécessairement tel autre fait déterminé. A cet égard, on est invinciblement

Digitized by Google

amené à songer non pas à Philon, mais aux scolastiques les plus rigides du moyen âge, ou encore aux catholiques actuels dont l'immutabilité des données dogmatiques et la certitude absolue qu'elle garantit, constitueraient l'essentiel de la foi.

Abordons maintenant le côté objectif du problème. Nous avons vu au début que l'embryologiste et le médecin lui-même ne peuvent prédire l'avenir qu'en prophètes et non pas en savants. Les idées de Spengler, sur ce point, restent dans le vague le plus complet. Qu'il parle d'organicisme ou qu'il use de tournures en apparence empruntées à Gœthe ou à Bergson (en réalité, aucun esprit ne fut jamais plus éloigné de Gœthe que lui, et quant à Bergson, il ne l'a jamais lu attentivement), le « Sens » tel qu'il l'entend est toujours quelque chose de mécanique. D'où son irrationalisme. Le monde conçu comme un mécanisme d'horlogerie, voilà bien l'énigme la plus désespérément irrationnelle qu'on puisse imaginer. Et comme le monde n'est pas un tel mécanisme, force est donc à Spengler qui le sait inconsciemment — et nous voici du coup amenés à déterminer la signification da sa psychologie de croyant — force lui est donc de faire ce que font en pareil cas tous les croyants dogmatiques : il se retranche derrière un système de concepts d'autant plus rigides. S'il en est capable, c'est à cause de sa mentalité de savant. Le savant est l'homme des faits. Or les faits étant tous irrationnels, et la foi constituant partout la suprême instance psychologique, le savant est toujours caractérisé par une véritable foi de charbonnier en ce qui touche les derniers enchaînements de principes. Nous touchons ici à l'origine du fanatisme de tous les grands esprits de l'ère mécaniste : pour maintenir intacte une foi aussi irrationnelle que la leur, il fallait des mesures de défense encore plus fortes que pour l'Église. Nous avons en même temps l'explication de la croyance, religieuse en apparence, qu'a Spengler

Digitized by Google

dans le destin. Si le réel se ramène en dernière analyse aux faits, l'esprit n'a rien de mieux que le respect de l'absurde ; car des faits qui aient un sens ne se peuvent découvrir que dans la région du Sens ou bien en la prenant comme point de départ. Spengler m'écrivait un jour qu'à son sens, seuls les enfants et les bêtes étaient autorisés à parler de questions métaphysiques : c'était là une manifestation particulière de l'état psychologique considéré plus haut. Il ajoutait qu'il n'avait compris ni les écrits de Kant ni ceux de Bergson, si toutefois il les avait lus : et il ne saurait en être autrement, puisque la région du Sens créateur, pour lui, n'existe pas. Spengler est, par excellence, l'homme borné à l'établissement des faits. Et cela — pour avancer dans notre définition — non seulement au sens du savant, mais au sens plus radical de l'industriel mécaniste moderne, dont il a personnellement le type. Pour beaucoup de lecteurs, l'impression la plus profonde qu'aura causée le livre de Spengler est due au simple titre : *Déclin de l'Occident !* Or ce qui fit le premier succès de l'ouvrage ne fut jamais dans la pensée de son auteur. Pour Spengler, le *Déclin de l'Occident* n'est qu'une conjecture entre d'autres, et dont l'Allemagne n'aurait qu'à se féliciter. Aussi bien ne comprend-il pas qu'on ait pu le compter parmi les pessimistes. De tempérament, il est tout aussi optimiste que doit l'être un chef d'entreprise. Comment, en effet, pourrait-il se poser en prophète de l'ère nouvelle, telle qu'il la retrace par anticipation, s'il était enclin au pessimisme ? Lorsqu'il écrit qu'on ne *peut* actuellement vouloir que ce qui constitue la civilisation : mécanisation, accroissement de puissance, fabriques, etc., il est bien évident que Spengler ne se trouve nullement en opposition avec notre époque. L'indéniable pathos de son livre a une tout autre origine, et c'est l'irrationalité, poussée jusqu'à l'absurde, de la foi qui est à la base même de son optimisme personnel. A cet égard, Spengler ne

Digitized by Google

rappelle pas Philon, ni davantage les scolastiques, mais bel et bien Calvin. Ce qui distinguait ce dernier des autres fondateurs de religion de son temps, c'était sa rigidité et le mécanisme irrationnel de sa croyance au destin. Dès lors s'explique que le monde capitaliste put naître de son esprit. Si la doctrine de Spengler contraint à croire et incite à agir, c'est pour les mêmes raisons qui expliquèrent le rayonnement de la doctrine calviniste. Sa rigidité répondait au besoin de sécurité. Et satisfaisant pleinement la partie de l'âme qui réclame la prédestination et l'irrationalité, elle ne fait que stimuler d'autant plus son désir de liberté à se déployer dans l'action.

Mais laissons de côté la psychologie de Spengler et envisageons en lui le philosophe qui cherche à percer le sens des événements, c'est-à-dire le prétendu prophète. Nous avons dit que Spengler est l'homme des faits par excellence. A la lumière de cette formule et de nos considérations initiales, il semble évident qu'il ne peut être prophète en vertu de cette seule et unique qualité. Ne peut prophétiser que celui qui perçoit directement le fond générateur des phénomènes. Or Spengler est non seulement l'homme voué exclusivement aux faits, mais il est bien, de ce type, le représentant le plus extrême qui fut jamais. Qui donc aurait pu écrire avant lui : « *Dans la réalité historique, il n'y a pas d'idéals : il n'y a que des faits. Il n'y a pas de vérités : il n'y a que des faits* » ? Et s'il continue : « *Dans le monde réel... il n'y a que des Etats développés, lesquels États, en vertu d'un processus de croissance, ne sont que des peuples « en forme »*, — ce qui est exact, — il ne fait par ce qui suit que prouver à quel point il est dépourvu de spiritualité : « *Bien entendu, une forme à empreinte indélébile, qui se développe en vivant, mais à laquelle le sang et le rythme d'une existence impriment une marque totalement instinctive et volontaire ; et que le génie des hommes d'Etat*

Digitized by Google

développe dans le sens même de la race, ou les idéalistes, dans le sens de leurs convictions, c'est-à-dire vers le néant ». Par là Spengler prouve qu'il ne voit dans le destin historique que l'organique qui ne dépendrait que des lois du sang, et que, selon lui, l'esprit, dans l'histoire, n'a pas plus de pouvoir ni de valeur que dans les phénomènes de la vie végétative. Et il affirme ainsi sa méconnaissance totale de l'essence même de l'histoire. Celle-ci est le seul plan du devenir qui dépende uniquement de l'homme ; elle est le domaine de la liberté pure, de la responsabilité absolue. Aussi l'esprit est-il, lors même que son action demeure inconsciente, son premier et dernier mot [1]. Dès lors, nous sommes en état de définir le sens profond des erreurs de Spengler. Pour cela, le mieux sera de reprendre son étrange distinction du *Dasein* (existence) et du *Wachsein* (existence en éveil). Il écrit en effet au sujet de l'apparition du Christ : « *Mon royaume n'est pas de ce monde* — voilà le mot suprême auquel nulle interprétation ne saurait rien changer, et d'après lequel chacun est en mesure de déterminer le lieu qui lui est fixé par la naissance et sa nature. Une existence qui se sert de la conscience parvenue à son plein éveil, *ou bien* une conscience qui règne sur l'existence ; tact *ou bien* tension ; sang *ou bien* esprit ; histoire *ou bien* nature ; politique *ou bien* religion : pas d'autre alternative et pas d'honnête compromis... Jamais croyance ne transforma le monde et jamais un fait ne réduisit une croyance à néant. » Et ailleurs : « La question de savoir si des doctrines sont vraies ou fausses est dénuée de toute signification pour le monde de l'histoire politique ». Rarement on avança d'affirmations plus fausses. *Dasein* et *Wachsein* ne sont

1. Cf. dans *Philosophie als Kunst* (De l'Intérêt de l'Histoire), dans *Wiedergeburt* (L'Histoire en tant que tragédie) et dans *Die neuentstehende Welt* mes définitions de l'essence de l'histoire.

Digitized by Google

nullement les termes d'une alternative forcée. Si jamais une force a transformé le monde, ce fut la foi, et avec le temps, ce sont la vérité et l'erreur qui sans conteste décident de la vie et de la mort. Non, les idées qui pour Spengler ne constituent pas même l'équivalent des autres faits et ne sont que des manifestations secondaires, des épiphénomènes, sont au plus haut degré des forces créatrices primordiales, agissant sur un plan supérieur à celui où règne le destin de Spengler.

Pour découvrir le passage qui, de Spengler, nous permettra d'atteindre la vérité, nous partirons de l'examen des faits, considérés comme phénomènes de la nature. La marche irréversible de l'histoire, cette conception que tous les historiens, avant les morphologistes modernes, prirent comme base, et qui peut, malgré ces derniers, passer pour démontrée, s'explique tout d'abord par le fait que les influences d'ordre physique se manifestent d'une manière tout aussi nécessaire que celles du milieu physique : il leur suffit, en effet, d'être assez fortes pour modifier l'état d'équilibre psychique existant. Pour des êtres qui pensent à la pleine lumière de la conscience, les idées sont des réactifs dont l'action est tout aussi nécessaire que celle des produits chimiques sur les protozoaires. Que des idées se suivent dans une filiation logique, leur logique devra se réfléter également dans les situations historiques, car tous les peuples qui subirent leur influence doivent réagir sur elles pour garder leur équilibre biologique. C'est ainsi que nul peuple européen n'a pu se dérober aux idées de la Réforme, de la Révolution française, de la démocratie, du parlementarisme, et qu'il en sera de même, et de plus en plus, pour le socialisme et le bolchevisme, indépendamment de la mesure où ces idées sont vraies ; c'est ainsi que l'Orient, une fois soumis à l'influence de l'Occident, doit fatalement en accueillir l'ensemble des idées. Certes chaque peuple

Digitized by Google

réagit à sa manière à la même influence, selon ses prédispositions, son stade et son rythme d'évolution. Mais il n'en reste pas moins que la communauté de tendances pour les esprits d'une même époque est le phénomène primaire, et pour autant que le processus psychique est logique, la vie elle-même participe au Logos. A lui seul déjà, ce fait prouverait que la destinée de l'*âme de culture*[1] de Spengler n'est pas, dans l'histoire, la dernière instance. Le processus psychique est bien, comme le processus physique, un phénomène de croissance, *mais il se poursuit à travers les âmes de culture en voie de devenir et de décadence.* C'est pourquoi l'idéal dernier d'une « âme » déterminée peut, sans absurdité, devenir l'idéal de la jeunesse d'une autre, ainsi que ce fut, dans une certaine mesure, le cas du bouddhisme, du christianisme et du socialisme. Mais le même phénomène a un autre aspect, plus important encore au point de vue qui nous intéresse. Les idées qui, une fois nées, agissent sous forme d'ambiance créatrice, sont au premier chef l'esprit et la créature de l'Esprit humain. Ainsi l'Esprit est lui-même ici le tréfonds de ce qui à son tour le forme et le modèle. De ce seul fait il résulte déjà ce que j'ai souvent démontré en partant d'autres prémisses, à savoir que le Logos est le *primus movens* de l'évolution historique et que le destin historique fait partie d'un autre plan (où règne une spiritualité plus haute, et par conséquent supérieure) que celui du développement organique, le seul que Spengler soit capable de voir. Or ce n'est que maintenant que nous apparaît le point essentiel : l'esprit, en tant que principe créateur de l'évolution historique, est précisément l'esprit parvenu à sa pleine conscience, celui-là même auquel Spengler dénie toute importance politique. Il s'agit bien, il est

1. Pour la notion d'*âme de culture*, lire le 1er chapitre du *Monde qui naît* ou l'ouvrage d'André Fauconnet sur Oswald Spengler.

Digitized by Google

vrai, d'un état de conscience de degré variable selon les cas ; plus un peuple est primitif, plus est restreinte la portion de lui-même dont il a conscience. Mais, en général, la conscience est la condition de tout événement historique, non seulement quant au sens, mais quant aux faits eux-mêmes. Les preuves en sont patentes. Toutes les fois que personne n'eut d'aspirations conscientes, il n'y eut pas la moindre trace de mouvement historique, et la vie se réduisit à la pure existence physiologique. Voilà donc toute la philosophie historique de Spengler réduite à néant. Ne pouvant songer à exposer et à démontrer ici en détail mes vues théoriques sur ce sujet, je ne puis que prier mes lecteurs de se reporter au chapitre : *Le vrai problème du progrès* dans *Le Monde qui naît*, et à ceux de *L'Histoire en tant que tragédie* et du *Sens ultime de la liberté* dans *Renaissance.*

Pour notre propos, il importe seulement de saisir pourquoi Spengler n'est pas un prophète, et d'arriver à comprendre en quoi consiste une activité spirituelle productive et prospective, en général. Reprenons à cet effet les résultats de nos considérations initiales, en les approfondissant. — Nous pouvons prévoir l'avenir dans la mesure où nous saisissons le Sens. Par le plus profond d'elle-même, la vie *est* Sens. L'être en qui le Sens agissant parvient à la pleine conscience — et il peut y parvenir, n'étant rien d'autre que ce qui imprime sa direction à l'insconcient collectif et individuel, immédiatement connaissable par l'intuition — cet être-là peut tout aussi bien percevoir directement l'avenir possible. Il le peut, vu que les normes et les fins de ses aspirations spirituelles et morales sont du même coup les raisons ultimes du devenir réel. Notons à ce propos qu'il est beaucoup plus aisé de prévoir l'avenir historique que celui de l'individu, parce que l'inertie, dans l'inconscient collectif, joue un rôle plus important que l'initiative. Dès lors on saisit pourquoi des occultistes

Digitized by Google

de facultés médiumniques moyennes seulement, et dont la doctrine philosophique peut paraître de valeur fort suspecte, ont souvent prévu l'avenir avec plus de sûreté que Spengler lui-même, malgré toute sa sagacité. Les faits en tant que faits, voilà justement ce qui ne mérite aucune attention dans la vue de l'avenir, puisqu'ils ne sont rien de plus que du Sens figé et mort. La prétention de Spengler au don de prophétie ne se révèle-t-elle pas ainsi comme une pure absurdité ? Grand historien comme il l'est, et comme tel capable d'intuition dans le cadre tout fait d'événements immuables, Spengler a souvent pénétré à merveille le sens du passé. Les forces de sa nature profonde l'orientent vers le passé ; ses dispositions innées lui permettent uniquement de comprendre la signification des processus vitaux achevés. S'il lui arrive parfois de porter des jugements exacts sur le présent, cela ne lui réussit que dans les strictes limites où l'intellect est en droit de travailler sur le donné par voie de déduction ou d'analogie. Dès qu'il lui faut sortir de ce cadre, Spengler se trouve totalement désemparé, quelle que soit l'assurance dont il fasse montre. Alors, il pense et écrit conformément à sa croyance que l'histoire est un mécanisme d'horloge ; alors il se comporte comme si l'avenir était impliqué dans le passé, ainsi que c'est le cas dans les processus mécaniques. En serait-il ainsi, il *faudrait* alors évidemment que des talents déterminés naissent à des époques déterminées, de la même façon qu'au bout d'un laps de temps déterminé l'horloge doit sonner trois heures. Jamais je n'oublierai ce que lors de notre première rencontre, en 1919, Spengler prédisait de l'avenir. Quelques années allaient suffire pour faire de Berlin le centre de l'Europe, car l'heure historique de la Prusse avait sonné. Mais où sont donc les talents que nécessite pareille tâche ? — *Ils vont naître...* Spengler est pur savant, orienté vers le passé. Comment l'idée lui peut-elle venir de prophétiser ? C'est que le

Digitized by Google

caractère transitoire de notre époque est tellement accusé que l'homme des faits lui-même ne peut s'empêcher, le cas échéant, d'écrire en prophète. Ne participe-t-il pas lui aussi au devenir inconscient ? Et s'il décrète fiévreusement ce qui « doit » arriver, au lieu de s'abandonner jusqu'à ce qu'il ait compris, c'est là le geste tragique de l'homme du passé : l'esprit du passé lui-même se met à prophétiser.

Spengler, homme du passé... Cette phrase contient le dernier mot sur l'homme. Spengler est, à tous les points de vue, l'Allemand roide et mécanique de l'ère wilhelminienne. Toutes les catégories, dans lesquelles il pense, sont celles du XIX^e siècle. D'où son succès dans les masses matérialistes d'aujourd'hui. Bien que créant en fait l'avenir, le monde du chauffeur ne pense-t-il pas lui aussi dans les catégories du siècle dernier ? Voilà pourquoi— et non pas seulement parce que le *Déclin de l'Occident* contribue pour sa part à la destruction du vieux monde — voilà pourquoi Spengler jouit de la considération des bolcheviks. Mais ce n'est pas seulement aux yeux des foules matérialistes que Spengler fait figure de prophète, et voici peut-être l'indice qui montre de la manière la plus décisive combien l'ère révolue — (pour reprendre les termes du chapitre de conclusion du *Monde qui naît*) — fut l'ère de l'esprit méconnu et impuissant, et jusqu'à quel point cette mentalité reste encore déterminante. N'être autorisé qu'à vouloir ce qui fait l'objet d'une prescription, ou ne rien vouloir : cette doctrine nous est bien connue par la caserne. On la croyait vaincue, parce que périmée. Dans sa réincarnation spenglérienne, la voici qui connaît un regain de vie extraordinaire. On se complaît béatement à croire que tout ce dont est capable l'initiative humaine, c'est de se mouvoir dans des limites préfixées et de réaliser des fins déterminées. Ne sont-ce pas là les principes mêmes pour lesquels l'Allemagne a fini par perdre la guerre ? Des savants étaient là qui,

Digitized by Google

en vertu de l'étude des faits, décrétaient ce qui devait arriver. Toute la machinerie du peuple allemand « voulait » ce qu'on lui prescrivait. Et l'événement fut tout autre... Il y a une ironie bien profonde dans le spectacle d'une Allemagne qui, à un tournant de sa destinée, va se choisir comme prophète, encore que pour un temps seulement, le représentant du passé du type le plus extrême qu'on puisse imaginer. Cela prouve à quel point elle est toujours orientée vers le passé. Savoir, et non compréhension, exécution d'un programme et non pénétration du Sens, dogmatisme et non pas expérience intime du devenir vivant, tels sont encore de nos jours les articles de foi de la majorité. Certes, Spengler ne peut rien là contre, si, malgré ses grands talents, il reste avant tout l'homme voué aux faits, s'il est le prototype de l'homme qui ne saurait avoir d'influence bienfaisante sur l'époque présente, ni montrer les voies d'un avenir meilleur. Mais il est vraiment inquiétant de voir que si peu de gens s'en rendent compte. Spengler, en effet, est attaqué pour des raisons qui ne touchent pas le moins du monde à l'essentiel de son œuvre, pour ses erreurs historiques de détail, par exemple. Ces erreurs, il aurait pu fort bien ne pas les commettre ; elles ne font pas partie intégrante de son essence personnelle. Si la chose était possible, c'est-à-dire si sa riche faculté de combinaison et les insuffisances de sa documentation le lui permettaient, jamais Spengler n'affirmerait à tort un seul fait. Le vrai défaut de Spengler consiste à voir dans les faits une sorte de juridiction suprême. Car si l'on peut, somme toute, admettre cette dernière proposition, il convient d'ajouter aussitôt que le fait d'importance suprême, c'est la liberté créatrice de l'homme. Il n'y a jamais rien eu d'historique qui n'ait jailli du sujet créateur. C'est ce que reconnaît Spengler par les termes d' « existence » et de « sang ». En ne le reconnaissant pas pour l'esprit parvenu à l'éveil, Spengler prouve qu'il n'a pas la

Digitized by Google

moindre notion du *logos spermatikos* [1]. Et c'est ce dernier seulement qui confère à l'homme sa qualité d'homme. Car, grâce à lui seulement, le pathos de la créature se transmue en éthos de créateur [2]...

PAR là nous avons définitivement dépassé le problème particulier que nous propose Spengler, et nous sommes en mesure, grâce aux résultats acquis, de résoudre un problème plus général et plus important. L'ère écoulée, celle du savant, fut l'ère de l'esprit impuissant et incompris. Dans l'ensemble, la collectivité s'en est elle-même suffisamment rendu compte pour que l'intellect, avec tout ce qu'il peut produire, ait subi une baisse formidable à la cote de la Bourse. Mais l'erreur, comme il advient si souvent, n'a été renversée qu'au profit d'une erreur nouvelle, encore plus funeste : celle que l'esprit se ramènerait au seul intellect, et que tout le profond serait irrationnel, voire même vide de tout ce qui est intelligence. C'est ainsi que Spengler ne voit le tréfonds de la vie que dans l'existence et le sang, si bien que toute différence s'efface entre l'homme et la bête. C'est ainsi que Klages ne voit dans l'esprit que l'ennemi de la vie et de sa profondeur. Or ce n'est que le dernier chapitre de ce livre qui démontrera comment l'esprit peut être tout aussi créateur que le sang. Mais un fait devrait, à mon sens, être considéré comme prouvé d'emblée, à savoir que c'est *l'esprit* de Jésus qui a transformé le monde. De tout temps, le rajeunissement du monde aura eu sa cause dans l'illumination de la conscience des peuples par un Sens nouveau. Ce fut grâce à sa conscience pleinement « éveillée » *(Wachsein)* que Bouddha déclencha un mouvement d'une puissance inouïe, aujourd'hui plus vivant que jamais. Certes, il

1. Cf. le dernier chapitre du présent ouvrage, p. 217. (N. d. T.)
2. Cf. dans *Wiedergeburt*, les chapitres sur l'éthique et la religion, et notre introduction. (N. d. T.)

Digitized by Google

leur fallait tout d'abord « exister », mais leur existence était précisément dominée par l'intelligence. Et cela n'est pas moins vrai des initiateurs politiques. Mussolini, actuellement, donne une âme nouvelle au peuple italien, c'est-à-dire qu'il l'aide à naître à une existence nouvelle. Comment opère-t-il ? En donnant un Sens nouveau aux hommes et aux choses, donc par une manifestation de l'esprit. Chacun de ses discours et de ses gestes confère à la substance primitive de l'existence italienne une forme nouvelle, et en fait ainsi l'incarnation d'un sens nouveau que jusque-là elle ne comportait pas. Et si, dans le cas Mussolini, des doutes sont encore possibles sur l'importance de son initiative personnelle, parce qu'il est à un degré extraordinaire l'homme du destin, l'exemple de Lénine donne un démenti d'autant plus décisif aux détracteurs de l'esprit. Il n'est pas d'exemple d'homme qui ait été aussi exclusivement que Lénine intelligence lucide et froide. Si tout ce qui passe pour profond aux yeux des Allemands est banni du monde soviétique comme sentimentalité, la tradition en remonte à Lénine. Or quel moderne aurait exercé d'action historique plus profonde que lui ? Et reconnaître ce fait, n'est-ce pas du même coup reconnaître que l'action de Lénine découle d'une réalité profonde ? Car il ne faut pas oublier que ce qui importe ici, ce n'est pas la théorie abstraite du bolchevisme, ou même sa victoire, mais la création d'un nouveau type humain auquel Lénine a donné un Sens déterminé, et dont la manifestation historique ne semble déjà guère moins formidable que ne le fut celle du mahométanisme après la fondation de l'empire arabe. C'est bien ici, ou jamais, que l'esprit se sera montré maître souverain. Et non pas dans le sens de l'alternative de Spengler, — esprit ou sang, — mais en cet autre, que l'esprit se révéla le véritable principe de la vie historique. Bien plus, l'esprit anti-métaphysique lui-même, négateur conscient de tout ce qui dépasse l'intellectuel, a causé

Digitized by Google

des effets qui prouvent directement l'existence d'une réalité métaphysique, alors qu'on a des raisons de se demander si tant d'hommes tendus consciemment vers une fin métaphysique ne sont pas de simples rêveurs et songe-creux.

Comment accorder toutes ces contradictions ? La suite du chapitre va livrer la clé du problème. — L'ère écoulée, celle où le savant fit loi, ne reconnaissait d'esprit que l'esprit abstrait, extériorisé, objectivé en théories, concepts et programmes. Le fait est en connexion avec ce que mon avant-propos disait de sa croyance à l'homme abstrait. Étant donné son orientation psychologique, il lui était du reste impossible de comprendre l'esprit d'une manière différente. Elle ne pouvait se rendre compte de la profondeur supra-intellectuelle, et pourtant spirituelle d'un homme, car, sur le plan de la connaissance abstraite extériorisée, cette profondeur ne peut être perçue. Et surtout elle ne pouvait faire l'expérience de l'esprit en tant que vie profonde, car une telle expérience vécue n'est possible que là où l'action de l'esprit se produit directement du dedans vers le dehors : dès que l'attention se tourne vers la projection abstraite, le contact du sujet avec le propre esprit créateur est rompu. L'homme ne peut alors réaliser sa profondeur que par un autre moyen : non par l'éthos de la création, mais par le pathos de la vie subie et vécue *(Erleben)*.

C'est là bien évidemment l'une des voies d'accès possibles vers les profondeurs. C'est la voie féminine, celle de la créature, et du point de vue de la création spirituelle, la voie que suit l'homme de nature spécifiquement pathique. A cet égard, c'est la voie spécifiquement allemande. De tous les peuples européens, l'Allemand est celui qui possède le moindre éthos et le pathos le plus considérable. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'il reçoit de lui-même sa loi, à la façon de l'Espagnol, de l'Anglais, du Français. Le fait est typique

Digitized by Google

qu'il ne se détermine qu'en vertu d'idées extériorisées et projetées, telles que données scientifiques tenues pour vraies, convenances sociales, fins élaborées dans l'abstrait, devoirs. Par suite, le point de vue objectif est pour lui supérieur au point de vue personnel, et c'est à peine s'il comprend que le facteur purement personnel puisse comme tel avoir quelque valeur spirituelle. S'il l'admet dans le cas unique du christianisme, c'est en vertu de sa foi, et non pas de sa compréhension : dès qu'il pense, l'élément déterminant lui paraît être ce qui constitue le christianisme, envisagé abstraitement, et non pas l'esprit qui l'anime, — cet esprit vivant, donc rebelle à toute définition, et reconnaissable à ses seuls effets. Les mêmes profondeurs spirituelles qui, au cours de l'histoire, agissent directement à travers les grands « donneurs de Sens », l'Allemand ne peut les réaliser que dans l'attitude pathique. Il en résulte que, pour lui, « *Erleben* » — mot intraduisible dans les autres langues — est la dernière instance de sa vie. Et comme l'homme habitué à juger des autres par lui-même, il mesure le degré de profondeur à celui de son expérience intérieure, ignorant que l'on peut bien ainsi mesurer la profondeur de l'action subie, mais non celle de l'action. C'est pourquoi la faculté de souffrir détermine pour lui le niveau spirituel ; c'est pourquoi il voit dans le poète la forme d'humanité suprême ; c'est pourquoi son peuple passe partout pour celui des poètes et des penseurs, ceux-ci constituant en vérité la plus haute expression de la mentalité pathique. Mais nous n'avons pas encore dit de l'*Erleben* tout ce qu'il est possible d'en dire : conformément aux lois de compensation de l'âme, il présente chez l'Allemand un caractère éminemment subjectif. Et il ne saurait en être autrement, puisque toute son activité se dépense dans la sphère de l'impersonnel et de l'objectif. Lorsqu'il adopte l'attitude opposée au pathique, il est l'impersonnalité même. Ainsi l'Allemand est-il, en tant que « ***Erleben-***

Digitized by Google

der »[1], essentiellement lyrique. Or cette attitude, qui lui est propre, lui assure précisément un avantage sur tous les autres peuples, dès qu'un des siens possède un don lyrique incontestable. Si, grâce à elle, un grand homme perçoit l'essence métaphysique du monde, elle peut inspirer des créations d'une grandeur partout ailleurs inconnue : d'où le pathos quasi cosmique d'un Luther et d'un Bach ; d'où, chez les plus grands poètes et mystiques allemands, une profondeur qu'aucun autre Européen n'a atteinte. Mais la majorité est incapable d'expériences d'une telle profondeur. La plupart des Allemands ne connaissent d'*Erleben* que sous la forme de sentiments, et de sentiments dépourvus de toute racine profonde. Comme tels, les sentiments sont, en effet, de simples reflets, c'est-à-dire des phénomènes secondaires : un malaise de l'estomac peut, à cet égard, avoir les mêmes effets qu'une idée métaphysique. En ce sens, la grosse masse des livres allemands qui se targuent d'être profonds et sont remplis de grands mots et de superlatifs, sont plus superficiels que ceux des nations plus réalistes et de moindre prétention, de même que les livres de femmes prétendant à la profondeur sont généralement superficiels. Car la profondeur réelle et objective décide de sa valeur, et non pas son reflet dans le domaine du sentiment ; ainsi la profondeur de l'*Erleben* n'a pas son unité de mesure, du point de vue d'autrui, dans ce qu'il est pour la personne qui le subit, mais dans l'espèce de profondeur dont il s'agit. Peut-être ferons-nous saisir plus vite notre pensée en attirant l'attention sur le cas-limite de Rainer-Maria Rilke. Celui-ci n'est pas un vrai mystique. Il ne sent vraiment que le poids des choses et des événements qui le conditionnent, et qu'il reflète ensuite sous forme de beaux sentiments. Mais il les sent profondément,

1. C'est-à-dire le sujet de l'expérience passivement subie. (N. d. T.)

Digitized by Google

il les pénètre jusqu'à un certain point : aussi l'homme personnellement profond peut-il y lire des révélations métaphysiques, pour les y avoir mises lui-même.

Or, subjectiviste, au sens que je viens d'esquisser, l'Allemand le fut de tout temps. D'où les qualités nationales de sensibilité intime, de rêverie pensive, de *Gemüt* (cet aspect spécial de l'âme allemande), considéré comme une valeur suprême. D'où sa prédilection pour le romantisme sous toutes ses formes, sa considération pour les petites gens menant une vie paisible dans leur petit coin. Aux yeux de l'homme d'attitude exclusivement éthique, tout homme d'action a plus d'importance que celui qui s'abandonne, si profondément que ce soit, dans le calme de son foyer, aux voluptés de la vie intérieure. Il est également vrai, certes, qu'une attitude pathique rend fort difficile à un peuple l'accès de la grandeur extérieure, car la joie de souffrir est pour lui un obstacle qui entrave à tout instant sa marche en avant. Il n'en reste pas moins que cette attitude, d'autre part, est à l'origine de tout ce que l'âme allemande a d'important pour l'humanité ; et quant au peuple, dans sa collectivité, elle ne lui a jamais encore été nuisible, un peuple ne souffrant jamais en temps normal de ses insuffisances typiques, puisqu'il leur doit précisément sa place dans l'ensemble cosmique. Alors vint le temps où l'intellect se développa exclusivement. Il ne pouvait, chez l'Allemand, ne pas amener le règne de l'impersonnalité et de l'objectivité extrêmes, et par là même, d'une part, une extrême maîtrise dans le domaine des choses, mais de l'autre, une perte de contact non moins totale avec sa propre profondeur, pour autant que celle-ci est accessible à l'intelligence. Alors, par voie de compensation, la subjectivité fut portée plus que jamais au pinacle. Depuis lors, on entend les savants les plus arides se réclamer par-dessus tout de leur sensibilité.

Digitized by Google

L'intellectuel le plus exclusif rend un culte fétichiste à l'irrationnel. Toute autonomie spirituelle est taxée d'intellectualisme. On admet comme établi que nul grand homme ne sut ce qu'il faisait, que tout chez lui était obscure nécessité. Le fait évident que tous les hommes vraiment grands, dont la tâche n'était pas d'extérioriser des idées, mais de les incarner, est à dessein négligé, et la doctrine chrétienne, selon laquelle le Verbe peut se faire chair, n'est plus comprise. Que Dieu, lorsqu'il créa le monde, ne vécut probablement pas sa création, à la manière allemande, voilà qui ne vient alors à l'idée de personne. D'où les succès homologues des antipodes que sont Spengler et Klages. Pour le premier, le sang, la nature, absolument dénués de spiritualité, voilà le dernier mot. Pour le second, la vie sourde et primitive du Pélage, en intime communion avec la terre.

Tout cela peut être compris et expliqué, comme tout du reste est compréhensible et explicable. Mais qui regarde cette évolution comme un progrès, se déclare ainsi ouvertement pour le péché contre le Saint-Esprit. Ce qui, en principe, constitue l'homme, ce n'est pas son pathos, mais son éthos, c'est le pouvoir qu'il a de se déterminer librement dans l'ensemble cosmique. Et ce n'est chose possible que sur la base du logos, principe de toute initiative. Qui voit dans le pathos l'idéal suprême, se décide par là même en faveur de l'objet et contre le sujet. N'est-ce point la raison dernière du fait que l'Allemand est aujourd'hui une fois de plus objet de l'histoire ? Qu'il produit l'impression de l'homme le moins libre qui soit ? N'avons-nous pas ici l'explication de ce qu'il se met partout en contradiction avec le sens des choses? Si, dans la vie intérieure, l'*Erleben* fut pour lui la pierre de touche suprême de la personnalité, vers le dehors, ce furent les « faits ». Mais l'homme des faits est l'homme superficiel par excellence. Il ignore tout du Sens créateur. Et le type primordial de l'homme des faits se trouve, en Allemagne, incarné en Spengler.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

KANT
DÉCOUVREUR DU SENS ÉTERNEL

UN homme est grand dans la mesure où sa valeur et son importance sont indépendantes des faits constatés ou admis. César offre de cette vérité l'illustration la plus saisissante. Qu'on lise concurremment le *César* de Gundolf et la *Monarchie de César* d'Eduard Meyer ! Le rapprochement de ces deux œuvres, dont l'une nous présente l'image la plus exacte sans doute de l'être empirique et de l'œuvre historique du grand homme, et l'autre, un tableau synthétique de son influence à travers les temps, fait apparaître une différence qui surprend au premier abord. Je ne ferai ressortir ici qu'un seul point. En fait, l'empire romain fut la réalisation non pas des plans de César, mais de ceux de Pompée, et pourtant, seule l'image de César a agi comme puissance historique, si bien qu'on est allé jusqu'à attribuer après coup à César les mérites mêmes de son adversaire. Tout ce qui fut ultérieurement réalité impériale et césarienne a son prototype dans l'homme que fut César. C'est donc le mythe, lors même que les faits sont connus, qui a été la réalité historique véritable. Et les politiques-nés que furent les successeurs de César n'étaient pas sans le savoir peut-être, lorsqu'ils se firent, de leur vivant déjà, porter au rang de dieux ; car, si modeste que fût l'idée d'un dieu à Rome, seuls les empereurs déments se sont réellement considérés

Digitized by Google

comme étant d'essence divine. N'apparaît-il pas déjà à la lumière de ces faits pourquoi les hommes les plus grands et les plus puissants ont été enveloppés d'une auréole mythique, pourquoi seuls leurs mythes ont continué de vivre, pourquoi, enfin, il est si difficile de déterminer scientifiquement la réalité empirique, voire le seul fait de leur existence ? La permanence d'une influence dépend tellement peu des faits effectifs, que la tradition de ces derniers s'efface en proportion de leur valeur significative. De Jésus, nous ne savons, dans l'acception scientifique du mot, quasi rien. Mais en saurions-nous davantage, et la science contredirait-elle de tout point la foi, que, moins encore que pour César, son mode d'influence en serait changé. C'est ce que prouvent les exemples de Bouddha et de Mahomet. Les fidèles du premier, pour ne parler que de lui, en savaient assez sur sa vie pour ne pas avoir le moindre doute au sujet de sa physionomie historique, car le fond et le style de ses nombreux discours suffisent à donner de l'homme et de son genre de vie une image d'une fidélité incontestable. Néanmoins, c'est sous les traits d'un surhomme que, dès l'origine, Bouddha a exercé son action. Il n'en est pas autrement (à son plan) de Mahomet, malgré toutes ses faiblesses, que jamais on ne chercha à dissimuler. Et le succès du plus récent fondateur de religion, de Mrs. Baker-Eddy [1], fut-il le moins du monde compromis par la démonstration documentaire des pires insuffisances et des pires fautes, réduisant à néant toute prétention à la grandeur personnelle ? Dans l'histoire n'agit véritablement que le mythe.

Or, à toute action correspond nécessairement une

1. La biographie de cette femme devrait être connue tout particulièrement des psychologues et des historiens. Mark Twain donne dans *Christian Science* (éd. Tauchnitz) une très bonne idée de son importance. Voir en outre le chapitre la concernant dans les *Méditations psychologiques* de Pierre Janet.

Digitized by Google

réalité. En s'appuyant sur leur connaissance des faits pour réfuter le mythe, les savants commettent un péché contre l'esprit même de la science, car ne *peut* agir que ce qui est de quelque façon réel. Toute la question est de savoir quel genre de réalité fut en jeu dans le cas donné. Or l'alternative, en principe, est la suivante : ou bien l'esprit en question correspond mieux lui-même à son image mythique qu'à sa réalité scientifiquement démontrable, ou bien il constitue un symbole de ce que ses adorateurs et successeurs portaient en eux de virtualités. Il n'est possible de décider nettement que lorsque l'infériorité du modèle ne fait pas l'ombre d'un doute, comme c'est le cas pour la fondatrice de *Christian Science*. Car l'esprit représentatif étant le seul à être capable d'action, puisque personne ne s'intéresse à ce qui ne le touche pas de près, il faut, en principe, que les deux possibilités envisagées se trouvent réalisées toutes les fois que s'exerça quelque grande action historique ; et — pour effleurer l'autre aspect de la question — jusqu'à celle que le présumé grand homme fut grand effectivement, étant donné que personne ne peut inventer ce qu'il n'est en aucune façon. Si en effet de nouvelles impulsions ébranlèrent le monde, il faut bien qu'ait existé un promoteur correspondant. La plupart des grands hommes, survivant comme prototypes, constituent à cet égard des produits de croisement de réalité vécue et de réalité projetée [1].

Mais il n'y en a pas moins eu des hommes d'une grandeur tellement prodigieuse qu'ils ont survécu par leur seule vertu. Et on peut l'affirmer en toute certitude, étant donné que ce qu'ils étaient ou extériorisèrent d'eux-mêmes, ne fut intégralement compris que d'un petit nombre d'élus. De tels hommes ont créé

1. Au sens psychanalytique, on transporte sa propre image ou volonté sur un autre individu ; on s'identifie avec lui. (N. d. T.)

Digitized by Google

eux-mêmes leur propre mythe. Ainsi s'explique que les mythes du Christ et de Bouddha emportent tellement la conviction, et l'emportent précisément dans leur transcendance au delà de ce qui est humainement possible. Pour se faire une idée de ce que furent effectivement ces esprits, il fallut recourir à une image qui dépassât la mesure humaine. D'où la vérité supérieure du César mythique en face de sa réalité empirique. Les hommes finissent toujours par exercer une action conforme à ce qu'ils sont. Le très grand homme que César fut en fait, mais qu'il put d'autant moins extérioriser dans son œuvre immédiate que, médiateur d'une époque de transition, il dut tout au long de sa vie conclure des compromis, ce grand homme s'est, dans l'image que les hommes se firent de lui et dans l'action qu'il n'a cessé d'exercer, rapproché de plus en plus de sa propre réalité la plus profonde. De plus en plus le niveau qu'il représente apparut nettement, niveau correspondant au centre de l'ensemble spirituel auquel se rapportaient tous les détails qui ont reçu de lui un sens nouveau. Ainsi César fut-il sans aucun doute celui-là même que l'humanité révère en lui.

D'où ce paradoxe qu'il serait plus conforme au Sens de rectifier les faits d'après le mythe, que de procéder inversement. C'est en effet ce qui ressort de toute évidence de la considération suivante. Encore que nous ne commencions qu'à pénétrer la vraie nature des mythes (C.-G. Jung — pour ne parler que de lui — n'ayant fait que préparer les voies), il n'en reste pas moins acquis que tout mythe est un symbole de la réalité *intérieure*. Abstraction faite des autres interprétations possibles, les mythes primitifs ont, en tout cas, ce sens qu'ils traduisent les problèmes élémentaires de l'âme. C'est pour cette raison qu'ils se retrouvent sur tout le globe terrestre et renaissent en rêves à toutes les époques, doués qu'ils sont d'une puissance convaincante absolue.

Digitized by Google

Ce n'est que pour cette raison que les poètes reviennent à eux sans cesse. La même remarque est vraie, *mutatis mutandis*, de tout mythe national. Dès lors s'éclaire singulièrement le phénomène de transformation mythique des faits historiques. Étant donné que l'âme, au sens le plus large du mot, manifeste sa vie sous forme de symboles, et qu'elle projette par suite nécessairement ces symboles dans le monde réel extérieur, tandis qu'inversement, celui-ci évoque tout aussi nécessairement dans l'âme les images mythiques correspondantes, il se trouve que l'image est la véritable expression de la réalité intérieure. Car celle-ci est expression du Sens : le « significatif » est donc seul à représenter une réalité vivante. Il en résulte que l'histoire ne saurait ne pas être mythologie, et que les historiens devraient prendre les forces historiques que sont les préjugés, les exagérations, les erreurs d'interprétation, voire même les falsifications d'une époque, bien plus au sérieux que les phénomènes dits objectifs qui leur servent de base. On ne saurait objecter ici que le mythe crée des images idéales derrière lesquelles, toujours déçue, la réalité reste bien loin : la vie étant un processus ininterrompu et ne pouvant dès lors être réellement comprise comme état statique, sa réalité, toujours en travail, ne saurait s'exprimer symboliquement par l'esprit, tel qu'il est, que comme un état de tension insoluble entre l'objectif atteint et celui qu'il est impossible d'atteindre. L'homme véritable n'est donc pas identique avec son idéal, mais tout aussi peu avec sa réalité seule : sa substance même est définie par la tension vécue entre son idéal et la réalité, — le mot « vécu » portant ici l'accent principal, car il élimine du domaine où vaut notre proposition tout effort qui n'existerait qu'en représentation et ne serait donc qu'imaginaire. On comprend dès lors pourquoi ceux dont la nature tend essentiellement à se dépasser, sont forcément idéalisés, mais qu'eux seuls le sont

Digitized by Google

pour toujours. On comprend également pourquoi l'histoire, sauf malentendu possible (mais les malentendus s'amortissent toujours rapidement), ne peut que donner raison au mythe contre la chronique : si l'on ne saurait définir l'homme considéré comme tendant essentiellement à se dépasser, qu'en fonction de la tension qu'il représente entre son idéal et la réalité, il faut bien que la réalité, lorsqu'elle est historiquement significative, se rapproche avec le temps toujours davantage de l'image idéale. Nous avons là l'explication du fait, autrement mystérieux, que les grands hommes continuent de se développer, même après leur mort, ainsi que nous l'avons montré dans notre étude sur Schopenhauer et dans celle que nous avons consacrée à l'histoire dans *Philosophie als Kunst*. Et raisonnablement il ne peut en être autrement.

Nous pouvons désormais formuler en termes définitifs le problème du rapport entre le mythe et la vérité de fait. En tant que symbole, c'est-à-dire image du Sens, le mythe donne au Sens d'une vie déterminée l'expression conforme à l'esprit. En réalité, le Sens est le tréfonds de la vie, ainsi que l'anticipait déjà la notion antique du *logos spermatikos*. Si l'on considère en outre qu'en vertu de la même loi de polarisation qui exige une collaboration de l'idéal inaccessible avec l'état de choses existant pour que se maintienne chez l'individu le mouvement de la vie, le mouvement historique ne peut naître que de la collaboration des chefs et des troupes, des modèles et des imitateurs (tout comme sur le plan organique, la vie ne naît que de la collaboration de l'homme et de la femme), on comprend — et le fait ne fut jamais mis en doute — pourquoi, d'une part, dans sa marche en avant, l'humanité se polarise dans ses modèles, et pourquoi, d'autre part, les types élus, par leur essence, correspondent en général à l'image qu'on se fait d'eux. Il n'y a que ce qui correspond au sens de notre propre effort qui s'impose comme modèle,

Digitized by Google

alors que ce qui ne touche personne d'une façon particulière n'exercera jamais la moindre influence. C'est pourquoi n'exercent d'action sur le processus historique (ce processus qui, selon la formule de Driesch, est toujours « cumulation », puisque le souvenir totalise et par suite transforme la base des impressions personnelles, mais qui est en outre réalisation du Sens, c'est-à-dire liquidation progressive des problèmes historiques), c'est pourquoi n'exercent d'action que ceux qui résolvent les problèmes concrets de l'inconscient collectif d'une époque, ou bien en préparent la solution.

De ce point de vue, il est indifférent que le prototype agissant soit historique ou imaginaire, car, dans les deux cas, c'est l'image qui agit ; et, en effet, des figures notoirement imaginaires ont exercé à maintes reprises une action considérable à travers les siècles — d'où l'importance historique des poètes —; ainsi, plus que tout autre, Don Quichotte. Pourtant c'est aux modèles qui vécurent réellement que sont dus les plus grands effets, et à ceux dont l'être correspondait le mieux à leur image extérieure. La raison en est que l'on ne saurait inventer ce que l'on n'est aucunement. Comme le facteur agissant n'est jamais dans l'idée extériorisée, mais dans son tréfonds créateur vivant, tout ce que poète créa de grand fut toujours, quoi qu'il inventât du reste, l'émanation de son âme, et lorsque l'âme n'est pas au niveau de la création, celle-ci manque forcément sinon de prestige spirituel, du moins de puissance de transformation. De ce qui précède, il appert donc nettement pourquoi ne survit à la longue que l'homme vraiment grand, et pourquoi celui-ci, en cas de nécessité, se crée son propre mythe.

On ne doit donc pas rectifier le mythe d'après les faits, mais bien ceux-ci d'après le mythe. Cela tient — pour insister sur le point capital — à ce que l'élément véritablement efficient en toute vie, parce qu'il en est la réalité la plus profonde, est son Sens essentiel.

Digitized by Google

Nous pouvons dès lors faire un pas de plus. Si le Sens est le facteur décisif, le fait qui l'incorpore à un moment donné, joue en principe un rôle secondaire. Certes la loi de corrélation du Sens et de l'expression ne tolère pas d'exception. Mais la conformité d'une expression ne pouvant se déterminer qu'en fonction du monde empirique, c'est justement la loi de corrélation qui exige des transformations dans l'espace et dans le temps. Pour déterminer le sens profond de la doctrine du Christ, il fallut faire usage de concepts et d'images différents selon les époques. Ce n'est que sous cette forme qu'une religion quelconque se maintient au cours des siècles. D'autre part, sa vérité ne peut revendiquer de valeur éternelle que dans la mesure où elle supporte des métamorphoses dans son expression. Ou bien — pour reprendre la formule dont je me servais dans la préface de l'*Immortalité*, où je traitais ce problème pour la première fois — : seule la direction est éternelle, le temps franchit toutes les limites. Or tout Sens est intemporel, et jusqu'à celui qui anime l'homme concret. Aussi la postérité a-t-elle pleinement le droit d'en modifier l'interprétation, lorsqu'il continue de vivre en tant que symbole. Cette sorte de réincarnation répond à une nécessité naturelle, quoi qu'il en soit de cette autre nécessité à laquelle croit celui qui admet la réincarnation, doctrine qui ne fait, somme toute, qu'affirmer pour l'individu ce qui est acquis dans le domaine de la survivance spirituelle. Or ce qui est vrai des esprits, l'est aussi des doctrines abstraites. Et j'en arrive ainsi à l'objet particulier de ce chapitre, c'est-à-dire à *Kant*. Qu'on me permette toutefois au préalable une remarque destinée à relier ce qui précède à ce qui va suivre. Si la vérité fondamentale que nous exposons vaut tant pour les doctrines abstraites que pour les esprits, la raison en est, bien entendu, que ces doctrines, au sens littéral du mot, n'existent pas dès que paraît dépassé le plan des faits bruts, le plan du simple chemin qui

Digitized by Google

mène à la connaissance, à savoir la logique ; — ou bien encore, selon notre terminologie, dès qu'un esprit s'applique non à savoir, mais à comprendre. De même que la compréhension est toujours le produit d'un acte personnel, de même toute attitude et toute position de problème, si impersonnelle qu'elle puisse être, a une âme vivante, et qui reste vivante, tellement il est nécessaire qu'elle anime chacun de ceux qui aspirent à certaines connaissances. Et il en est ainsi, parce que l'attitude spirituelle (comme je crois l'avoir prouvé dans les pages de conclusion de *Connaissance créatrice*) n'est précisément rien d'autre qu'un aspect déterminé de la vie de l'esprit elle-même.

J'AI montré dans mon étude sur Schopenhauer à quoi tient l'importance de Kant au point de vue de la méthode. Elle tient, pour me répéter brièvement, à l'art de poser les problèmes qui lui est propre. Mais son importance unique, du point de vue philosophique, vient de ce que la position du problème est en soi la seule chose dont tout dépende chez lui. Il est absolument impossible chez Kant de faire dériver la doctrine de ses éléments et des constatations de détail, qu'il emprunta, comme tout autre philosophe, au trésor de savoir de l'humanité.

Par contre, elle découle nécessairement en sa totalité de la façon dont Kant a posé son problème. Ainsi tout ce qui pouvait paraître connu, voire banal, se trouve éclairé d'une lumière nouvelle, intégré dans un nouvel ensemble spirituel. Or un tel ensemble constitue de toute manière à l'égard de la matière à laquelle il donne une âme, un *a priori*.

On pourrait objecter ici qu'en ce sens, tout philosophe ayant incarné en vertu d'une nécessité intérieure une certaine manière de voir, fut d'une originalité absolue, qu'il fut original dans le même sens essentiel où l'est tout être vivant. Mais le cas de Kant reste

Digitized by Google

pourtant unique en son genre. Personne avant lui n'a posé ses questions avec autant de justesse, c'est-à-dire avec une vision aussi nette du Sens, et cela tant du point de vue du sujet connaissant réel et de son vouloir qu'à celui de la nature réelle qu'il s'agit de connaître. Personne n'a, de son point de vue particulier, saisi et réalisé une proportion juste et harmonieuse entre les sons élevés, moyens et fondamentaux du Sens, avec une maîtrise comparable à la sienne. Mais surtout, fait essentiel : *personne jusqu'à lui n'a choisi de point de vue d'où l'on puisse en fait découvrir tout l'horizon qu'il devait dominer.*

C'est une comparaison qui me permettra de préciser ma pensée. Pourquoi la musique de Bach passe-t-elle pour être la base même de toute musique ultérieure ? Pourquoi, sinon parce qu'elle exprime les rapports primordiaux qui sont à l'origine de toute la musique occidentale et dont ils sont le *logos spermatikos*. Ce sont ces rapports primordiaux qui, en langage kantien, rendent cette musique possible ; voilà pourquoi ils restent en vigueur à travers tous les temps. D'autre part, la musique de Bach se réduit, comme nulle autre, à l'expression de ces rapports fondamentaux. Eh bien, il n'en est pas autrement de Kant. Sa philosophie détermine l'attitude primordiale de l'être connaissant dans l'ensemble cosmique avec une exactitude tout aussi indépendante du temps que la musique de Bach incarne les rapports fondamentaux de l'âme musicale. Par cela seul, Kant a, dans l'histoire de la philosophie, accompli le pas décisif. Car personne avant lui n'avait posé avec autant de précision, ni même posé tout simplement, la question de l'orientation primordiale que l'être connaissant doit adopter au sein de l'Univers. Ce qui revient à dire que la philosophie de Kant est tout entière située dans le domaine du Sens pur. Elle ne dépend de ses matériaux que dans la mesure où l'esprit dépend du corps nécessaire à son expression.

Digitized by Google

Nous voici donc revenus au thème général de cette étude. Si la philosophie de Kant est bien sur le plan que nous avons dit être sien, elle doit, par sa nature, être immortelle, — immortelle dans un sens qualitativement différent de celui des autres penseurs théoriciens. C'est encore par un rapprochement avec Bach que je ferai saisir le plus rapidement ce que j'entends par là. Si Bach est immortel, il l'est dans un sens qualitativement différent de tous les autres musiciens, car les rapports que concrétise sa musique sont indépendants de la loi du devenir qui régit ce monde. Dans toute nouvelle forme naissante, c'est toujours Bach qui revit, Bach, son âme la plus profonde, et voilà ce qu'on ne saurait prétendre de Beethoven, ni même de Wagner. A cet égard, la survivance de Bach est même indépendante du prestige de sa propre musique. En tant que phénomène particulier, celle-ci, comme toute autre, est liée à son époque ; elle appartient au XVIII^e siècle ; son atmosphère concrète est inséparable de celle de la fin du baroque et du rococo. Mais son Sens immortel transparaît si nettement à travers son apparence mortelle, que nul esprit compréhensif ne s'arrête à celle-ci.

Kant est en réalité l'un des rares esprits éternels que compte l'humanité. Si nous nous remémorons les considérations qui préludèrent à cette étude, force nous est de déduire de cette proposition que la véritable influence posthume de Kant ne tient pas à ce qu'il fut en fait, mais à son mythe. Si Kant a intégré le savoir possible dans un nouvel ensemble spirituel, si toute son importance tient à celui-ci, sa véritable influence consiste sans doute dans l'orientation vivante que son exemple ne cesse de déterminer chez autrui. Mais Kant est nécessairement, et par essence, polarisateur et modèle, dans le sens même où le sont César, Jésus, et toute grande figure historique. C'est donc le côté « fait » de l'œuvre kantienne qui importe le moins. Et c'est bien,

Digitized by Google

en effet, ce qui a lieu, encore que cette affirmation semble démentie par la littérature de Kant et des Kantiens. Nul doute qu'un très grand nombre des vues particulières de Kant, et jusqu'à celles qu'il jugeait définitives, ne soient dépassées. Nul doute que toutes les tentatives modernes visant à faire de sa doctrine, telle que l'avait déterminée son époque, un modèle éternel, n'aient échoué. En incitant à s'arrêter aux problèmes résolus par Kant, elles entravent le progrès, puisque les problèmes résolus sont par là même éliminés ; ils cessent d'être problèmes. En occupant les esprits de résultats dépassés par le progrès des connaissances, elles engendrent un intérêt de nature historique, là où il n'est question que de vues d'avenir. Si elles comprennent la grandeur de Kant de telle sorte qu'elles incitent à lever les yeux vers elles dans la pieuse attitude du croyant, elles ne font que développer cette foi dans l'autorité et les dogmes que Kant lui-même voulait bannir de toute philosophie ultérieure.

Envisageons à présent le point de vue des Kantiens. On leur doit assurément d'avoir développé mainte vue féconde de Kant et rectifié mainte erreur de détail. Mais y a-t-il le moindre rapport entre de tels résultats et ce que le nom de Kant représente dans l'histoire ? Est-ce à cela que l'on pense lorsqu'on parle de l'action de Kant à travers le XIX^e^ siècle ? Est-ce pour cette raison que le nom de Kant est cité par le monde entier comme puissance spirituelle vivante ? Il importe avant tout de répondre à ces questions. Bien entendu, la lettre de sa doctrine doit être étudiée comme par le passé, et cela de tout temps, car il n'y a pas de meilleur maître que lui [1]. Mais si l'importance de Kant se bornait

1. Ici, H. Keyserling renvoie au fascicule VIII-IX du *Weg zur Vollendung* où, à l'occasion du bi-centenaire de la naissance de Kant (1724), il exposa en quoi consiste la bienfaisante influence que peut avoir la lecture de Kant, en la comparant

Digitized by Google

à cela, elle serait de même nature que celle des langues mortes, considérées comme des disciplines intellectuelles auxquelles il est bon de se soumettre ; alors Kant n'intéresserait que les seuls débutants. Mais Kant est un esprit *vivant*. Comme tel, c'est un modèle, au sens le plus élevé du mot. Et voilà précisément ce que méconnaît presque toute la littérature sur Kant et les Kantiens.

La véritable importance de Kant est d'une tout autre nature que ne le suppose cette littérature. A elle s'applique tout ce que nous avons dit au début, du rapport entre faits et mythe. Elle est tout aussi indépendante du système particulier de Kant, soumis aux contingences du temps et de l'espace, que celle de César l'est de son œuvre effective. La valeur éternelle de Kant n'est pas plus compromise par le fait que la solution de maints problèmes, dans laquelle on voit son plus grand mérite (et je pense surtout ici à tout ce qui est lié à la critique de la raison pratique), n'est pas le moins du monde son œuvre, que l'importance césarienne et impériale de César ne se trouve amoindrie parce que l'empire romain fut, en fait, la réalisation des idées de Pompée. Si, depuis Kant, tout penseur, et même tout être pensant, se réclame de lui, en dépit de toutes les divergences de détail, de même que tout empereur se réclame de César, cela tient à ce que Kant, indépendamment de son propre système, a donné à toute idée possible une place nouvelle dans l'ensemble de la pensée. Par l'orientation qu'il lui a donnée, *la pensée a pour la première fois acquis toute la fécondité dont elle est capable*. Avant la venue de Kant, la pensée entreprenait constamment ce qui n'était pas dans sa propre direction, soit qu'elle dépassât les limites fixées par la nature, soit que, retenue par des considérations

à l'étude du latin ou du français. Kant apprend à poser les problèmes, et si l'expression de Kant semble ardue à saisir, l'éveil des forces créatrices n'en est que plus puissant.

Digitized by Google

étrangères à son domaine, elle ne se hasardât pas assez loin. Kant apprit à poser la question de telle sorte que la réponse exacte qui lui est donnée fît prendre conscience des limites inhérentes à la pensée. Mais il en est de même de ses possibilités infinies, là où elles existent. Kant a conféré à la pensée sa juste orientation dans l'ensemble organique de la vie spirituelle. Ne saisit-on pas dès lors pourquoi son importance subsiste, intangible, que son système particulier résiste ou non à l'examen, et pourquoi son mythe continue d'agir partout où ses questions sont posées dans le même esprit, et quelle que soit la manière dont elles puissent être formulées dans le détail ? En cela analogue à César, Kant, le plus grand des politiques réalistes de l'esprit, en n'usant que des moyens existants et en ne poursuivant qu'un objectif possible, a atteint ou du moins contribué à atteindre ce que tous ceux qui travaillèrent à l'aide de moyens inexistants devaient fatalement manquer. Je veux parler de Platon, de Plotin et de Saint Thomas, pour ne citer que les plus grands. Ceux-ci ont peut-être eu des intuitions et des aspirations plus profondes que Kant, ce Prussien des marches de l'Est, non seulement positif, mais encore positiviste même à certains égards ; ils furent assurément d'âme plus haute. Mais comme tous les purs idéalistes, ils ne pouvaient qu'échouer, parce qu'ils prétendaient créer à l'aide de moyens inexistants. *Or leur pressentiment peut précisément, grâce à l'œuvre de Kant, devenir un jour une certitude.* En réalité, Kant a fait tout autre chose et plus qu'il ne le pensait lui-même. En déterminant ou en incitant à déterminer les bornes de l'intuition et de la logique possibles, en définissant la place de la science dans l'ensemble du cosmos spirituel, il a conquis une base de connaissance au delà de la science et ainsi rendu possible une philosophie *ayant pour objectif le Sens général, et permettant de comprendre dans leur connexion le rationnel et l'irrationnel.* Certes, ce n'est

Digitized by Google

pas lui qui l'a créée, effectivement. Mais elle se trouve préformée dans la position du problème kantien, avec la même nécessité que la forme adulte dans le germe. Celui-ci, en effet, n'a pas la moindre ressemblance avec ce qui en sort. Et l'on saisit dès lors que ce sont justement ceux qui s'en tiennent aux résultats de Kant ou ne font que poursuivre son œuvre dans le détail, qui n'ont aucun titre à se réclamer de lui. Et il appert également que le défaut de concordance dans les résultats concrets n'autorise personne à ne pas se sentir disciple de Kant. Parvenus au stade actuel de nos connaissances et de notre conscience, nous ne saurions nous arrêter aux limites de Kant. D'autre part, c'est précisément à lui que la philosophie doit de poursuivre son essor au delà de ces bornes. La grandeur unique de Kant tient justement à ce que l'essence de sa doctrine ne connaît pas les contingences du temps et que sa philosophie subsisterait, quand même s'en écrouleraient tous les détails. Sa philosophie est éternellement vivante parce qu'elle est capable de perpétuellement renaître. Le premier, Kant a compris que le problème proprement philosophique est celui qui cherche à découvrir le *Sens*, la teneur spirituelle de tous les faits. C'est la raison pour laquelle tous ceux qui posent la même question en partant du Sens, sont de la filiation de Kant.

Kant est donc, en vérité, le fondateur de la philosophie du Sens. S'il n'en put construire que les premières assises et ne put appliquer sa méthode qu'aux sciences naturelles, il en faut voir les raisons dans l'époque où il vécut et dans ses aptitudes particulières. Mais comme tous les Sens possibles se reflètent les uns les autres, et que par suite tous les domaines de réalisation possible du Sens sont en rapport de correspondance, la philosophie de Kant, parce qu'elle vise à saisir le Sens, devait, en vertu de sa logique interne et vivante, tendre à dépasser au cours des temps, c'est-à-dire de ses réin-

Digitized by Google

carnations, ses limites primitives. Si donc nous voulons juger Kant du point de vue de l'histoire vivante, nous devons voir en lui la figure mythique qui ne réclame de piété qu'à l'égard du Sens par elle incarné. Et nous voici amenés à la constatation d'une vérité, restée incomprise jusqu'à présent, mais qui doit cesser de l'être, si jamais doit s'ouvrir une ère de libre recherche orientée nettement vers l'avenir. On distingue d'ordinaire les esprits qui excitent et stimulent de ceux qui réalisent et accomplissent, et la science ne prend vraiment au sérieux que ces derniers. Or personne n'étant jamais parti du néant, tous ceux qui firent un pas au delà du point précédemment atteint, furent précisément des réalisateurs, et la distinction ci-dessus est, à cet égard, dénuée de sens. Mais, d'autre part, on ne saurait concevoir davantage un accomplissement absolu en un monde soumis à la loi du perpétuel devenir. Un accomplissement qui serait un aboutissement définitif, ne peut s'imaginer que de deux manières : ou bien tel problème est liquidé, c'est-à-dire cesse d'être problème, ou bien certaines possibilités sont, sous une certaine forme concrète, définitivement épuisées. D'où il résulte que les « accomplisseurs » ne peuvent avoir qu'une importance temporelle — et non pas éternelle. Dans l'hypothèse la plus favorable, ils représentent des stades dépassés une fois pour toutes, dont on garde le souvenir par gratitude. Mais le plus souvent ils ne sont que les monuments d'époques à jamais évanouies. C'est pourquoi ceux-là seuls ont une importance toujours vivante, qui donnent l'élan à leur époque, et parmi les réalisateurs, ceux qui ont en même temps un pouvoir d'excitateur. Du point de vue de l'avenir, du point de vue de l'immortalité possible, *personne ne saurait faire plus que donner des impulsions.* Kant lui-même le savait bien, lui qui ne cessait de répéter qu'il ne prétendait pas enseigner une philosophie nouvelle, une philosophie déterminée, mais apprendre à penser. Mais c'est ce

Digitized by Google

qu'ignore jusqu'à ce jour l'énorme majorité. Il faut qu'elle finisse par le savoir. Il faut que ceux qui aspirent à se survivre et à exercer une influence, abandonnent une fois pour toutes la prétention d'être plus que des stimulants. Ce qui entend continuer d'exister sous une forme définie ne peut le faire, en un monde essentiellement changeant, qu'à l'état de momie. On s'explique dès lors pourquoi tous les esprits manifestement inépuisables ne remplirent, dans leur expression temporelle elle-même, que la fonction d'excitateurs : seuls, ils ont anticipé d'eux-mêmes leur mort temporelle et y ont ainsi survécu. Il en est ainsi, en tout premier lieu, du Dieu créateur lui-même, tel que le mythe le représente : il ne prononça que quelques paroles, et depuis lors, le monde évolue spontanément à travers de perpétuelles métamorphoses. Mais il en est de même de tous les grands fondateurs de religion, de Laô-Tseu, des Indous les plus grands, d'Héraclite, de Platon, de Nietzsche. Pour ne pas surcharger plus qu'il n'était absolument nécessaire leur pensée de dépouilles mortelles, ils ont tous non pas restreint mais accru le plus possible la part de l'inexprimé. Kant, en tant que mortel, s'est bien exprimé totalement. Mais sa prodigieuse grandeur se révèle précisément en ce que, *malgré* cela, il ne meurt pas, — en ce que, malgré ce corps, plus encore : malgré la momification de ce corps, et bien que la plupart s'imaginent dans la momie conserver l'esprit lui-même, l'esprit immortel de Kant continue d'exister et d'agir.

Nous avons ainsi pénétré plus avant dans l'essence même de la réalité et de la signification spirituelles, ainsi que se le propose notre livre. Les études précédentes nous ont permis de discerner trois vérités fondamentales, à savoir : 1° que les insuffisances sont une condition de fécondité ; 2° que seuls les talents renés de l'esprit peuvent créer de grandes choses ; 3° que c'est s'interdire l'accès de la vérité que de borner sa

Digitized by Google

vue à la constatation des faits. L'examen de l'importance de Kant nous aura prouvé que seul est assuré de l'immortalité l'esprit orienté vers la conquête du Sens. Rien n'a de valeur que dans la mesure où le Sens y participe. Il en résulte, en outre, que, par définition, un grand esprit est susceptible des interprétations les plus diverses. Or ce qui précède nous permet de démasquer deux préjugés qui sont encore aujourd'hui à la source de la plupart des jugements de valeur des savants. Le premier regarde l'idée de système. De par sa nature, l'intellect est systématique. Toute philosophie peut donc, pour user de la terminologie kantienne, se représenter comme « un ensemble systématique de connaissances de la raison ». Étant donné que l'homme ne comprend qu'au moyen de l'intellect, il se trouve que l'exposé systématique possible est toujours utile. *Mais jamais il n'est rien de plus.* Tout au plus, un système est-il l'équivalent de ce qu'est à une âme immortelle un corps déterminé, aux formes particulièrement réussies ; c'est dire par là même qu'il n'a de valeur qu'autant que l'aspect particulier de l'expression ne gêne ni n'entrave le Sens créateur.

Le second préjugé a trait à la primauté de la perfection logique. Assurément, celle-ci est toujours désirable. Elle correspond, sur le plan de la pensée intelligible, à ce qu'est, sur le plan physique, le libre jeu de tous les muscles, tel qu'on l'obtient par l'entraînement gymnastique. Mais la compréhension philosophique correspond — pour garder la même image — à ce qu'est la *vie* du corps. Le mort n'a que faire de l'entraînement le meilleur. Or, si nous tenons compte de ces quelques propositions en même temps que de notre acquis antérieur, nous comprendrons sans plus ce qui, chaque jour, se propose comme problème à la pensée. Et tout d'abord la vanité manifeste de tout travail purement logique. Cela tient à ce que, s'il se borne à exprimer logiquement ce qui est en réalité du domaine supra-logique,

Digitized by Google

il s'occupe de choses mortes et sa substance est morte elle-même. En second lieu, on s'explique l'impression pénible que produit sur tout esprit non obtus la critique même juste du simple logicien, lorsqu'elle s'applique à un esprit créateur et ne garde pas un minimum de modestie. L'homme qui, du seul point de vue logique, entreprend de porter un jugement sur la pensée d'un esprit vivant, commet une absurdité quasi comparable à celle du savant qui prétendrait tirer de la simple connaissance du squelette le sens de l'effort humain vers la liberté. Le logicien est un manœuvre, un exécutant, en quelque sorte un monteur, et comme tel, extrêmement utile ; d'autant plus, du reste, que le nombre des grands esprits possédant cette faculté au même degré que les petits, est minime, et que la loi de corrélation du Sens et de l'expression exige aussi, comme de juste, la correspondance sur le plan logique. Mais quant à être plus que des manœuvres, les logiciens en sont incapables de par la nature des choses, et c'est un signe inquiétant de notre époque, que la logique, d'une façon générale, passe encore pour supérieure au savoir intuitif.

De là, nous n'avons qu'un pas à faire pour comprendre la stérilité de tous les esprits qui voient l'instance suprême dans la clarté des définitions. Certes, il faut savoir exprimer clairement ce que l'on pense, et la précision dans l'art de formuler est une conséquence directe de la loi de corrélation du Sens et de l'expression. Mais il faut tout d'abord que la pensée soit là, et ce n'est qu'ensuite que se pose la question de la définition adéquate. Or il se peut fort bien que l'idée vienne à l'esprit sans être susceptible d'expression intelligible. Dès que la clarté de définition en soi passe pour l'idéal à atteindre, la compréhension vivante cesse. C'est ce que prouve l'expérience tant sur les peuples que sur les individus. Les docteurs de la loi les plus sagaces n'ont-ils pas de tout temps méconnu tout ce que les

Digitized by Google

novateurs apportaient de nouveau ? Et n'est-ce pas leur besoin de clarté qui gêne le plus les Français d'aujourd'hui dans leur compréhension des temps nouveaux ? Pourquoi, sinon parce que définir ne se peut qu'en fonction de ce qui est d'ores et déjà connu. Un facteur historique vraiment inédit, donc inintelligible en fonction des données connues, exige, pour être saisi, de nouveaux organes de compréhension, et il faut que ces derniers commencent par se former *ad hoc :* c'est pourquoi toute vérité nouvelle n'est jamais entrevue par les majorités que plusieurs décades après sa découverte. C'est proprement pour gagner du temps que j'interdis à l'École de Sagesse toute discussion. La discussion ne permet de comprendre avec plus de précision que ce qui est en principe déjà connu. Il faut que le nouveau soit tout d'abord assimilé par l'âme en vertu d'une sorte de phénomène de fécondation. Les organes de compréhension se forment alors d'eux-mêmes. Et ce n'est qu'après que ceux-ci ont permis de saisir le Sens nouveau, que le travail de définition, qui ne s'accomplit jamais que dans la sphère de l'expression, favorise l'acte de la connaissance.

La logique, comme telle, est donc incontestablement stérile. Mais les raisons précitées ne sont pas les seules, et il en est deux, d'importance capitale, que nous n'avons pas encore abordées. La première est que la logique opère sur le plan des représentations abstraites, se comportant ainsi par rapport à la pensée productive comme le cadavre sur la table d'opération par rapport à l'homme vivant. Elle est donc naturellement seule à pouvoir isoler et préparer les organes de la vie, et par suite à donner une image nette du mécanisme au moyen duquel elle travaille. Et certes pareille connaissance tourne ultérieurement au profit de la vie elle-même. Néanmoins le cadavre reste cadavre. En d'autres termes : celui qui non seulement vis-à-vis des idées d'autrui, mais encore vis-à-vis des siennes propres,

Digitized by Google

prend une attitude strictement logique, est physiologiquement incapable de les mettre en rapport avec le Sens créateur. Car une telle attitude, ainsi que je l'ai exposé en détail dans *La Philosophie, un Art* (Monde phénoménal et puissance spirituelle), rompt le contact avec la propre essence créatrice, et quand une telle rupture se produit, toute compréhension devient impossible, parce que celle-ci, contrairement au savoir transmissible du dehors, n'est accordée qu'à l'esprit capable de conférer un sens par le dedans. La pensée vivante ne peut alors qu'interpréter après coup, en partant du sens littéral de l'idée. Ce sens littéral crée alors le cadre infranchissable. Et comme le sens propre des mots, par principe, ne concorde jamais avec celui de la pensée personnelle, le simple logicien finalement ne comprend ni les autres ni lui-même. Ce qu'il pense et exprime est simple contingence par rapport à son être profond.

Mais, en fin d'analyse, la stérilité de l'attitude logique résulte du fait que *seul l'indifférencié est créateur.* Nul corps ne se reproduit tel qu'il est, parvenu à son complet développement. Il ne le peut qu'au moyen d'un germe encore indifférencié. La pensée, parvenue au stade de clarté suprême, correspond exactement à l'organe pleinement formé : elle ne saurait plus être le point de départ d'aucun progrès. Il en est ainsi, bien que la clarté redevienne toujours le but, de même que l'adulte est toujours le but du germe. Qui apporte du nouveau, ne peut le faire que sous la forme d'un germe ou d'un être encore jeune. Il lui est donc impossible de satisfaire aux exigences du logicien. Plus il a conscience de frayer des voies nouvelles, plus il se borne consciemment à ne semer que des germes. Nous avons là l'explication non seulement du style de Nietzsche et des premiers philosophes grecs, du style *Sutra* des Hindous et du mode d'expression purement suggestif des Chinois, mais encore celle du style de Platon, fanatique de la logique et de la dialectique s'il en fut, et qui pourtant

Digitized by Google

écrivit toujours une langue telle qu'il pût être compris de plusieurs manières. Or celui dont la pensée personnelle conçoit l'ultime et l'éternel, ne peut vouloir l'expliquer que sous la forme implicative du germe, car l'éternel ne se manifeste jamais ici-bas que dans la possibilité de renaissances toujours nouvelles.

Parvenus à ce point de vue, nous sommes désormais en état d'apprécier définitivement l'œuvre de Kant. Kant ne pensait pas l'ultime et l'éternel à la pleine lumière de la conscience ; il ne les connaissait point par un contact personnel. Sinon, eût-il fondé la religion et la morale sur les postulats de la raison ? Eût-il vu dans un système une fin suprême, alors qu'il n'est pas de système possible qui ne soit plus qu'un cadre mort ? Mais son esprit, en tant que réalité, était si profondément enraciné dans l'éternel et était si justement orienté dans son Sens, qu'involontairement, inconsciemment, ce qu'il exprimait sous la forme du fini, participait à l'éternité. Kant est le seul esprit de l'histoire qui ait trouvé son expression dernière, et qui pourtant continue d'agir à travers les temps comme s'il n'avait semé que des germes.

Digitized by Google

CHAPITRE V

JÉSUS
LE MAGE

Les recherches modernes dans le domaine des sciences de la nature tendent de plus en plus, en ce qui touche le devenir cosmique, à se rapprocher des conceptions des Hindous de l'antiquité. Ceux-ci croyaient à des cycles d'évolution : dès qu'un monde avait atteint sa forme dernière, il devait disparaître dans le néant, et c'est par un nouvel acte de création totale qu'il rentrait ultérieurement dans un autre cycle de transformation. Or il semble bien, en effet, que tout se passe ainsi dans le royaume des astres. Alors qu'on croyait autrefois posséder dans les lois de l'entropisme la clé de la physique de l'univers et qu'on s'imaginait ce dernier menacé d'une fin absolue par disparition de la chaleur, les maîtres de l'astro-physique, de nos jours, inclinent à reviser toutes les notions antérieures en vertu de cette idée que la matière ne serait pas la substance dernière du monde matériel, mais naîtrait bien plutôt de l'énergie, avec la possibilité de se transformer de nouveau par la suite en cette dernière. Aussi peut-on, sans absurdité, se figurer des astres disparaissant soudain pour faire place à d'autres. Le chemin qui mène du brouillard incandescent à la planète refroidie représente donc bien le chemin que parcourt fatalement tel ou tel corps céleste, mais il n'en est pas de même pour l'ensemble

Digitized by Google

de l'univers où la chaîne des transformations peut toujours recommencer.

Ce qui semble probable dans le monde des astres, est certain dans celui de la vie. Du point de vue de l'expérience visible, tout être sort du néant pour se perdre de nouveau en lui, après avoir traversé des phases d'existence typiquement déterminées. De survie au delà de certaines limites dans le temps, il n'en est que sous forme de renaissance, mais ce phénomène ne consiste jamais dans une résurrection d'éléments matériellement identiques. L'individu est voué sur terre à un anéantissement absolu. A l'inédit, à l'unique, au nouveau ne succède jamais que de l'inédit, de l'unique et du nouveau. — Mais le nouveau, d'autre part, n'en continue pas moins l'ancien. De quelle manière ? C'est là précisément ce que le processus offre pour nous de plus intéressant. En premier lieu, tout être vivant, et en particulier, tout homme, commence le cours de son existence, tant matérielle qu'intellectuelle, comme s'il était le premier individu de son espèce. Dans sa réalité extérieure, la tradition, en chaque enfant, semble tout d'abord interrompue. Mais, lorsqu'il entre en possession de l'héritage de ses parents, l'enfant quitte le domaine de la vie primitive et a-historique pour le monde de l'histoire. Pourtant, et quoi qu'il puisse penser, le descendant ne devient pas identique à ses ancêtres, et s'il ente en lui de l'ancien, c'est sur des racines nouvelles. Aux époques d'évolution normale, ce facteur de discontinuité, qui existe à tout changement de génération, ne saute pas aux yeux. Dans les périodes de crise, au contraire, ce sont souvent des siècles qui réellement séparent pères et fils les uns des autres.

Or ce qui est vrai de l'homme, l'est aussi des cultures. A cet égard, quelques-unes des idées de Frobenius et de Spengler peuvent être considérées comme définitivement acquises. Toute culture, comme l'enfant, commence neuve et sans legs du passé qui la grève

Digitized by Google

intérieurement. Dans les deux cas, les témoins immédiats ne s'en aperçoivent pas d'ordinaire. Toutes nos découvertes dans la période de transition qui s'écoula entre l'antiquité et l'ère chrétienne prouvent combien peu les contemporains se rendirent compte que le christianisme, loin de constituer un élément de l'ancien monde, était l'avènement d'un esprit nouveau, qui abolissait l'ancien. Inversement, chaque génération ne s'aperçoit que tardivement que, toute nouvelle qu'elle soit, elle n'en assure pas moins dans l'ensemble la continuité de la vie en son identité foncière, tout comme il en est du type sur le plan physique. Or, avec les années, le nombre des éléments anciens revivant en elle ne fait que croître. C'est ainsi que la connexion du christianisme avec l'antiquité nous apparaît aujourd'hui plus nettement qu'à n'importe quelle génération antérieure. Et un Inge, pour qui le néo-platonisme constitue l'élément le plus précieux du christianisme (conception que l'Église ne conteste pas, ou à peine), eût été condamné par les chrétiens primitifs, s'il eût vécu parmi eux, comme le pire des païens. — Mais ce qui nous importe surtout, à nous autres modernes, ce sera de voir l'évolution telle que la virent en leur temps les chrétiens primitifs, car notre cas est analogue au leur. Le monde connaît un regain de jeunesse. C'est ce que sentent tous les représentants vivants du nouvel état d'esprit. Mais c'est ce que ne sentent nullement les représentants de l'ancienne mentalité, qui sont encore la grande majorité. Le fait, du reste, est normal, car, extérieurement, la transformation dont nous sommes les témoins est moins avancée encore que celle qui s'opéra durant le premier siècle de notre ère, où la décoration intérieure mêlait le bon Pasteur à d'autres figures mythiques, et généralement sans le distinguer nettement d'Orphée ou d'Apollon. Or, avec les années, le monde, bien loin de reprendre ses anciennes voies, ne fera que s'assimiler toujours davantage l'esprit

Digitized by Google

nouveau, jusqu'à ce que celui-ci finisse par régner en seul maître. Et ce ne sera qu'au terme de notre cycle que, sur un plan nouveau et sous une forme nouvelle, la conscience de la proche parenté du nouveau avec l'ancien acquerra une importance historique.

Mais en quoi consiste ce nouveau que ne voient jamais les anciens ? — En rien de concret ni d'extérieur : aussi ne le voient-ils pas. On peut même dire que les éléments nouveaux, dès maintenant discernables, sont dus à des conjonctures expérimentales tellement extraordinaires que, sitôt celles-ci disparues, ils ne pourront guère subsister, ainsi le fascisme et le bolchevisme européen. C'est sous forme d'*attitude spirituelle* nouvelle que le nouveau persiste. Le caractère absolument unique de tout nouveau-né tient toujours à une disposition nouvelle des éléments physiques et psychiques, traditionnels et héréditaires, autour d'un centre spirituel unique en son genre. Si les matériaux apparaissent ultérieurement comme transformés, cela tient à ce que le Sens finalement crée l'état de fait. Jésus-Christ conféra au monde une orientation nouvelle, et par suite un Sens nouveau : rien de plus. Mais ce faisant, il touchait les limites du possible : par lui, un esprit nouveau fut appelé à régner sur la terre.

OR comment Jésus s'y prit-il pour imprimer la marque d'un nouvel esprit au monde antique, dont la structure extérieure semblait encore solide et sans point faible ? L'examen du côté technique de ce problème est fort instructif. Spontanément et par principe, Jésus — que ce soit consciemment ou non, peu importe — se préoccupa non point de l'achevé, mais des germes. Les hommes auxquels il s'adresse dans ses discours étaient *autres* que ceux qui donnaient au temps sa physionomie propre. En enseignant : *Rendez à César ce qui appartient à César*, il parait au danger qui pouvait le menacer du côté politique et qui eût été mortel pour le christianisme

Digitized by Google

naissant, et il sut en tirer avantage pour l'avenir, puisque la position du christianisme ne pouvait qu'être consolidée du jour où l'on prouvait le malentendu dont les chrétiens étaient victimes dans les persécutions politiques. Ainsi l'État romain put-il par la suite accueillir le christianisme sans se suicider, mais, tout au contraire, afin de pouvoir subsister dans le monde transformé. En enseignant : *Je ne suis pas venu pour défaire la loi, mais pour l'accomplir*, Jésus prévenait de même façon les réactions menaçantes qui pouvaient se produire dans la sphère religieuse. Ses premiers disciples n'avaient pas à se croire contraints de renier le judaïsme, si bien qu'ils grandirent en quelque sorte dans l'atmosphère religieuse d'une nursery paisible et sûre. Grâce à cette première attitude de Jésus, la victoire apparemment définitive que remportèrent avec son supplice les partisans de l'ancien ordre de choses, ne fit que renforcer la position ultérieure de la foi chrétienne. Enfin, le christianisme, lors même qu'il fut devenu hostile au judaïsme, put continuer de vénérer l'Ancien Testament comme Sainte Écriture. Mais, d'autre part, ce fut son fondateur lui-même qui prépara l'assimilation ultérieure de la sagesse antique, au sens le plus large de ce mot.

Abordons toutefois le problème par son côté positif. Non seulement Jésus ne concentra son action que sur les germes de ce qui naissait parmi les vestiges anciens en voie de disparition, mais encore il leur conféra une forme propre, en leur assignant un rôle essentiellement constructeur, et non pas seulement d'opposition. Et cette forme était si nettement définie que, pour parler comme on fait de nos jours, une conscience de classe nouvelle obvia au péril d'une absorption du nouveau par l'ancien, et, bien plus, prépara les voies au phénomène contraire. Jésus enseignait que *son royaume n'est pas de ce monde*, empêchant ainsi que le christianisme, au cours de ses années de tendre enfance, n'entrât en

Digitized by Google

conflit aigu avec l'ordre existant. En quoi Jésus suivit le sage précepte de Laô-Tseu : « Agir sans lutter ». Mais il enseignait, par contre, ayant sur ce point l'esprit du temps pour lui, quelque chose de tout à fait positif, où le monde organisé put trouver un principe de vie qui lui permit de jeter de nouvelles racines, et, une fois les temps accomplis, de refleurir. Or il est curieux de constater que cette intégration du christianisme dans le monde antique fut l'œuvre du plus machiavélique et du plus irréligieux des Césars, à savoir : Constantin. Celui-ci se rendit compte que la mentalité nouvelle du christianisme était la seule capable d'assurer désormais la cohésion de l'ancien Empire. Mais il s'était produit auparavant un fait plus surprenant encore : en tant que rédempteur, Jésus, dans le monde non-israélite, recueillit l'héritage non pas du Messie juif, mais bel et bien d'Auguste : c'est ce dernier qui avait préparé le moule propre à recevoir ce contenu totalement nouveau[1]. Or cette éducation du type chrétien, cet élevage, serait-on tenté de dire, Jésus est parvenu à le réaliser en plaçant au tout premier plan dans sa doctrine les fonctions de l'organisme psychique qui avaient le moins participé à créer la structure de l'antiquité et dont les forces étaient restées inemployées, c'est-à-dire les sentiments et le cœur. Ceux-ci auraient de toute manière, lors de la pétrification de l'ancienne culture, fait irruption à la surface de la vie et exercé leur action déterminante : aussi étaient-ils prédestinés à former le corps de l'impulsion nouvelle. Pareillement, Jésus s'adressa aux couches populaires dont l'histoire n'avait pas encore épuisé les énergies, aux misérables et aux affligés, aux déshérités de l'Empire romain, qui, grâce à lui, furent les *heredes designati* du monde naissant. Ainsi s'explique le triomphe de sa doctrine sur la religion de Mithra, qui

1. Cf. la démonstration du fait dans la *Civitas Dei* de Salin (Tübingen, 1925).

Digitized by Google

paraissait tout d'abord devoir l'emporter. Cette dernière correspondait en effet à l'état d'esprit des derniers représentants de l'ancien monde, et dans la mesure où ils existent encore de nos jours en Espagne et dans le Midi de la France, cet esprit subsiste également. Nous saisissons ici la signification profonde des combats de taureaux. Mais les meilleurs représentants de l'antiquité survivante étaient justement ceux qui ne pouvaient plus servir de prototypes dans l'ère nouvelle. Aussi le christianisme devait-il nécessairement l'emporter.

Je n'ai décrit la naissance du christianisme que d'un point de vue psychologique. Et j'y étais autorisé, même si l'on admet la vérité de tous les dogmes religieux, car la réalisation du Sens ne s'effectue que par les moyens de la politique réaliste. Lors même que c'est Dieu qui parle, il obéit, s'il parle intelligiblement, aux règles de la grammaire et de la syntaxe. De même jamais miracle n'eut lieu, qui ne se manifesta point selon des lois terrestres. Ce qui précède ne nie en rien la divinité de Jésus. Pourtant ce n'est pas sans dessein que j'ai, par le début de ce chapitre, heurté de front les sentiments de ceux dont l'orientation ou la formation spirituelle est fausse. Car je voulais montrer de quel mode d'action en général Jésus est l'expression suprême dans notre orbe culturel. Et c'est dans le même dessein que j'ai, dans le titre, désigné Jésus du nom de mage, alors que le terme de magie exprime généralement des pratiques excentriques, singulières et suspectes. Pour rendre, en effet, pleinement justice à ce que Jésus a de vraiment unique, il faut discerner tout d'abord en quoi il n'est pas unique. Or il ne l'est nullement par sa technique. En tant que rénovateur de la vie, Jésus ne fut qu'un réalisateur du Sens parmi d'autres. Mais toute réalisation du Sens est magie, et dans le sens même où tant de gens voient un mal. Réaliser le Sens, ce n'est ni plus ni moins qu'imprimer la marque de l'Esprit dans le

Digitized by Google

monde de la matière. Or que fait d'autre le magicien ? Mais il en est de même du guérisseur et du saint. Il en est de même de tous ceux qui donnent une impulsion spirituelle vivante, et, en principe, de ceux qui, d'une façon générale, expriment une pensée, puisqu'ils produisent ainsi un véritable phénomène de matérialisation, tout aussi inexplicable — et au même sens — que les manifestations de l'occultisme. Et c'est ainsi que la vie est un phénomène permanent de matérialisation, tout comme la mort n'est rien de plus qu'un phénomène de dématérialisation. Il est impossible de faire comprendre un quelconque de ses processus autrement que par analogie avec l'expression de pensées à l'aide de lettres et de mots, ou d'un état d'âme sous forme de poème. Or cette analogie est valable, qu'il s'agisse de l'incarnation de l'âme en général, de la création d'un organe on d'une guérison, ou de la prise de possession progressive d'un visage par l'expression conforme à l'esprit, celui-ci finissant à son tour par transformer les formes extérieures. Le *magique*, dont on parle avec étonnement ou que l'on révoque en doute, n'est donc qu'un cas particulier et extrême de ce qu'il y a de plus quotidien. La télékinésie n'a rien de plus merveilleux que le pouvoir de remuer le bras par le moyen d'une image : si l'esprit agit sur le physique (et le *comment* demeure éternellement un miracle), la distance ne joue pas de rôle essentiel. La vie est toute de caractère magique. La vraie différence entre un Jésus et un magicien inférieur ne peut donc consister dans les procédés extérieurs, mais uniquement dans l'esprit qui met en œuvre les moyens de réalisation possible du Sens, ceux-ci restant toujours les mêmes.

Mais cette distinction implique un fait extrêmement important, qu'il convient d'exprimer en toute clarté : c'est l'impossibilité pour la pensée critique de démontrer ou de réfuter l'origine naturelle, divine ou diabolique d'un Sens ou d'un réalisateur du Sens. A cet

Digitized by Google

égard, les seules notions qui permettent d'assigner une valeur sont celles de *format* et de *niveau* [1]. Comme technicien, voire comme homme en général, personne n'est autre — ni davantage — que technicien et homme. C'est ce que savait fort bien Jésus lui-même, et avec lui, le christianisme primitif : d'où, au sein d'un monde hanté de dieux et de magiciens, cette mise au premier plan du *fils de l'homme*, et la doctrine si profonde selon laquelle Jésus est à la fois entièrement Dieu et homme. Mais s'il en est ainsi, maintes distinctions traditionnelles doivent logiquement tomber. Naturellement, il est un au-delà de la nature apparente. Mais déjà le principe de tout phénomène vital en fait partie, et il est donc irrationnel de décréter que tel principe de vie serait naturel et que tel autre serait surnaturel. Sans doute ce que la religion et la métaphysique s'efforcent d'appréhender comme le fondement du monde, constitue-t-il bien une réalité d'ordre plus essentiel que celle qui est accessible aux sens. Et non moins absurde est l'hypothèse qu'un dogme quelconque touchant le supra-terrestre puisse être littéralement vrai. Le supra-terrestre n'est pas accessible par les voies de l'intellect, et l'inintelligible, à son tour, n'est pas communicable à l'homme. Impossible d'échapper à ce dilemme. Sans plus j'accorde la possibilité d'une révélation divine. Par suite, une Sainte Écriture peut fort bien contenir aussi la *parole* de Dieu. Mais jamais le *Sens* de Dieu. Et voilà, en fin de compte, ce qui importe, du point de vue de l'intelligence.

Mais revenons au magicien. Jamais, comme nous l'avons vu, la pensée ne pourra établir rationnellement dans quelle région du Sens un homme a fixé son centre personnel. En découle-t-il l'impossibilité absolue de situer ce dernier avec précision ? Nullement. Pourvu

1. Cf. *Le Monde qui naît* (*passim*) et la *Philosophie de Hermann Keyserling* de Maurice Boucher (p. 198).

Digitized by Google

que la question soit posée selon les lois de la connaissance, il est possible de parvenir à la détermination nécessaire de ce centre, par une démonstration expérimentale fondée sur des indices. Que l'on veuille bien se rappeler mes considérations sur ce point dans mon étude sur Schopenhauer et le chapitre : *Philosophie et Sagesse* du *Monde qui naît*. Si un homme exerce une action historique, comme ce fut le cas de Jésus, s'il fait le bonheur de ses semblables, s'il les élève et les affranchit, tandis que d'autres les asservissent et les corrompent, il faut bien que le fait ait sa raison. Et il s'ensuit que l'idée du procès, par lequel l'Église catholique établit la sainteté d'un homme, n'a absolument rien d'absurde. Pour me servir d'une image : plus profonde est la couche de l'être d'où l'esprit tire la substance de ses paroles et de ses actes, et plus profonde est son action, en même temps que plus durable et bienfaisante. Aussi la divinité du Christ pourrait-elle bien, en un certain sens, passer pour directement prouvée. Mais, cette fois encore, il faut qu'en admettant une idée traditionnelle nous élargissions le domaine où elle a cours. *Quiconque parle en interprète des profondeurs du Sens, participe à quelque degré au supranaturel.* Les idées courantes ont besoin d'être toutes revisées en ce sens. Non pas, certes, selon les conceptions théosophiques de la divinité, qui correspondent à un stade ancien de compréhension, mais selon cette vérité que ce qui décide du rang, c'est le degré de profondeur expérimentalement démontrable. Il nous faut partir de l'idée générale d'une réalité englobant à la fois le monde empirique et le monde métaphysique. Il nous faut ainsi penser le divin avec le réalisme propre aux Indous, chez lesquels personne ne met en doute la possibilité de la naissance d'un Dieu parmi les hommes. Il nous faut avant tout voir dans l'esprit une réalité. Or, le faisant, nous pouvons réfuter directement certaines idées traditionnelles. Du point de vue critique,

Digitized by Google

ne peut se soutenir que la distinction entre le Sens et l'expression, mais non celle de la matière et de l'esprit (au sens usuel de ces mots), ni davantage celle de la nature et du supra-naturel. S'il y a des dieux, ils sont, bien entendu, qualitativement différents des hommes : rien dans ce que je dis, qui puisse s'interpréter contre le *Sens* des doctrines religieuses traditionnelles. Mais celles-ci devront à l'avenir, pour autant qu'entre en ligne de compte la pensée humaine, admettre les points de vue de l'épistémologie comme décidant en dernier appel dans ce qui est leur domaine propre. Toute la sphère de l'expression possible est soumise entièrement à la juridiction de l'esprit humain, qui ne peut, il est vrai, porter de jugement sans appel que parvenu à une parfaite conception du Sens.

Il faut donc, en dépit de tous les préjugés traditionnels, considérer comme définitivement acquis que celui qui, dans ses paroles, traduit les profondeurs du Sens, participe à quelque degré au supra-naturel. Mais par là même disparaît la ligne de démarcation entre esprits religieux et esprits irréligieux. Ainsi que je l'ai montré dans le chapitre de conclusion du *Monde qui naît*, toutes ces belles choses que l'on nomme religion, philosophie, politique, etc., n'existent pas réellement ; elles ne sont rien que des schèmes de pensée ou de conduite ; aussi est-il absurde de juger de la catégorie, et surtout, de la valeur d'un phénomène quelconque sur sa conformité avec eux. En réalité, il n'y a que des esprits vivants, doués d'une certaine orientation, — orientation unique, d'une part, et, de l'autre, rentrant toujours dans le cadre d'un type, — et dont la valeur pour autrui dépend uniquement de la mesure où ils déterminent un progrès. Ici encore tout dépend exclusivement de la *réalité*. Une classification n'est alors sans danger que si le schème ne gêne pas la connaissance de la réalité. Or c'est là presque toujours le cas. Que de discussions pour savoir si tel esprit était oui ou non religieux ! Et quand un

Digitized by Google

homme de valeur ne l'aurait pas été « véritablement », n'est-ce pas là chose indifférente, si ce qu'il a révélé venait du plus profond de lui? Par le terme usuel de religiosité, on entend une certaine orientation, liée à l'existence de certaines dispositions innées, peut-être même à celle de certaines sécrétions internes. Or celles-ci ne se trouvent assurément pas chez tous, de même que tout le monde ne sait pas peindre et faire de la musique. Mais un esprit « irréligieux » de la sorte peut plonger ses racines dans le divin plus avant que n'importe quel dévot. Car de deux choses l'une : le divin est une réalité ou n'en est pas une. Et dans le premier cas, ce qui avant tout importe, c'est l'enracinement réel en lui, et non pas la nature spéciale de l'individu, nature différente, en principe, selon les organes disponibles. Tout porte donc à croire qu'aucun mage (que l'on se rappelle la définition exacte de ce terme) ne fut jamais religieux, au sens courant du mot. Car l'existence du mage est liée à celle d'une tension entre la nature qu'est l'homme, et le supra-naturel qu'il n'est pas, quand l'*Erleben* [1] est considéré comme instance suprême dans le domaine de la conscience, et chez tous les mages ce fut l'éthos qui l'emporta sur le pathos. Or la personne n'est jamais pour qui que ce soit la dernière instance, chacun étant soumis, tant par le dedans que par le dehors, aux influences cosmiques. C'est pourquoi toute manifestation des profondeurs de l'homme a toujours sa source dans le supra-personnel. C'est ainsi que la réalité, telle que la conçoit un être profondément religieux, ne se distingue de celle d'un homme profondément irréligieux qu'en fonction de leur attitude devant un même objet : le premier gardant une attitude pathique à l'égard de son tréfonds originel, le second agissant directement en vertu de celui-ci, de telle sorte que ce qui n'est jamais, au sens empirique, créé sponta-

1. Voir la note de la page 153.

Digitized by Google

nément, apparaît pourtant comme tel. Si l'on conçoit la religiosité aussi largement que le fait Sœderblom, qui la définit simplement en fonction de la reconnaissance d'un élément sacré, il est bien évident que tout mage enraciné dans le divin fut religieux. Mais telle n'est pas l'acception courante du concept de religiosité avec lequel comptent les églises, et c'est du sens usuel qu'il faut partir, et non pas de la construction personnelle de quelque solitaire, si l'on veut découvrir dans sa juste perspective un phénomène psychologique général. Ce qu'il faut dire, c'est que l'action du mage inspiré jaillit tout droit des régions que les hommes ignorants de l'inspiration vénèrent comme un objet extérieur. Aussi le mage *existe*-t-il et *vit*-il au premier chef ; les questions vitales et primordiales pour les dévots ne se posent pas pour lui. Quant à ceux qui allégueraient la vie de prières de la plupart des fondateurs de religions, je les invite à méditer les points suivants : 1° tout homme, de par sa nature, est tant éthos que pathos, les attitudes correspondantes alternent rythmiquement, et si l'un des pôles de la vie mentale vient à l'emporter involontairement, l'autre pôle, par compensation, se trouve, du moins pour un temps, consciemment renforcé ; 2° un type humain est caractérisé par son attitude prédominante ; 3° la technique religieuse est utile à chacun, car prier, c'est en premier lieu méditer, et la méditation reste tout aussi féconde, que l'on connaisse ou non un être supérieur extérieur à soi. Si tant d'obscurité règne encore sur ce point, la cause en est dans les périls qui, de tout temps, et même encore aujourd'hui, menacent ceux qui proclament ouvertement la vérité. Socrate, bien qu'il rendît extérieurement hommage aux dieux de la cité, dut boire la coupe de ciguë. Jésus, qui sentait en lui la présence divine, fut mis en croix. Mais ce sont surtout les grands hommes d'État qui durent, à cet égard, tenir particulièrement compte de l'opinion publique. Ici encore, comme tou-

Digitized by Google

jours, Bouddha aura été le plus sincère, et le plus conséquent avec lui-même. D'où l'opinion selon laquelle le bouddhisme ne serait pas une religion. Mais, en fait, il en était tout de même de Jésus, bien que ses préjugés judaïques lui eussent fait conclure un compromis avec le monothéisme traditionnel. Car lui aussi *était*, essentiellement. Son identité avec Dieu, c'est en fils de Dieu qu'il la vécut. Là où d'autres croient, il était et savait. Et voilà précisément pourquoi il ne pouvait vivre passivement le divin de la même façon, tout comme Gœthe, en composant son *Faust*, ne le vécut pas de la même façon que les meilleurs de ses lecteurs. Créer et contempler à la fois et par rapport au même objet, ce sont là deux opérations qui s'excluent physiologiquement. Naturellement, l'homme à l'égard du divin est, non pas créateur, mais créature. Mais, je le répète, ce rapport ne saurait être vécu que par l'homme d'attitude purement pathique. Ou bien encore — pour m'exprimer d'une façon tout à fait générale — c'est l'homme agissant qui connaît le moins par expérience intime ce qu'il représente aux yeux des autres. C'est ainsi que Jésus, lors d'une guérison, se rendait compte tout au plus, à ce que l'on rapporte, qu'une force émanait de lui ; et c'est ainsi que Gœthe enseignait que « l'homme qui agit est toujours sans conscience ». C'est précisément en ce sens que, du point de vue psychologique, le pouvoir supra-humain apparaît inconciliable avec la religiosité, telle que l'entendent les dévots. Car la religiosité, d'après la conception courante, consiste non pas dans le fait d'adorer un être supérieur, mais dans l'état d'âme qui engendre l'acte d'adoration. Ainsi tombe l'objection qui pourrait s'appuyer sur les justes définitions que Rudolf Otto a données du sacré. Et ce qui précède n'implique en rien la condamnation du mage, ni davantage celle de la religion. On le comprendra aisément pour ce qui est du premier : celui qui *est* n'a pas besoin de croire à la manière des autres.

Digitized by Google

Jésus lui-même se distinguait des autres hommes par un trait extrêmement caractéristique : il avait *en lui* la vie, ou, en d'autres termes, il était lui-même lumière et n'avait ainsi nul besoin de recevoir de lumière du dehors. Mais la religion ne saurait voir là une arme dirigée contre elle, car celui qui, en vertu de son attitude spirituelle, sent en dehors de lui-même son centre de vie le plus profond, est bien obligé de croire, s'il veut entrer en rapports personnels avec l'être suprême.

Le mage a pour caractéristique d'être et de pouvoir. Par essence, il ne saurait donc être croyant. Mais ce qui lui est absolument refusé, c'est de connaître à la manière du savant. C'est cet aspect du problème qu'il nous faut à présent envisager. Ce sera la seule façon de comprendre positivement la nature propre du mage, car les aptitudes personnelles les plus répandues de nos jours sont non pas celles du croyant, mais celles du savant.

Rien, depuis longtemps, n'avait été plus instructif pour moi que de m'entendre dénier la faculté de connaître par un savant dont les dons ne dépassent pas une honnête moyenne. Il étayait son jugement sur ma prétention de saisir directement certaines vérités et sur mon indifférence à l'égard des critiques qu'il adressait du point de vue logique à mes idées fondamentales. Et ma gratitude pour lui fut portée à son comble, lorsqu'il alla jusqu'à m'accuser d'être proprement hostile à la connaissance. Je compris alors toute la portée de l'antagonisme traditionnel entre le mage et l'érudit. Ce dont le premier est capable, ce à quoi il aspire, c'est de réaliser directement le Sens. Or cela suppose évidemment qu'il ne cherche pas la vérité, mais la possède. Le savant, par contre, est essentiellement un chercheur, et plus il l'est en un sens élevé, plus il est vrai de répéter de lui ce que Nathan le Sage dit de lui-même : plus que la possession lui importe la recherche de la vérité. On

Digitized by Google

peut même affirmer à bon droit que, dans les dernières profondeurs de son inconscient, il juge impossible la possession de la vérité ; aussi bien doit-il en être ainsi, puisque atteindre le but priverait son effort de toute signification. C'est pourquoi le savant attache aux preuves plus d'importance qu'à la réalité vécue, pourquoi, à ses yeux, la connaissance abstraite, coupée de ses racines vivantes, fonde en raison ce qui en est réellement la condition première, et pourquoi, enfin, ce qui lui importe en premier lieu, c'est ce qu'il appelle, lui, « vérité », un genre de vérité qui ne saurait jamais pleinement satisfaire le besoin de vérité, parce qu'elle n'est pas conception vivante du Sens, c'est-à-dire assimilation organique, c'est-à-dire compréhension, mais un simple savoir extérieur, étayé d'un système de preuves expérimentales et de déductions logiques. Or pareil savoir ne présuppose nullement une véritable compréhension, et voilà pourquoi les résultats de la science deviennent de moins en moins intelligibles au fur et à mesure de ses progrès : qu'on songe, en effet, à la physique moderne et aux plus récentes études sur les fondements des mathématiques. Il est certain, d'autre part, que les vérités d'ordre scientifique ne peuvent être découvertes et fondées que selon la méthode scientifique, et dans la mesure où ces vérités jouent un rôle important dans la vie, ce qui précède n'a rien qui puisse s'interpréter contre la science. Mais du même coup s'explique pourquoi il n'y a pas d'équation possible entre la compréhension vivante et le savoir scientifique ; — pourquoi la science peut regarder comme hostile à la connaissance l'homme qui, possédant la vérité, s'en tient là. A l'égard de l'ensemble des phénomènes dont tout le monde a l'expérience, elle ne le fait pas, il est vrai, parce qu'elle ne pose pas la question ; et elle ne saurait la poser par instinct de conservation, car poser un problème scientifique suppose toujours un « savoir » comme donnée première, en même temps

Digitized by Google

que la possiblité de réfléter réellement un rapport réel entre le moi et le monde extérieur. Mais dès qu'il ne s'agit pas d'un savoir évident, l'hostilité se réveille contre la possession de la vérité. Le caractère spécial qu'elle revêt dans l'Occident moderne date de l'époque où l'Église prétendait avoir la vérité en apanage, et où la science, sa servante, devait se borner à prouver ce qui était une fois pour toutes admis comme vrai ; le ressentiment contre cette époque, on le comprend aisément, est resté profondément ancré dans les âmes. Mais il est évident qu'une fois admise l'existence d'un savoir métaphysique (comme c'est le cas pour tout philosophe), il faut pouvoir non seulement le chercher, mais aussi le trouver. Et celui qui l'a trouvé ne saurait en principe avoir d'autre attitude que celle de l'Église catholique, c'est-à-dire ne plus mettre en question la vérité elle-même, et ne connaître de problèmes que dans l'ordre de l'expression, au sens le plus large du mot. Il lui faut donc être dogmatique. C'est au contraire ce que ne saurait être la philosophie en tant que science, puisque son sens réside précisément dans la recherche de la vérité, et qu'elle ne peut se permettre d'affirmations positives que dans les limites fixées par la critique. Mais la philosophie scientifique est-elle vraiment la forme suprême et dernière de la philosophie ? Assurément, une certitude vivante est plus que toute définition, et le pouvoir magique, plus que toute démonstration. Le philosophe scolastique est, fait typique, précisément celui qui, sachant et comprenant le moins directement, connaît aussi le moins, au vrai sens du mot. C'est la seule raison pour laquelle il a tant besoin de constructions compliquées. En accordant à ce qu'ils appellent philosophie le monopole du savoir, les temps modernes, en vérité, témoignent d'une foi dans les mots non moins naïve que celle des Grecs.

Ce sont les schèmes conceptuels qui ont à s'adapter à la

Digitized by Google

réalité qui en est toujours la condition réelle, et non pas inversement. Or, en fait, il n'en est pas dans le domaine du savoir autrement que dans les autres domaines. L'homme qui, là, sait et peut, possède une supériorité absolue sur celui qui ne sait ni ne peut. Qu'il s'agisse d'un ministre, d'un directeur d'usine, d'un prêtre ou d'un médecin, personne n'est admis à occuper de poste ou à remplir de fonction, que parce qu'on le suppose capable de parler et d'agir automatiquement en vertu de ses connaissances. Tant que l'on cherche, on est à l'école. Dans la mesure où l'homme est destiné à rester, pour certaines questions importantes, un éternel écolier, et dans cette mesure seulement, l'attitude permanente du chercheur peut se concevoir sans absurdité, et le type du savant qui, sans savoir, enseigne, — c'est-à-dire enseigne à chercher, à être élève. Mais jamais œuvre de chercheur ne contient de vérité substantielle, et ne peut en contenir. A cet égard, un exemple unique en son genre nous est offert par l'œuvre nationale du peuple des savants par excellence, le peuple allemand. Au point de vue de la croyance, il apparaît, là où il pense par lui-même, comme théologien, mais non pas comme religieux : une foi vitale, comme il s'en rencontre chez les Anglo-Saxons, est chez lui, une rare exception. Sa métaphysique nationale est la *critique* qui se borne à des définitions formelles et n'affirme rien de substantiel. Pour le chercheur, en effet, la connaissance reste toujours un but extérieur à poursuivre. Chez l'homme qui sait, au contraire, la connaissance est l'épanouissement même de la vie, et la possession de la vérité, tout comme chez l'homme d'État, le directeur d'usine, le médecin, etc., se manifeste sous une forme automatique et directement adéquate. C'est dans cette manifestation qu'il faut chercher la preuve de son pouvoir, et non pas dans une démonstration théorique. Or le mage est l'homme qui vit et agit en vertu du savoir le plus profond. Et s'il y eut jamais prétention grotesque,

Digitized by Google

ce fut certes d'exiger qu'il se justifiât par devers le savant [1].

Mais l'antagonisme entre le mage et le savant a d'autres raisons encore, qu'il nous reste à indiquer pour avoir en mains toutes les coordonnées nécessaires à la détermination du centre. Fait déjà caractéristique, les fondateurs de religions et les sages ne se sont pas bornés à regarder avec dédain savants et érudits : ils les ont détestés. Pourquoi ? Pour la raison que ces derniers sont vraiment leurs ennemis nés, non point parce qu'ils ont tort, *mais parce que leur orientation spirituelle compromet l'action des sages*. La réflexion critique empêche celui qui écoute de se laisser pénétrer par les rayons qui, tombant en lui, sont réfléchis en totalité. Aussi tous les fondateurs de religions exigèrent-ils que leurs disciples et leurs auditeurs fussent en état de pure réceptivité, et ils y étaient contraints — que leur doctrine fût rigoureusement vraie ou non, au point de vue littéral (beaucoup, et certes les plus grands, furent à cet égard sceptiques) — parce qu'ils ne pouvaient communiquer leur savoir que lorsque les âmes s'ouvraient à eux. Or que doit-il arriver lorsqu'une corporation puissante n'admet que l'orientation spirituelle qui rend naturellement vaine toute action magique ? L'homme capable d'une telle action ne peut que la haïr de toute son âme. Ce fut avant tout le cas de Jésus, parce qu'il n'y eut jamais de types plus accusés de savants que les rabbins. Pour ceux-ci, toute vérité était à tout jamais fixée dans l'Écriture, et la personnalité ne pouvait se donner carrière que dans l'interprétation. Or Jésus était, en outre, convaincu de la présence effective de la vérité dans l'Écriture. Il n'en devait éprouver que plus de stupeur à la voir lire de

1. Le chapitre de *Wiedergeburt : Le sens ultime de la liberté*, montre que c'est la prétention inverse qui serait bien plutôt légitime.

Digitized by Google

telle sorte que son esprit vivant ne pût agir, d'autant qu'il lui manquait, en sa qualité de Juif, et à la différence des Indous et des Chinois, les moyens de penser qui lui eussent permis de percer le sens de cet antagonisme. Ainsi traita-t-il les docteurs de la loi, dans des explosions de fureur exaspérée, d'engeance de vipères !

Si, quittant maintenant le point de vue du mage, nous envisageons l'autre aspect de la question, nous discernons la vraie raison de l'échec des efforts du savant en face de l'esprit vivant. Celui qui, en effet, concentre son attention sur la lettre d'une vérité, s'égare dans des régions étrangères à l'esprit. Lors même que la lettre tient parfaitement compte de la loi de corrélation du Sens et de l'expression, l'attitude du savant l'empêche fatalement de saisir le Sens, car la forme donnée reste pour lui l'instance suprême, tandis qu'elle n'est en réalité que le symbole. Lors même que l'Écriture n'est pas simplement décomposée par l'analyse, mais méditée, la *foi* dans la lettre empêche le Sens de se manifester pleinement, car il réside essentiellement au delà de la forme qu'il a reçue. Ainsi que je l'ai déjà dit, un dogme peut bien être la *parole* de Dieu, mais il n'est certes pas son *esprit*, jamais pensée ne s'étant confondue avec les lettres qui l'expriment. Si l'expression donnée est parfaitement adéquate à son Sens, c'est bien entendu le même sens que fait toujours renaître l'effort de conception personnelle, et il pourrait y avoir ainsi des dogmes religieux d'une valeur éternelle. Mais tout dépend précisément du phénomène de procréation vivante, et voilà ce dont est incapable la foi en la lettre. Aussi les Juifs, de leur point de vue, faisaient-ils bien de ne pas ajouter créance à Jésus, lorsqu'il disait être venu non pour défaire la loi, mais pour l'accomplir : il détruisait bel et bien la lettre *existante*. Qu'un dogme, en effet, ne puisse vivre que par une succession de morts et de renaissances, voilà ce que les prêtres juifs étaient tout aussi peu capables

Digitized by Google

de concevoir que plus tard les prêtres chrétiens. Rien donc que de fort naturel à ce que les Juifs vissent en Jésus un criminel.

Nous voici désormais en mesure de préciser et d'approfondir à la fois l'essence même de l'action magique ; il nous suffit, à cet effet, de rapprocher des considérations du début les résultats que nous venons d'obtenir. Si Jésus put donner au monde une orientation nouvelle, c'est qu'il s'adressa aux germes, et non pas aux forces à bout d'évolution. Nous avons là de l'hostilité entre mage et savant une nouvelle cause trop évidente pour que j'aie besoin de l'analyser en détail. Le savant représente l'esprit sous sa forme cristallisée définitive. C'est en partant de ce qui est à jamais figé, qu'il s'efforce de comprendre tout le nouveau et de l'intégrer dans l'ensemble du savoir traditionnel. D'un déplacement dans les conditions de la compréhension, il ne saurait en être question pour lui. Tout au contraire, l'unique préoccupation du mage est précisément de créer de nouvelles bases. Il veut enfanter dans les âmes. Il veut leur donner une orientation vivante nouvelle. Il veut faire d'elles ce qu'elles n'étaient pas jusqu'alors. Son but est toujours la vie, et jamais, la théorie. Or la vie ne naît que de ce qui est encore plastique. D'où l'hostilité traditionnelle des mages de type pur à l'égard de toute forme parvenue à son stade ultime de développement. Chacun d'eux a, de quelque manière, proposé l'enfant comme modèle à l'adulte, qu'il s'agisse de Jésus, de Laô-Tseu, ou de Georg Groddeck. Pourquoi? Premièrement en général, parce que, du point de vue que nous adoptons ici, ce n'est point par son innocente folie que l'enfant se distingue de l'adulte, mais bien par sa sagesse, c'est-à-dire par son intégration parfaite dans l'ensemble cosmique. Lorsque l'enfant vit dans la sphère qui est sienne, lorsqu'il n'entre en rapport qu'avec ce qui ne dépasse pas son niveau, sa vie est,

Digitized by Google

plus que celle d'aucun génie, l'expression de l'esprit créateur. La doctrine du « *Es* [1] » de Groddeck est donc, à cet égard, analogue à celle de Jésus, mais telle que peut la soutenir le médecin qui étudie les phénomènes psychologiques de l'adulte sans hypothèses métaphysiques positives. — En second lieu, et avant tout, l'enfant peut être regardé comme modèle, parce qu'il n'a pas encore de physionomie spirituelle achevée et rigide, et qu'il est doué d'un pouvoir créateur absolu. Par là-même nous pénétrons le sens de la doctrine à laquelle tous les mages profonds attachèrent eux-mêmes la plus grande importance, à savoir l'obligation de renoncer au moi. La vie de l'enfant jaillit non pas du moi, mais de son fond supra-personnel. Ce n'est que plus tard que le moi prend sa forme définitive, pour constituer alors un organe particulier. Et chez l'adulte (l'adulte, dans l'acception littérale du mot, et que ne fut jamais l'homme fécond), le moi est coupé du « *Es* », son fond générateur [2]. Mais toutes les forces créatrices n'en continuent pas moins de vivre en ce dernier. Ce sont elles qui modèlent, elles qui guérissent, elles qui déterminent croissance et déclin, ce sont elles qui conjurent le destin, pour autant qu'il dépend de l'individu. Il est donc évident que le moi, pour ne pas se manifester sous une forme contraire au Sens, et ne pas être, par conséquent, cause d'erreur, de maladie ou de malheur, doit agir comme s'il n'y avait aucune séparation entre lui et le « *Es* », à moins toutefois que, par sa perspicacité, l'esprit

1. Groddeck est psychanalyste et médecin, mais avant tout l'une des plus éminentes personnalités de son temps, bien qu'à la fois des plus étranges. C'est dans les *Leuchter* de 1925 et de 1926 que se trouvent ses meilleurs travaux. Il a également écrit le *Livre du « Es »* et le roman *Le Chercheur d'âmes*. Mais c'est encore sa revue bi-mensuelle *Die Arche* (Baden-Baden, Werderstrasse, 14) qui nous introduit le mieux dans l'atelier de son esprit.

2. Le pronom neutre « *es* » désigne le tréfonds générateur du moi, son substratum supra-personnel. (N. d. T.)

Digitized by Google

ne conjure le péril d'un tel divorce. L'une des méthodes de salut nous est préconisée par Groddeck. Elle consiste à renoncer au moi, à se confier au « *Es* » : tout alors de tourner à bien. Dans le domaine thérapeutique, Groddeck a certes raison, en principe. Mais ses théories générales débordent naturellement les limites de son domaine. Et il lui arrive alors de se rencontrer avec Laô-Tseu, lorsqu'il enseigne qu'il n'y a rien de bon, rien de mauvais, que santé et maladie se valent, et pour finir : *que celui qui se dépouille de l'illusion du moi, acquiert un tel pouvoir que tous ne peuvent que venir trouver un soutien en lui* [1]. Ces prolongements de la thèse médicale n'ont guère chez Groddeck de force persuasive, parce que le sceptique et cynique qu'il est n'a pas le courage de sa propre foi métaphysique. Or c'est ce qu'avait Laô-Tseu. Doit-on s'en étonner ? Ce qui ne pourrait être chez Groddeck que croyance, étant donné les dispositions naturelles de l'homme, était chez Laô-Tseu savoir métaphysique direct.

Nous sommes maintenant en état de pénétrer le sens d'un tel savoir. A coup sûr, il y a derrière le moi, vu du dehors, une réalité spirituelle qui le dépasse de beaucoup en savoir et en puissance. Cette réalité domine l'individu et prend racine dans le cosmos. Lorsque l'homme parvient à s'identifier avec elle, il ne saurait en résulter pour lui qu'un accroissement de forces. Mais comme cette fusion se trouve précisément entravée par la structure du moi doué d'aptitudes particulières, la première condition de développement consiste dans l'abandon du moi. Ce qui est vrai du moi, l'est d'ailleurs de toute forme en général. La forme est partout l'obstacle au renouvellement. Aussi Laô-Tseu, l'incarnation la plus pure et la plus exclusive du type mage, fut-il tout naturellement hostile à toute forme : des

1. Cf. les considérations de Groddeck dans le numéro 18 de l'*Arche* (11 janvier 1926). (N. d. T.)

Digitized by Google

connaissances du savant jusqu'à l'État, de la connaissance scientifique jusqu'à l'action. L'action magique qui naît dans les profondeurs ultimes de l'être suppose en effet qu'aucune force ne reste sous l'emprise du moi. Prisonnière de celui-ci, elle ne saurait lui échapper. Or nul problème, sur le plan du monde phénoménal, ne se pose qu'en prenant le moi comme point de départ ou comme but. Du point de vue du « non-moi », il n'y a pas de problème de la liberté, pas de science ayant de raison d'être, pas d'ordre qui soit plus qu'un esclavage. Mais, d'autre part, l'action créatrice ne se produit pas de « moi » à « moi », mais d'inconscient à inconscient, car c'est dans l'inconscient que visent toutes les forces génératrices, tandis que le moi conscient est un organe dont l'évolution est parvenue à son terme et auquel manque le pouvoir de se transformer de lui-même. C'est ce que nous enseigne la sagesse chinoise quand elle dit que l'on ne peut exercer d'action que sur des germes.

N'aurions-nous pas ainsi, comme je le crois, donné l'explication dernière de la haine du sage pour les savants érudits ? L'état d'esprit de ceux-ci est juste aux antipodes de celui du mage. Pour eux, tout — qu'il s'agisse du système scientifique existant, d'une philosophie déterminée ou d'une croyance religieuse — tout doit en rester au même point, rattaché à ce qui était. Pour eux, le but n'est pas de créer du nouveau, mais de définir avec la dernière précision. Et voilà que du même coup nous comprenons pourquoi toutes les époques intellectualisées furent impuissantes à créer. Cette stérilité ne tient nullement à l'*état d'éveil* de la conscience, comme tel. Elle ne tient nullement à la compréhension en soi. Elle tient à ce fait que l'effort vers la clarté de définition suppose l'emploi de catégories tout autres que celles de l'acte de création spirituelle. Le renouvellement n'est possible qu'en partant de l'indifférencié. Supprimer en soi toute différenciation, en vérité,

Digitized by Google

tout le monde en est capable, pourvu que, renonçant assez longtemps à toute réflexion, on se borne à méditer, et que, s'interdisant toute discussion, on polarise sa vie spirituelle dans le même sens que les autres : une telle pratique, en effet, supprime pour un temps les différenciations, et l'âme renouvelée se trouve ainsi dotée de toutes les vertus du plasma germinatif [1]. Mais jamais on ne saurait exercer d'action créatrice, en soi et chez les autres, en prenant le différencié comme base ou comme fin. Et voici que par là même se trouvent fixées les limites entre la magie et la technique. La magie, dans son acception suprême, suppose un dessaisissement du moi, puisque toutes les énergies créatrices vivent dans une sphère située au delà de ce dernier. D'autre part, toute vie est de caractère magique, c'est-à-dire réalisation directe du Sens. La technique, dès lors, nous apparaît comme une magie prenant sa source dans le moi. Il est absolument faux que la technique ne s'applique à rien d'intérieur : elle règne sur toute la sphère du moi, dans la mesure du possible ; son pouvoir est absolu dans tout monde réduit au moi. Le politique, le chef d'armée, l'ingénieur, le journaliste, le savant, l'artiste virtuose, tous en principe peuvent être mages à l'intérieur de la sphère du moi. Ils peuvent même, d'un point de vue formel, paraître créateurs à la manière des mages authentiques ; eux aussi créent de nouvelles différenciations en partant de l'indifférencié. Toute idée intuitive, sans exception, jaillit de couches mentales situées par delà les cristallisations définitives de l'esprit ; aussi personne ne saurait-il être exclusivement voué à la routine, étant donné que l'utilisation intelligente de l'acquis suppose déjà un certain degré de spontanéité, si minime soit-il. De

1. Cf., dans le chapitre I, les passages concernant la discussion (p. 22), le renouvellement de l'âme par une attitude purement réceptive (p. 18).

Digitized by Google

même il n'y a pas d'intellectuel, au sens absolu du mot.

Or pourquoi l'œuvre de caractère purement technique passe-t-elle pour inférieure à l'œuvre inspirée ? La réponse, la voici : le monde du moi est le monde de ce qui est, en principe, fini, parachevé, figé. C'est le monde des choses, de la logique, des institutions, des concepts, des dogmes, des preuves, de la vertu, du droit, de la morale, bref, de toutes les normes (et de leurs domaines), qui sont là une fois pour toutes, et d'après lesquelles on peut se régler. Cette dernière proposition contient donc la clé de tout le problème : si l'on se règle sur ce qui existe une fois pour toutes, jamais n'aura lieu une transformation quelconque des conditions de vie ; jamais l'homme créateur lui-même ne connaîtra de métamorphoses. Les techniciens essentiellement créateurs sont par conséquent toujours plus que de simples techniciens ; intérieurement, ils sont supérieurs à leurs capacités. Par contre, mesurée à l'étalon de la création réelle, la technique conçue comme une simple capacité ne produit rien d'autre qu'un « succédané ». La conception du Sens fait alors place à la définition, l'inspiration à la virtuosité, la toute-puissance intérieure à la réclame, la culture à la civilisation.

Or le mage de race supérieure agit sous l'impulsion de forces issues d'au delà du moi. La source primitive où il puise est le Sens cosmique. Et de lui sourd perpétuellement du nouveau, auquel les règles de l'ancien ne s'appliquent pas. Étant donné cet état de choses, les péchés ne s'expient pas, mais se pardonnent. La grâce vient remplacer le mérite. Alors morale et droit perdent tout empire, parce que le fondement du jugement possible se déplace. Alors tous les concepts de l'intellect ne peuvent que rebrousser chemin bredouilles, parce qu'ils ne sauraient s'appliquer qu'à l'ancien et au fini, et d'une manière nouvelle à chaque étape. Alors voici que naît ce qu'il y a d'unique dans la grande personnalité, dans le grand art, le grand amour, la

Digitized by Google

grande illumination d'en haut, la grande conversion. Alors le moi s'alimente d'énergies supérieures qui lui permettent de modeler la terre et d'agir sur elle. Et voilà que toute la question de la technique finit par perdre son sens. Tous les mages vraiment grands faisaient peu de cas des règles, tandis que la magie inférieure semble fermement attachée à l'observance de règles, et non pas seulement celles de l'occultiste, de l'astrologue, du cabaliste, etc., mais également celles de l'homme vertueux, de l'homme comme il faut. Jésus n'était pas un ascète, Bouddha n'était pas un *yogi*, Laô-Tseu était un adversaire de toute loi ; Johannes Müller a la dévotion en horreur, Groddeck est ennemi de toute médecine scientifique. Or toute réalité et toute méthode sont soumises à des normes, et la suprême liberté ne peut elle-même se manifester qu'*au moyen de* la loi. Mais le triomphe sur le moi équivaut pour la réalité supra-personnelle au triomphe sur la technique du moi. Cessant d'être la dernière instance, le moi n'est plus qu'un simple moyen d'expression. Par sa fusion intime avec les énergies créatrices du cosmos, l'homme conquiert personnellement son centre au-dessus des normes terrestres. Alors il crée en grand, de même que, dans la métamorphose des corps, l'entéléchie va dissolvant l'un après l'autre les êtres embryonnaires et abolissant les lois existantes pour leur en substituer de nouvelles. Or ces lois nouvelles, du point de vue terrestre, sont pour tout grand mage, non pas des lois d'inertie, mais des lois de métamorphose. La règle de Bouddha ne visait pas à perpétuer le type du moine, sa vraie fin était d'arracher l'homme au siècle. Les enseignements du Christ ne voulaient pas substituer des « chrétiens » aux « païens », mais affranchir les hommes de l'humain.

Parvenu à ce point de nos considérations, nous touchons au tragique intime de toute magie. Nous avons implicitement distingué trois sortes de mages, correspondant à trois degrés : le technicien, qui crée du nou-

Digitized by Google

veau en partant du moi ; le magicien, au sens usuel du mot, que la stricte observation de certaines règles rend capable d'opérations extraordinaires ; enfin l'inspiré, qui abolit les lois de la terre. Qu'en est-il à cet égard de l'Église ? Elle est, en premier lieu, un institut technique en vue de maintenir un certain ordre existant sur la base du moi. Elle veut être, en second lieu, une source de force magique, qui communique à l'ordre technique des influences d'autres sphères. Mais elle est, en dernier lieu, hostile au savoir divin, car la grâce est la négation de tout système et de toute institution. D'où à l'égard de l'Église la haine égale de Jésus, de Bouddha, de Laô-Tseu, et de tous les fondateurs de religion en général. Mais cette hostilité contre une église existante n'a jamais empêché de naître une église nouvelle, tout d'abord soumise à des règles plus rigoureuses encore. C'est que la technique est seule capable de maintenir un gain spirituel. Le maintenir réellement est du reste impossible. Mais il est nécessaire de le tenter sans relâche, peut-être même d'enseigner que la chose est possible, car c'est le seul moyen pour l'esprit de rester dans la vie constamment à l'œuvre. Impossible de maintenir l'esprit au repos, car il ne vit qu'en perpétuel mouvement. Un dogme d'une vérité absolue, lui-même, n'est vrai qu'autant qu'il renaît chaque fois chez l'être qui en fait l'expérience intérieure. Le « meurs et deviens » est vraiment la loi de la vie par excellence. On ne saurait échapper au cercle tragique que je viens de tracer. Tout fondateur de religion digne de ce nom n'eut qu'une seule fin : transformer l'homme, et par là même, abolir les lois qui jusque là l'enchaînaient. Mais une église ne peut exister qu'en vertu de lois terrestres inviolables.

PAR essence, le mage n'est pas un chercheur ni un croyant, mais un homme qui *est* et qui *peut*. Quelles sont donc les normes qui régissent son action ? — Il lui faut, lui aussi, satisfaire à la loi de corrélation du

Digitized by Google

Sens et de l'expression. Mais, alors même qu'il transmet des connaissances, les exigences de cette loi sont tout autres pour lui que pour le savant. Par rapport à celui-ci, son attitude est tout d'abord celle du technicien, c'est-à-dire qu'il agit automatiquement en vertu de son savoir, ce dernier étant pour lui un point de départ, non pas un but. Mais ce qui caractérise le mage, c'est qu'il peut violer les normes du technicien sans compromettre sa puissance d'action ; on a pu, en effet, convaincre la plupart des mages — de Laô-Tseu à Nietzsche — de fautes de logique et d'inexactitude scientifique, et prouver chez tous une évidente prédilection pour le paradoxe. Nous en saisirons bien vite la raison en examinant le cas de l'homme d'État. Celui-ci ne peut atteindre le but immuable qu'il s'est proposé, qu'en agissant sur l'opinion publique toujours variable, de telle sorte qu'en dépit de ces changements, sa volonté s'accomplisse ; or, il n'y saurait parvenir, lorsque se produisent de brusques revirements, que par des prises de position variant selon les circonstances, et, du point de vue logique, contradictoires. Un exemple typique nous en est offert par la politique anglaise qui, d'une constance de vues unique, s'est toujours entendu reprocher par les nations continentales ses renversements d'alliance et sa perfidie. Or c'est le même rapport que nous retrouvons chez le mage, pour autant que son but unique est de transformer les âmes. Ce qu'il poursuit, c'est une fécondation spirituelle directe. Chez lui, paroles et actes doivent donc posséder les qualités du sperme. Et cela revient à dire que leur sens et leur valeur ne résident jamais dans la forme qu'ils revêtent, mais dans ce qui naît de leur union avec un être en état de réceptivité féminine. Que l'on embrasse, en effet, du regard tous les grands mages que l'histoire a consacrés comme tels, et l'on se rendra compte que chez tous le « logos » était « spermatikos », exactement dans le sens indiqué plus haut. Certes, rares sont ceux qui,

Digitized by Google

parmi eux, ne connurent pas la tragédie de l'Église chrétienne, la tragédie d'une parole qui ne voulait être que fécondante, et qui ayant été, par suite d'un malentendu, regardée comme dernière et définitive, devint incapable d'engendrer quoi que ce soit de nouveau. Mais, en dépit de tels malentendus, les grands mages n'en ont pas moins exercé une influence durable. Par exemple, et en premier lieu, Jésus. Bien que sa parole soit censée être la parole dernière, le christianisme continue de se développer, se différenciant sans cesse et tirant de ce qui est implicitement contenu en lui des explications toujours nouvelles. La seule église qui, depuis le IIIe siècle déjà, ne participe point à cette évolution, l'église orthodoxe, tient d'autant mieux compte de l'esprit de Jésus qu'elle rejette toute croyance à la lettre seule : le Christ, pour elle, est un symbole, et non pas un modèle ; les dogmes, pour elle, ne sont vrais qu'autant qu'ils sont vécus intérieurement. La doctrine de Jésus ne voulait justement être que *logos spermatikos* ; son art admirable d'expression consistait précisément en ce qu'il anticipait, à l'état de germe, c'est-à-dire d'involution, tout ce qui devait en sortir ultérieurement. Et c'est ainsi qu'il est effectivement, malgré tous les résultats de l'exégèse, le fondateur de l'Église chrétienne, dont la croissance perpétuelle apporte précisément la preuve de la réalité et de l'authenticité de sa mission. Il n'en est pas autrement, en principe, de tous les maîtres-mages. De même que ce fut des quelques paroles du Seigneur que sortit peu à peu le christianisme, de même ce fut des enseignements de Bouddha, perpétuellement répétés sous forme de litanies, que sortit le bouddhisme, et du *Tao Te King* non seulement le taoïsme, mais, confondu avec le confucianisme, tout ce qui devait donner naissance à la culture chinoise. Je vais plus loin : ce qui de Platon a survécu, le platonisme vivant, est issu du fonds implicite — et non pas explicite — de sa doctrine.

Digitized by Google

Comment faut-il entendre ce phénomène de fécondation et d'évolution ? C'est l'exemple banal de la « parole libératrice » du pasteur d'âmes et du psychiâtre, et du symbole de méditation religieuse, qui nous permettra le mieux de nous le représenter. Les effets de ces pratiques paraissent souvent presque magiques, en ce que le résultat est tout autant disproportionné avec l'effort de l'élément actif que l'est dans le conte l'ouverture du rocher avec le mot de : Sésame, ouvre-toi ! Mais est-il donc miracle plus grand que la naissance d'un être doué de conscience spirituelle à la suite de la fécondation d'un œuf invisible par un germe minuscule ? C'est bien du même phénomène qu'il s'agit chez le mage. Celui-ci féconde l'élément passif par la parole appropriée. Or celle-ci ne répond jamais aux conditions que la logique réclame d'une expression exacte. Mais elle doit être, d'autre part, d'autant plus l'incarnation du Logos. Dans quelle mesure il en est bien ainsi, c'est ce que nous sommes en état de comprendre scientifiquement, grâce aux faits que Coué rassembla par la pratique. L'inconscient transforme automatiquement en réalité la pensée ou l'image directrice qui lui a été présentée sous une forme adéquate. Celle-ci, quand il s'agit de processus tout à fait élémentaires, peut pour toute une collectivité d'individus consister en formules magiques invariables et mécaniquement répétées : d'où, en particulier, l'action miraculeuse démontrée de la formule de Coué. Mais, dans toutes les questions complexes, seul le mot conçu pour le cas particulier est doué d'une vertu magique. C'est pourquoi il n'y eut jamais encore de système ou de recette magique d'une efficacité générale absolue. C'est pourquoi ceux-là seuls ont exercé une action réelle, qu'ils fussent pasteurs d'âmes ou psychanalystes, qui réussirent à trouver la formule *ad hoc* nécessaire. Mais l'efficacité d'un traitement magique ne tient jamais à l'exactitude théorique des faits explicitement com-

Digitized by Google

muniqués, mais au rapport particulier, adapté aux circonstances, de ce que l'on dit et de ce que l'on tait, de ce que l'on fait et de ce que l'on omet, de la lumière et de l'ombre. Pourquoi ? — Nous voici maintenant en mesure de clore le cycle de notre argumentation, et ainsi d'expliquer complètement pourquoi la loi de corrélation du Sens et de l'expression se manifeste chez le mage tout autrement que chez le chercheur scientifique : *c'est qu'il s'agit pour le premier d'influencer les forces plastiques de l'inconscient.* La logique de ces dernières est totalement différente de celle de l'intellect. La vie de l'inconscient créateur est faite entièrement d'images. C'est donc par des images ou par des paroles capables d'en engendrer, qu'on peut le mettre en état de créer dans un certain sens. Nous touchons ici à l'origine même de la signification de tous les symboles de méditation. Ceux d'entre eux qui possèdent une vertu générale sont tous de type archaïque. Les forces originelles de l'âme étant primordiales, il se trouve que seul un système d'images à l'épreuve de l'analyse intellectuelle est capable, par son action ultérieure, de provoquer des métamorphoses différenciées. La fécondité avérée de la méditation de certaines paroles n'est qu'un cas particulier de ce phénomène : ces paroles contiennent, sous une forme latente, tout le sens qu'elles pourraient avoir, tout concept primordial enclôt en lui plus de sagesse, et une sagesse plus profonde, que le système philosophique le mieux articulé. Cette sagesse devient agissante par la méditation.

Or, si l'image — au sens propre et figuré du mot — joue un rôle prépondérant dans l'expression du mage, il en résulte que les règles fondamentales de sa logique spécifique seront la cadence musicale, le tact, le rythme, le contrepoint, l'effet plastique et la couleur. La même remarque vaut pour l'artiste, à la différence du savant. L'artiste, en effet, incarne le prototype moderne du magicien ; formellement, il est vrai de lui ce qui est

Digitized by Google

vrai de Jésus, contrairement à ce qui se passe pour le savant. Mais l'artiste n'est pourtant pas identique au mage qui nous intéresse ici, parce que son but est tout autre. Ce qu'il veut, c'est projeter dans le monde une œuvre dont la fin unique est la perfection dans l'expression, dont le dessein immédiat n'est jamais ce qu'elle peut éventuellement faire naître dans l'âme du contemplateur. Du reste, jamais elle ne déclenche de transformation vivante immédiate, puisque son sens est dans l'extériorisation. Par essence, une œuvre d'art veut qu'on jouisse d'elle. C'est la valeur esthétique — et non pas la valeur éthique — qui décide en dernier ressort chez le spectateur. Pour le mage véritable, c'est justement le facteur agissant qui décide en dernier lieu. D'où les étrangetés fréquentes de son mode d'expression, source toujours nouvelle de malentendus pour le savant. La perfection telle que la conçoit la conscience supérieure réfléchie, s'oppose bien plutôt qu'elle ne répond à ses desseins. Aspirant à susciter l'activité propre de l'inconscient, le mage cherche, par son expression, à étonner ou à scandaliser toutes les fois que la conscience risquerait d'éliminer ce qu'on lui communique avant que les couches profondes de l'esprit n'en soient pénétrées. D'où sa prédilection pour le paradoxe. Le paradoxe, dans le domaine spirituel, correspond à l'explosif dans le monde physique : en condensant en lui des contrastes sans les résoudre, il enflamme la faculté de compréhension ; mais la solution personnelle qu'il détermine, là où les contrastes étaient suffisamment forts, a toute la violence d'une explosion. D'où l'influence sans cesse renouvelée des paroles de Laô-Tseu, d'Héraclite, du Christ, de quelques Hindous, de Nietzsche, influence totalement indépendante du lieu et du temps. Ces paroles restent inaccessibles à une pensée superficielle, car elles ne comportent pas de « savoir » qui se puisse apprendre. Leur vérité ne s'affirme que de l'instant où un esprit les « comprend »

Digitized by Google

du plus profond de lui-même, car elles font naître alors le savoir exactement adéquat à l'homme en question. D'où la possibilité d'interprétations toujours nouvelles, et, d'un point de vue objectif, leur nombre indéfini. Seuls les paradoxes, ainsi considérés comme projectiles de l'esprit, ont une portée illimitée à travers l'espace et le temps. Mais que l'on n'aille pas s'imaginer que l'ininintelligibilité soit un but en elle-même. Bien au contraire, le mage veut être exactement compris, mais dans une acception différente et plus riche que ce n'est le cas pour le savant : l'assimilation doit être une opération non pas seulement du cerveau et de l'esprit, mais de l'être tout entier, et une opération telle, que tout en gardant avec la pensée du mage un fonds commun, cet autre se transforme et par suite conçoive des idées nouvelles et personnelles. Or le mage, pour parvenir à un tel résultat, doit obéir jusque dans le plus petit détail à la règle qui veut que la réalisation du Sens ne soit possible que par les moyens de la politique réaliste. Ce n'est qu'à l'aide des moyens *existants* qu'il peut atteindre son but. Si les insuffisances d'ordre logique n'ont pour lui presque jamais d'importance capitale, toute faute grave d'ordre psychologique lui est funeste.

Or que l'on considère les grands mages de l'histoire, et l'on s'étonnera de leur talent de politique réaliste plus encore que de la profondeur avec laquelle ils ont pénétré le Sens. Nous vîmes au début de ce chapitre l'assurance déconcertante dont fit preuve Jésus (lui qui l'emporte sur tous les fondateurs de religion par sa signification historique profonde) en tenant implicitement compte de toutes les éventualités politiques présentes ou futures. Il n'est pas jusqu'à son animosité contre la culture qui n'ait là sans doute son motif inconscient : l'*ancienne* culture devait disparaître, les formes pétrifiées devaient être remises au moule. Jésus a lui-même préparé les voies à la nouvelle culture chrétienne. Quant à Bouddha (dont la signification

Digitized by Google

historique est aussi minime que fut considérable celle de Jésus), il était « politique réaliste » du point de vue de ce qu'on appelle aujourd'hui la psychanalyse ; chacune de ses paroles, chacune des légendes ayant en lui son origine, et dont il orienta lui-même l'évolution, à l'instar de tous les grands mages, était conçue de telle façon qu'elle tendît à tuer le vouloir-vivre. Et s'il m'est permis de faire état ici de la technique de l'École de Sagesse, son dessein est le même lorsqu'elle provoque la contradiction : son but étant de réaliser un état de tension supérieur, l'état œcuménique, elle trouve tout autant son compte dans l'hostilité que dans l'amitié, et celle-ci, sans la première, heurterait de front le sens même de l'institution.

Par contre, toute faute de politique réaliste bien vite s'expie. C'est peut-être Laô-Tseu qui nous offre à cet égard l'exemple le plus instructif. Par l'orientation qui lui est propre, il est un des esprits les plus profonds, et partant, les plus universels qui soient, en ce qu'ils n'excluent aucune forme. Mais, comme personnalité, il dut être borné, borné au sens même où le sont tant d'Allemands profonds, qui ne comprennent pas que leur mode de vie particulier, à lui seul, n'est pas un signe de profondeur, et qui jugent superficiels tous ceux qui ne sont pas mystiques, solitaires, contemplatifs et contempteurs du monde. Laô-Tseu voyait dans la négation de toute forme achevée l'unique voie de salut. Aussi n'a-t-il, en filiation directe, suscité parmi ses descendants spirituels que de bien rares ermites, et comme « église », qu'une secte de magiciens plutôt suspecte. Quant à sa fécondité à travers les âges, il en est redevable non pas à lui seul, mais à Koung-Fou-Tseu. Celui-ci parvint à mettre d'accord la pensée de Laô-Tseu avec les lois qui régissent les phénomènes. Grâce à lui, Laô-Tseu exerça dans le cadre du confucianisme une influence plus conforme au Sens que dans celui du taoïsme ; c'est à lui que les générations ultérieures durent de

Digitized by Google

pouvoir affranchir leur regard des limites où Laô-Tseu resta confiné.

Cet exemple est particulièrement instructif en ce qu'il révèle d'une manière toute générale le danger que l'on court à prendre à la lettre des esprits profonds ou des doctrines profondes. Si le luthérianisme est de nos jours gravement menacé, la cause en est dans la croyance de Luther à la lettre de l'Écriture. Si jamais encore le christianisme n'a reçu d'impulsion vivifiante de ceux qui ont servilement suivi les traces de Jésus, — François d'Assise eut toujours ses voies propres, — cela tient à ce que la vie et la doctrine de Jésus étant, sous leur forme particulière, l'expression d'une époque et d'une personnalité, ne pouvaient être imitées sans malentendus. Il en est de même de la mise en pratique des doctrines de l'Orient dans notre monde occidental. Si profond qu'en soit le sens, les formes de vie orientales ne peuvent qu'exceptionnellement se transporter dans nos sociétés où les conditions vivantes de leur usage font défaut. Il faut un cerveau indou, des façons de penser héréditaires indoues, des images indoues, pour tirer profit de pratiques spécifiquement indoues. On reconnaît en tous lieux l'état de perfection d'un homme à ce que son influence s'exerce involontairement. Mais la méthode spécifiquement chinoise du *Wu Wei* (action involontaire), pratiquée chez nous, ne mènerait pas loin : l'édifice élevé par la liberté dans l'Occident domine de si haut l'ordre primitif de la nature, le seul qui compte pour les sages chinois, et le nombre des forces agressives est tel chez nous, qu'un Confucius, pour le même résultat, devrait chez nous mettre en œuvre des moyens d'action beaucoup plus puissants [1]. C'est ainsi que pour la période la plus récente, les meilleurs techniciens

1. Cf. le développement de cette idée dans la revue des livres du 12e fascicule du *Weg zur Vollendung*, au sujet des trois ouvrages récents de Richard Wilhelm. (N. d. T.)

Digitized by Google

magiques furent, par leurs défis aux vérités universellement admises, un Nietzsche et un Bernard Shaw. Réaliser le Sens ne se peut, en effet, qu'à l'aide des moyens *existants*. Si la *Christian Science* exerce une action bienfaisante sur un grand nombre d'Américains et d'Anglais, elle n'en a presque aucune sur les Allemands Pourquoi, sinon parce que la forme qu'a revêtue son Sens vrai correspond à l'esprit primitif des Anglo-Saxons ? Tout de même, les succès collectifs de la psychanalyse, d'une part, et de la méthode d'auto-suggestion de Coué, d'autre part, sont liés à la condition empirique du mode de pensée mécaniste. Là où celle-ci fait défaut, il faut, pour agir, que le même Sens soit saisi d'une manière différente et plus profonde.

J'ai à dessein dans les pages précédentes insisté plus que de raison sur le côté technique du problème du mage. Je tenais en effet à dissiper la profonde obscurité qui y règne. Ne voyant dans les mages inférieurs que de simples techniciens, on admet vis-à-vis du mage supérieur la vanité de toute considération technique. Et somme toute, à bon droit, comme nous l'avons vu, — mais d'un certain point de vue et en un certain sens seulement, puisque, bien loin de s'affranchir de toute norme, ces mages sont soumis à d'autres lois que les lois connues. Le phénomène est analogue à ce qui a lieu pour l'eau, dont les lois, une fois dépassé le point critique de 100°, sont remplacées par celles de la vapeur. Du point de vue technique, la marche que suit la réalisation du Sens est donc toujours intelligible, tout comme dans l'art, le seul genre de magie actuellement reconnu. Et c'est se méprendre que de distinguer la magie authentique de son succédané, selon que le maniement de la technique est conscient ou non. La vérité est que le simili-mage est pur technicien, tandis que le véritable peut fort bien ne pas comprendre le sens de son action, ni la diriger consciemment. Il est probable que Jésus était inconscient dans une large

Digitized by Google

mesure, — Bouddha, comme en tout, extrêmement conscient. Et ce qui est vrai de tous les mages politiques, à savoir qu'ils présidèrent eux-mêmes à l'élaboration des mythes nécessaires à leur action, l'est sans doute aussi de la plupart des chefs religieux (qu'ils l'aient reconnu ou non), car il leur eût fallu être plus sots qu'ils n'étaient, pour ne pas savoir ni comprendre ce qu'ils faisaient. Celui qui voit dans la conscience une objection absolue, oublie que la différence entre l'homme et l'animal consiste avant tout en ce que le premier est un être essentiellement conscient, et que tout progrès au-delà de l'état primitif d'innocence est en fonction de la responsabilité croissante de la conscience. Certes, il est exact, comme le prétend Heinrich von Kleist dans un de ses récits [1] de portée profonde, que la marionnette est plus parfaite que l'homme, et que Dieu seul réussit à atteindre la perfection. Mais, dans son effort pour se dépasser, l'homme ne peut vouloir que se rapprocher de Dieu, et cet effort est essentiel en lui. Aussi n'est-ce jamais autre chose qu'une réaction de défense, dont la psychanalyse peut bien donner une interprétation, que de condamner l'état de pleine conscience. Il faut y voir ou bien la peur du danger, ou bien la haine de ceux qui sont parvenus à un stade supérieur d'évolution. Car c'est un fait avéré que la conscience comporte de graves périls, qui vont croissant avec sa lucidité. Il est beaucoup plus facile de devenir par elle un diable qu'un ange.

Il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'un très grand nombre d'individus ne sont pas intérieurement capables de supporter un degré supérieur de conscience, qu'ils ont besoin d'illusions pour vivre, ou du moins pour vivre sans déchéance morale. Or la faute en est non pas à la conscience, mais uniquement à l'individu en question. De tout temps, les uns eurent assez de force

1. *Das Marionettentheater.* (N. d. T.)

Digitized by Google

intérieure ou morale pour supporter aisément ce qui fait perdre l'équilibre à d'autres, moins privilégiés. De même qu'un César fit exécuter des centaines d'hommes, et conclut successivement plusieurs mariages d'argent, sans que son âme en subît un amoindrissement, de même les grandes personnalités peuvent, dans la transmission des impulsions spirituelles, user, quand ils le jugent opportun, et sans que l'authenticité de leur mission s'en trouve compromise, de moyens purement techniques qui pervertiraient tout être inférieur. Et ce sont ces personnalités qui servent de prototypes, et non pas ceux qui ne savent ce qu'ils font. Viendra-t-on, pour cette comparaison, m'opposer des scrupules moraux ? En réalité, il s'agit dans le prétendu mal de tout autre chose que se l'imaginent les philistins, et c'est ce que j'ai montré dans mon introduction et dans le chapitre : *Le problème éthique* de *Wiedergeburt*.

On ne saurait donner de réponse à la question morale qu'en fonction du format et du niveau donnés. Occuper une position plus élevée de quelque manière, c'est être *ipso facto* au-dessus d'une certaine espèce de bien et de mal. La première question à poser est partout la suivante : « Combien d'éléments peuvent entrer dans une synthèse donnée sans la faire éclater ? » Alors, et alors seulement, se pose cette autre question touchant la place de l'accent sur l'aspect éventuellement positif ou négatif d'un même élément. De même que Dieu, conformément à la croyance légitime de tous les peuples, peut fort bien anéantir, sans pour autant se condamner lui-même, de même des actes identiques prennent selon les individus une valeur proportionnelle au niveau de leur être. L'être primitif, doué d'une conscience même infime, prendra un aspect diabolique. Par contre, Bouddha, tout conscient qu'il était de ses moindres émotions, était le plus saint de tous les hommes. Et que la voie qu'il suivit, la voie qui a comme but idéal l'éveil complet de la conscience et la responsabilité

Digitized by Google

totale — et non plus la dissimulation de la réalité — soit la seule qui, en principe, puisse sauver l'homme moderne, voilà qui suffit à démontrer la nécessité historique de la psychanalyse [1]. Au stade actuel de la conscience humaine, l'inavoué n'est plus latent, mais refoulé. L'organisme psychique, à cet égard, est devenu différent de ce qu'il était à l'époque où les impératifs moraux universellement acceptés devinrent les normes des actes conscients. C'est pourquoi la perfection ne saurait plus consister pour l'homme parvenu à la pleine lucidité de conscience, dans l'état primitif d'innocence.

Qu'est donc le mage, en fin d'analyse ? Quel est son rôle dans l'organisme de l'humanité ? Que toutes les grandes initiatives partent de lui, voilà qui est solidement établi. Mais nous ne sommes pourtant pas autorisés à voir en lui l'homme suprême : sur le plan humain, son type apparaît unilatéral, exclusif, comme tout autre type, de nombreuses possibilités positives. Son rôle, si décisif soit-il, ne peut donc être que défini et limité.

Il nous a fallu longuement insister sur la personnalité réelle de l'homme magique qui reste lettre close pour les modernes et manque de toute définition critique. Nous voici désormais en état de donner du mage et de sa mission la définition suivante, aussi claire que concise : *Le mage incarne le principe créateur de l'esprit en son mode viril.* Il est l'esprit fécondant, par opposition à l'esprit qui conçoit et enfante.

L'ère chrétienne ne connut guère l'esprit créateur que dans sa variété féminine, telle qu'on la retrouve chez le poète et l'artiste, le croyant et l'homme connaissant. Cela tient à ce qu'avec la fin de l'antiquité l'Occident entra dans une phase pathique. L'antiquité avait

1. Cf. mes considérations sur ce point dans deux chapitres de la 2e partie de *Wiedergeburt.*

Digitized by Google

été d'une extrême virilité spirituelle. Une fois à bout d'évolution, les forces psychiques encore inemployées devaient tout naturellement devenir déterminantes dans l'histoire, et elles portaient précisément la marque féminine. Jésus lui-même était bien un mage, donc d'une virilité spirituelle qui ne fut jamais dépassée. Mais l'esprit du temps ne pouvait que l'hypostasier et faire de lui le seul et unique logos mâle, en face duquel l'humanité prit l'attitude de la femme qui aime. Toute impulsion devait désormais venir d'un principe extérieur supérieur ; l'homme ne devait être capable de créer qu'après en avoir été fécondé, c'est-à-dire — suivant la terminologie moderne — que l'homme, par définition, ne pouvait être que médium, non pas maître. Cette conception règne encore sur l'inconscient collectif, indépendamment de toute confession. On ne croit plus de nos jours en principe à l'existence d'un principe spirituel mâle parmi les hommes. La présence divine n'apparaît concevable à la majorité que sous la forme de la foi, la profondeur spirituelle, sous celle de l'expérience intime ou de la contemplation. Et lors même que le logos mâle vient à s'offrir sans méprise possible, ou bien on commet l'erreur d'y voir le simple intellect, ou bien l'on s'ingénie à découvrir dans sa profondeur quelque forme pathique de la vie, fatalité, accomplissement du destin, ou quelque autre chose. Mais de tout temps, le mage exista, l'esprit de modalité mâle, le *logos spermatikos*. De tout temps exista l'esprit dont les profondeurs rayonnantes ne sont accessibles à l'homme d'attitude pathique que s'il s'abandonne passivement à leur influence. De tout temps, à côté du médium exista le maître. Jésus n'est que l'expression la plus grandiose de ce type. La source métaphysique de sa puissance n'est pas accessible aux facultés de conception humaines. Jamais on n'expliquera comment il put se faire qu'un être, humble entre tous, dont la vie fut brève et misérable et qui ne connut pas le

Digitized by Google

succès, triompha après sa mort de l'Empire romain, en fit son instrument, fut l'inspirateur de la reconstruction du monde sur de nouvelles bases et grandit avec les années jusqu'à devenir le destin même de toute la terre. Du point de vue empirique, la puissance du Christ, sans exemple quant à sa durée, doit être principalement attribuée au fait que l'époque à laquelle il donna ses impulsions, avait l'esprit le plus purement féminin de l'histoire et se laissa très longtemps féconder par lui seul. Le produit de ce croisement peut dès lors se poursuivre au cours des siècles avec une netteté sans pareille. De nos jours même, où tant d'autres facteurs héréditaires interviennent, tous les phénomènes du monde occidental portent indubitablement la marque de son esprit. Il n'est pas jusqu'au bolchevisme, le premier grand mouvement qui le renie radicalement, qui ne soit issu en droite ligne de lui : sans Jésus, sans celui qui proclame la valeur infinie de l'âme humaine et donne la priorité aux misérables et aux affligés, il serait impossible de concevoir le bolchevisme. Mais ce qui est vrai du Christ, l'est, encore qu'à un moindre degré, de tout mage en général : toute fécondation spirituelle sur terre, toute initiative et toute transmission spirituelle a son origine première dans le logos mâle.

Si ce fait reste si difficilement admis et compris, la cause en est que notre époque tout entière pense traditionnellement dans les catégories du logos féminin. Tout ce qui a revêtu sa forme définitive est déjà né, et fut mis au monde par quelque élément générateur féminin. Mais le sperme, par essence, n'a pas de forme définitive, il n'est pas né, et si l'on y cherche de la réalité se manifestant par des faits, on n'en trouve pas ; si l'on juge alors ce qui s'est révélé efficient, selon les normes de la forme arrivée à sa maturité, un tel jugement porte à faux. Le logos mâle n'est que fécondant, il n'est qu'impulsion, dynamisme, initiative. Sa loi n'est

Digitized by Google

pas le mot d'ordre féminin : *Conserve ce qui est*, mais : *Meurs et deviens*. La mort n'est-elle pas dans la nature entière le seul moyen pour le mâle de durer ? C'est la disparition des pères qui, en fait, ouvre partout les voies aux enfants, que l'araignée mâle soit dévorée par la femelle, que l'élément fécondant lui-même meure de son acte ou que les mâles se tuent en luttant les uns contre les autres. De même doit périr la semence spirituelle pour que l'esprit vive. Il eût été inconcevable de fonder une église sur les paroles de Jésus en elles-mêmes — et c'est parce que cette raison subsiste de nos jours, que tout le christianisme évangélique s'éloigne nécessairement de l'Église. Une église ne pouvait naître que comme le fruit des entrailles d'une communauté de fidèles. C'est ainsi que le véritable christianisme lui-même n'est nullement enclos dans la doctrine de Jésus, mais dans la tradition qui remonte à Jésus, tradition qui comporte des milliers de morts et de renaissances de son esprit spermatique. Si ce fait put jamais être méconnu, cela tenait à ce que le sperme spirituel se conserve sous la forme du Verbe et reste vivant dans le corps de l'humanité en plasma germinatif immortel. Notre interprétation n'en est pas moins vraie, car la signification du verbe ne se révèle jamais que parce qu'il féconde les âmes et meurt ainsi perpétuellement en tant que semence. C'est là précisément, je le répète, le trait spécifique du principe mâle, que de manifester sa durée sous la forme de l'éphémère.

Nous avons là sans doute l'explication profonde du caractère mythique de tous les initiateurs, qu'ils aient été en fait inconnus ou mythifiés, ainsi que de leur action anonyme après leur mort — nous ne connaissons les auteurs que d'un bien petit nombre d'initiatives — : même dans le domaine spirituel, on ne peut connaître avec certitude que la mère de l'enfant. Mais une impulsion renaît *vraiment* chez celui qui la reçoit, si bien qu'il est inexact de parler à son sujet d'adoption, au

Digitized by Google

sens des savants. D'autre part, seul le logos mâle est capable d'engendrer. C'est pourquoi le Créateur du monde est de tout temps représenté sous des traits masculins. Le fait qu'aucun peuple ne s'est étonné de ne plus jamais le voir intervenir, une fois la création achevée, est à son tour caractéristique dans le même sens. Il n'y a donc pas plus d'absurdité à ce que les mages d'essence supérieure survivent dans l'histoire tout au plus comme dieux. Plus ils incarnaient le type mage à l'état pur et exclusif, plus ils devaient être passagers, en tant que phénomènes terrestres. Jésus n'eut guère que trois années de vie active, qu'allait clore une fin soudaine. Mais le voilà depuis lors ressuscitant à travers des incarnations toujours nouvelles.

Telle est la forme spécifique sous laquelle survit le principe mâle dans son incarnation possible. Mais il n'y a probablement, du point de vue terrestre, que ce genre d'immortalité. De tout temps, le principe féminin fut regardé comme celui du fini, et la femme, comme l'être de la terre par excellence, contrairement à l'homme, l'être de l'esprit. Dire que le seul Sens est essentiel et que tout phénomène s'évanouit, revient au même. Qu'on se rappelle nos considérations du chapitre sur Kant : nul corps n'eut jamais de valeur immortelle. Ce que les historiens entendent par le mot : immortel, n'est pas une immortalité véritable ; il ne s'agit là que d'une survie dans le souvenir, possible pour celui-là même qui est bien mort à jamais. Il faut en outre considérer que les principes mâles et femelles sont des principes dont l'action se manifeste universellement en tout phénomène, et qu'il est dès lors permis d'affirmer sans absurdité que la femme est immortelle par ce qu'elle a de mâle. Nous aurions du même coup expliqué, sans nous contredire, pourquoi, malgré leur attitude pathique, tant d'hommes de foi ont pu, eux aussi, donner des impulsions vivantes. Nous saisissons désormais pourquoi le temps ne laisse subsister des grands esprits

Digitized by Google

que leur aspect magique et pourquoi dans l'histoire les plus grands noms sont ceux de mages. *C'est que le spirituel ne peut se communiquer au terrestre, dont la loi vitale est de se transformer et de disparaître, que sous la forme d'une fécondation sans cesse renouvelée.* Nous avons là le secret du style de tous les livres sacrés de l'humanité, et aussi de la concordance profonde de leur fonds. Aucun livre saint ne donne, en ses parties essentielles, de théodicée statique : ce fut là l'œuvre des Églises. Pour aucun d'eux, l'exposé de ce qui est et doit être n'est le principal. Les Saintes Écritures ont toutes pour but de transformer l'homme, d'en faire le réceptacle d'un esprit supérieur. Aussi leur éthique est-elle toujours une éthique de la fécondité, dont le caractère varie selon leur fin particulière. Bouddha, qui se révéla le type le plus extrême de tous les fondateurs religieux, en n'admettant que ce qui était de son point de vue fécond, enseignait les moyens de s'affranchir du siècle. Jésus montra le chemin du royaume céleste, et pour lui n'étaient vertus que celles qui conduisaient à ce but, d'où le renversement de toutes les valeurs juives et païennes. Les *rishis* indous ne jugeaient bon que ce qui contribuait à l'union de Atman et de Brahma. Aucun de ces mages ne reconnaissait un système statique du bien, et moins que tout autre encore, Jésus, qui donnait au pécheur le pas sur le juste, — dont il ne mettait pas du reste la justice en doute ! Et dès lors nous comprenons également Nietzsche et son hostilité pour la science et la vérité, sa haine de la morale chrétienne et son appel au mal. Lui aussi, il voulait changer les hommes. Pour lui aussi, c'était là le but unique. Quant au mage de degré inférieur, il s'incarne dans l'homme d'État machiavélique. Le machiavélisme est l'éthique de la fécondité politique, indépendamment de toute autre considération. Et en effet, n'est bon politiquement que ce qui est politiquement fécond.

Digitized by Google

Le mage est le représentant du principe du logos mâle. Comment se fait-il donc que je termine ce livre par une définition de l'essence du mage ? — Parce que le but ultime que je me propose, c'est de démontrer que l'esprit est une substance vivante, et que le mage incarne l'expression suprême de la spiritualité vivante et créatrice, étant donné qu'il est totalement impossible de comprendre son essence et son action dans le cadre des catégories de la science objective. Si l'on y parvient jusqu'à un certain point (encore n'est-ce pas bien avant), c'est quand il s'agit de l'artiste, car l'œuvre extériorisée est justement par là même une « chose ». Quant à l'esprit purement mâle, et par suite purement fécondant, il ne se manifeste que sous la forme d'actualité créatrice. Sa réalité s'exprime exclusivement au point mort situé entre le « pas encore » et le « ne plus », ce point qui est la véritable dimension de la liberté ; elle apparaît toujours comme une improvisation, soit que le saint transforme, que le guérisseur guérisse, ou que la magie condensée dans le Verbe, féconde sans cesse au long des siècles de nouvelles âmes capables de comprendre. Ce n'est alors jamais la chose qui importe, mais l'élément de vie qui l'anime. Ce n'est jamais non plus la « vérité », au sens usuel du mot. Bien entendu, seul le vrai exerce une action fécondante durable, parce que le vrai seul est immortel. Mais il doit être une vérité vivante, c'est-à-dire comprise, et non pas seulement une vérité que l'on sait. Sinon, le but idéal de la magie consisterait dans la mécanisation, à la façon du moulin à prières, alors que toute l'expérience prouve que la magie est exactement le contraire de la technique mécanique, et que l'efficience de toutes les vérités dépend de qui les représente ; sinon, tout feuilletoniste ressassant des vérités chrétiennes devrait exercer la même influence qu'en son temps Jésus-Christ.

Ce qui importe, en effet, c'est non pas la chose, mais uniquement l'esprit vivant qui s'en fait le champion.

Digitized by Google

Et la remarque vaut aussi bien pour celui qui reçoit que pour celui qui donne. Pour exercer une action vivante, le vrai doit, chez celui qui l'accueille, déterminer des réactions vivantes, et pour être fécondes, les idées doivent correspondre de quelque manière à l'âme qui les accueille. C'est précisément pourquoi les idées agissent — comme l'a montré *le Monde qui naît* — non pas en vertu de leur vérité, mais en vertu de leur caractère représentatif. Et comment pourrait-il en être autrement ? Dans toutes les vérités abstraites ou toutes les notions exactes, il s'agit, pour autant qu'elles doivent avoir de valeur propre, de constructions de l'intellect n'ayant qu'une importance strictement instrumentale, et suivant l'heureuse expression de Hans Blüher [1], d' « éliminats ». De même que nulle théorie scientifique ne peut être vraie au sens substantiel du mot, de même il est impossible de saisir la réalité de l'esprit sur le plan de la projection intellectuelle. Or la figure du mage, ainsi que notre examen précédent l'a montré, est une réalité d'essence identique avec la vie organique. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'un principe essentiellement créateur qui se manifeste par un jeu alternatif de phénomènes de fécondation et d'enfantement. Et admettre cette identité, notons-le bien, ne revient aucunement à un acte de foi naturaliste ; jamais nous n'avons ramené les phénomènes spirituels à des phénomènes physiologiques. Cela revient bien plutôt à se rendre compte que la nature, tout comme l'esprit, lorsqu'ils ont pris forme, sont des manifestations d'un principe supérieur, qu'on ne saurait, il est vrai, saisir dans sa nature propre. De même que la

1. Cf. son *Traktat von der Heilkunde*, (Iéna, Eugen Diederichs, 1926). Tout le monde devrait lire cette œuvre, la plus récente de Blüher, et en même temps de beaucoup la plus mûre et la plus importante. Celui qui a lu les chapitres psychanalystes de *Wiedergeburt* trouvera plaisir à constater les profondes concordances entre les vues de Blüher et celles de l'École de Sagesse.

Digitized by Google

sexualité est une manifestation particulière de l'Eros, sans que celui-ci puisse se ramener à elle, de même la vie est au-dessus du corps comme de l'esprit qui s'est exprimé. Et cet « au-dessus » ne saurait s'imaginer que vivant [1].

Que les choses soient bien telles que je viens de les peindre, c'est ce que toute l'ère moderne n'a pas compris. Pour elle, un « homme abstrait », construit, était devenu la condition de toute pensée. La raison, l'entendement, étaient à ses yeux l'ultime substance de l'esprit, et comme cette substance était conçue inerte, la « chose » (en son acception la plus large) fut placée au-dessus de la vie. Alors le sens de la vie devait se trouver fondé sur des idéals construits par l'intellect. Alors toute chose passait pour avoir plus de valeur que l'homme vivant. Le non-sens absolu qui consiste à attribuer plus d'importance à un produit de l'homme vivant, projeté hors de celui-ci (et il ne s'agit de rien de mieux dans les idéals suprêmes conçus abstraitement !) qu'à l'homme en soi, — ce non-sens, personne n'en avait conscience. L'abstrait fut universellement jugé supérieur au concret ; et l'esprit pensant lui-même, en dépit de toute évidence, fut considéré, non seulement comme une faculté d'abstraction, mais comme une abstraction en soi, dont le siège aurait été dans les régions propres de l'abstrait. Par là on le ravala au rang qu'occupe l'argent par rapport à la puissance intérieure de l'homme supérieur. Un tel malentendu ne pouvait manquer de se généraliser ; la réalité vivante devient avec le temps toujours telle qu'on la voit. L'esprit se mécanisa vraiment de plus en plus. Il ne se manifesta plus que comme instrument ou comme monnaie d'échange. Son caractère propre alla s'effaçant

1. Cf., dans le *Leuchter* de 1927, les conférences de H. Keyserling sur : *L'esprit souverain de la terre* et *L'homme du point de vue cosmique*. (N. d. T.)

Digitized by Google

progressivement. Parmi ses qualités ne se développèrent plus que celles qui correspondent au préjugé de l'homme abstrait, ce qui suffirait à prouver combien tout ce qui est du domaine spirituel constitue quelque chose d'absolument vivant. Et voilà que dans la même mesure le sens de l'esprit vivant se perdit au point de ne plus être remarqué lorsqu'il venait à se révéler. On le prit — à tort, naturellement — pour l'intellect pur et simple. Lui ayant appliqué, à lui aussi, l'unité de mesure objective, on crut avoir prouvé qu'il était identique chez tous ceux qui employaient mêmes mots et mêmes concepts, et cette découverte aboutit à son tour à la perte de tout étalon exact pour l'appréciation des valeurs spirituelles. On ne garda de sens que pour la modalité féminine de l'esprit vivant, celle de l'artiste, qui, par suite de l'estime excessive dont elle jouit, finit par monopoliser toute la foi dans l'esprit créateur qui habite au plus profond de l'âme de chacun. Si l'on ne commit pas l'erreur de ne voir dans l'artiste qu'un simple technicien, nous le devons uniquement à cette heureuse circonstance que son talent ne peut se rationaliser. Un portrait est notoirement différent d'une photographie, et il est avéré que la connaissance des règles de l'art ne suffit pas à la création d'une œuvre originale. C'est ainsi que, dans un domaine du moins, le succédané ne réussit point à éliminer l'authentique.

Or ce chapitre, à mon sens, devrait avoir nettement montré que si, parmi les esprits créateurs, il en est de féminins, il en est aussi de mâles. Mais son but principal était plus strictement de principe. Il a, comme je l'espère, prouvé que les esprits (et j'entends par là non pas des hommes, mais bien ce qu'on a coutume d'appeler de purs esprits) constituent *quelque chose d'aussi concret que la chair*. Si Jésus fut appelé le Verbe incarné, c'est que le caractère concret de son esprit se détacha vigoureusement sur l'arrière-plan de la pensée abstraite de la fin de l'Antiquité. Or cette expression doit être prise

Digitized by Google

à la lettre. L'esprit, chez le Christ, possédait, en effet, la même force vitale que celle du corps à des stades inférieurs d'existence. Mais il en est de même, en principe, encore qu'à un degré moindre, de tout mage, et de lui seulement. L'esprit, chez lui, se manifeste sous forme de vie immédiate — ou la vie directement sous forme d'esprit ; ce qui revient à dire que la séparation entre l'esprit et la vie s'efface, parce qu'une instance semble atteinte qui les domine tous deux. Ne découvrons-nous pas dès lors un sens nouveau au fait que la chrétienté mit au premier plan la personne de Jésus, et à tel point qu'elle fit dépendre de la foi en lui, et non pas de l'adhésion aux vérités qu'il incarne, l'appartenance à la communauté chrétienne ? En tant qu'essentiellement vivant, l'esprit ne peut être impersonnel. Tout être vivant est, comme tel, sujet ; plus la place qu'il occupe sur l'échelle de la vie est élevée, plus il apparaît unique et personnel, moins on peut dès lors faire abstraction de ce qu'il a de personnel. Ce qui importe dans les esprits, c'est donc finalement non pas le « quoi », mais uniquement le « qui », et les concordances de faits existant entre les enseignements de Jésus et tant de doctrines antiques et orientales ne changent en rien l'unicité absolue de l'impulsion du Christ. L'abstrait ne signifie jamais que ce qui correspond à l'esprit qui l'incarne. C'est ainsi que la parole la plus banale prononcée par Jésus recèle plus de sagesse chrétienne que la théologie la plus profonde des siècles ultérieurs. N'agit, en effet, que l'esprit qui constitue un savoir compris et incarné, et « comprendre » est toujours un phénomène vivant d'assimilation qui se répète chaque fois sous une forme unique dans le temps et l'espace.

Il en est de celui qui reçoit la semence comme de celui qui féconde. Et nous voici amenés à une conception neuve de l'histoire de l'esprit. Il est tout simplement faux de s'imaginer celle-ci en fonction des notions

Digitized by Google

intellectuelles abstraites. Ce qui ne fut pas compris et assimilé, resta et reste inefficient, de même que, du reste, le savoir de millions d'êtres humains, dont les études avaient été brillantes, reste sans la moindre importance vitale ; ils sont au fond d'eux-mêmes comme s'ils n'avaient rien appris. L'essentiel n'est pas ce qu'on sait, mais ce qu'on a compris. Aussi le progrès ne se traduit-il pas dans l'accumulation du savoir, mais par l'évidence sans cesse croissante de ce qui était nouveau pour les temps antérieurs ; il se traduit dans le fait que, sans le savoir expressément, une époque part de ce qui était nouveau pour les temps antérieurs ; il se traduit dans le fait que, sans le savoir expressément, une époque part de ce qui était problématique pour l'époque précédente. Nous avons ici la clé de la phrase de *Tension et Rythme* : les problèmes, dans la vie, ne se résolvent pas, ils s'éliminent. Or, le phénomène de compréhension étant, je le répète, toutes les fois qu'il se renouvelle, purement personnel, il en résulte que seule compte la *filiation spirituelle*, par opposition avec le dressage mécanique d'école. Et il s'ensuit en outre qu'il s'agit non seulement dans le christianisme véritable d'un rapport personnel avec le Christ, mais qu'il en est tout de même de la participation à tout esprit vivant. Avoir compris Schopenhauer ou Kant, c'est avoir été personnellement fécondé par leur esprit personnel. Mais bien loin de ressusciter dans tous les domaines la foi religieuse du moyen âge dans l'autorité, la compréhension de cette vérité donne, au contraire, un sens nouveau à cette foi. Il n'est aucunement besoin de croire au Christ ainsi que l'exige le dogme pour avoir sa part de ses bienfaits : il faut s'être laissé pénétrer de quelque façon vivante par son esprit fécondant.

Or il en est de même de tout domaine. Nulle part on ne peut obtenir le moindre résultat par le seul « savoir ». Partout ne comptent que la fécondation et la gestation vivantes. Partout ne compte, au point de vue spirituel,

Digitized by Google

que la *vie* spirituelle. L'esprit, en effet, est la réalité la plus vivante qui soit par essence. Théoriquement, ce privilège est reconnu à la Divinité. La conscience des croyants réserve à celle-ci ce qui est, en principe, le propre de tout esprit véritable. Tout de même, Dieu, en tant qu'esprit, est le seul à être considéré comme sujet par essence. Mais ce qui est vrai de Dieu l'est en principe de tout esprit. Sinon l'homme n'aurait jamais pu imaginer les attributs divins. Et de fait, l'esprit humain révèle ce qu'il est essentiellement de l'instant où le principe vital, le sujet, fixe son centre en lui. Ceci établi, il me semble qu'on peut enfin pour la première fois comprendre, sans préjugé, dans quelle mesure il n'est pas absurde de placer la vie spirituelle au-dessus de la vie empirique (au sens le plus large du mot), alors que tout homme commence à vivre comme être terrestre et concret, et que tous les idéals supposent la vie concrète. Le spirituel est quelque chose de vivant *out de même* que le corps ; la filiation spirituelle est réelle *tout de même* que la descendance physique. Là où il est parvenu à la pleine conscience spirituelle, l'homme constitue un organisme spirituel *au même sens* qu'il constitue un organisme physique, en tant qu'être de la nature. Et voilà que s'éclaire soudain le vrai sens de l'effort humain en vue du progrès et de la culture supérieure. Les idéals, comme tels, ne sont bien, il est vrai, que des projections abstraites sans réalité substantielle. *Mais ils représentent, reflétées par le miroir de la conscience, les forces vivantes qui, de l'intérieur, modèlent l'esprit de l'homme. Leur sens, par conséquent, n'est pas d'ordre substantiel, mais fonctionnel : développer et accroître la réalité concrète de l'esprit.* Cet état de choses n'est pas mis en question par le fait que les vrais idéals orientent tous vers l'au-delà de la vie terrestre ; celle-ci n'est pas l'instance dernière pour notre vie spirituelle [1].

1. Cf. dans : *L'homme considéré d'un point de vue cosmique*

Digitized by Google

D'autre part, la survie dans d'autres mondes supérieurs, si tant est qu'elle existe, est quelque chose de tout aussi concret, pour le moins d'aussi concret que la vie terrestre. Ainsi l'homme concret et vivant est à la fois la raison d'être et la fin de tous les idéals abstraits possibles. C'est sur ceux-ci que l'homme vit le regard fixé, pour gravir un degré d'existence concret plus élevé, ainsi que l'enseignait Bouddha, qui, le premier, vit très justement que le seul effort vers le mieux suffit à le créer, et que le seul effort vers la connaissance accroît en fait notre savoir. Voilà pour l'individu. En ce qui touche l'humanité dans son ensemble, les esprits auxquels on rend hommage jouent très exactement le rôle de facteurs de transmission héréditaire. Leur immortalité est tout à fait de même nature que celle des *gene* physiques [1]. Ces derniers, eux aussi, sont rigoureusement individualisés et ne perdent jamais leur identité : il n'y a pas de vie qui ne soit d'essence unique. Et de même qu'il n'est pas d'hérédité physiologique possible sans *gene*, de même il n'est pas de tradition historique sans esprits d'aspect concret déterminé et d'action déterminante.

Et dans ce domaine comme dans l'autre, l'évolution se poursuit de telle façon que, né de synthèses antérieures, l'élément personnel et unique entre à son tour dans de nouvelles synthèses. C'est sous cette forme, et sous cette forme seulement, que l'esprit des Grecs, du Christ, de Gœthe, continue de vivre réellement en nous. C'est d'autre part pourquoi leur immortalité n'est nullement compromise par les progrès qui nous ont fait dépasser leurs propres limites. D'où l'erreur de ceux qui voudraient s'en tenir à leur point de vue. Il *faut* que de siècle en siècle naissent de nouvelles synthèses,

les preuves que H. Keyserling donne de cette affirmation (*Leuchter* 1927). (N. d. T.)

1. Cf. dans *le Monde qui naît*, p. 113.

Digitized by Google

dont les composantes furent jusque là regardées comme d'ultimes réalités. Mais ce sont les facteurs d'hérédité qui, en fait, importent avant tout et surtout. Sans eux, rien ne peut naître de supérieur. Il faut que nous donnions de quelque manière notre adhésion aux grands hommes, si nous voulons participer à leur esprit. Sinon, c'est renier son patrimoine humain et recommencer la vie spirituelle à l'état de nudité du premier homme.

Or nous voici maintenant en mesure de discerner tout ce qu'a de superficiel la distinction qu'établit en principe Spengler entre l'existence *(Dasein)* et l'état d'éveil *(Wachsein)*. C'est bien à la première que revient la primauté. Mais l'état d'éveil ne s'oppose à elle que lorsque la vie elle-même n'a pas de déterminante spirituelle. A l'égard d'hommes tels que Jésus et Bouddha, Spengler se trompe du tout au tout. Il n'a raison — abstraction faite des stades préhumains — qu'en ce qui touche les savants. Leur esprit, en effet, sans être totalement privé de vitalité, n'en a pourtant qu'à un degré si minime, qu'au lieu de dominer intérieurement leurs projections abstraites, il est dominé par elles. Nous aurions donc là le secret de « l'objectivité » des savants. Assurément, cette objectivité est, dans sa sphère, légitime. Mais elle se trouve comporter justement les parties non vivantes de l'esprit. Ce qu'il y a d'impersonnel dans l'esprit, ce que l'on en peut projeter objectivement au dehors, ce qui en est universellement utilisable, cela, nous l'avons déjà dit, n'est pas l'esprit, mais son *éliminat*. C'est, d'une part, création de l'esprit, et de l'autre, son instrument en vue de fins déterminées. Quant aux idées et aux concepts, ils sont pour l'esprit des organes nécessaires, de même que les organes physiques pour le corps ; tel est le sens principal des résultats définitivement acquis de la critique de Kant. Mais c'est justement pourquoi ceux-ci ne sauraient eux-mêmes se juger sainement d'un point de vue objectif. Étant donné que les organes de l'esprit sont eux aussi

Digitized by Google

vivants, les mêmes concepts changent de signification suivant les divers cas concrets. Dans tout domaine sans exception, c'est le Sens qui crée l'état de fait. La conception qui placerait l'objectif au-dessus du personnel est donc fausse partout et à tous égards. Tout comme l'homme, l'esprit ne peut être que personnel.

Il est donc grand temps de se débarrasser une bonne fois de la fausse croyance à l'homme abstrait. Il est enfin temps de *comprendre* ce qui, depuis Jésus déjà, ne nous est connu que sous forme de savoir. Il est temps de comprendre que l'homme, en tant qu'esprit, est une réalité, et que, parvenus à notre stade actuel de connaissance, ce serait certes pour nous un moindre contresens de voir une abstraction dans le corps que d'en voir une dans l'esprit. Et tout de même, il est grand temps de percevoir le vrai sens de la doctrine de la valeur infinie de l'âme humaine. L'important, en effet, dans cette doctrine, n'est pas que tous les hommes ont une valeur égale au regard de Dieu, mais que l'âme vivante constitue le centre unique auquel on peut légitimement ramener toutes les pensées et toutes les actions possibles. Il est tout bonnement absurde de voir une fin ultime dans quelque substance que l'on pourrait imaginer comme une chose, et fût-elle le plus haut idéal concevable ! La vie personnelle, voilà quelle est partout l'instance première et dernière. Les connaissances n'ont de valeur que dans la mesure où elles contribuent au développement de la vie. Les grands esprits, de leur côté, ne sont dignes de vénération qu'autant qu'ils favorisent nos progrès. Et c'est précisément parce qu'ils le savaient, que, sans exception, tous les grands mages eurent une éthique de la fécondité.

Mais, d'autre part, ce qui est de valeur universelle trouve toujours son incarnation adéquate dans un être unique, c'est-à-dire, pour le cas présent, dans la personne charismatique. La même remarque vaut pour le domaine social. Là encore, ce n'est pas l'objectif qui est

Digitized by Google

l'organe adéquat de la collectivité, mais le personnel et l'unique. Tout être profond s'est naturellement senti l'organe de tous. Mais non point par la voie du renoncement à soi-même : bien au contraire, chacun d'eux a cru sous quelque forme à sa mission. Or cette croyance manquerait de tout fondement, s'il n'était point pour la personne d'au-delà, qui ne la dépréciât ni ne la sacrifiât.

Et ce que l'esprit profond sent à part lui, s'extériorise dans l'histoire sous forme de vérité s'imposant à tous. L'esprit de chaque époque trouva son incarnation correspondante dans certains êtres uniques. Impossible d'écrire une histoire conformément au Sens, sans tout ramener à des individus déterminés. De même, personne ne remplit jamais parfaitement d'office, qui n'ait dans cette fonction manifesté son être le plus intimement personnel. Abstraitement conçu, l'office n'est, en effet, lui-même qu'un « éliminat » et tenir celui-ci pour l'essentiel ne peut être que funeste. D'*au-delà* du personnel, il n'en est que dans le domaine supra-personnel, et non pas dans celui de l'impersonnel. Ce supra-personnel est l'humanité que chacun porte en soi. C'est pourquoi un rôle déterminé échoit primitivement à tout individu dans l'organisme de l'humanité. Dans le cas suprême, ce rôle est appelé mission ; dans le cas moyen, vocation ; dans le cas inférieur, aptitude à un certain emploi. Mais partout il s'agit essentiellement d'un seul et même phénomène, et en ce sens que *le véritable office est dans la personne elle-même.* Et ceci admis, on se rend compte de ce qu'il en est réellement du devoir de dévouement et d'amour. L'esprit, pour qui le définit avec justesse, est essentiellement personnel et concret. Aussi l'homme vit-il en toute circonstance pour lui-même ; aussi la psychanalyse réussit-elle dans chaque cas particulier à ramener toutes les manifestations de l'esprit à des instincts élémentaires. Et l'homme a bien le droit de vivre pour lui en toute

Digitized by Google

sérénité d'âme, car seul l'intérêt personnel donne à l'effort spirituel ses moyens d'incarnation nécessaires. *Mais l'homme ne se réduit pas à son seul moi.* Ce n'est que sous les apparences de l'abnégation qu'il peut manifester son moi véritable. Car ce moi, c'est l'*humanité* qui s'exprime en lui, dans les bornes de son individualité, si bien que celle-ci pense uniquement à donner, et non plus à prendre.

Originellement, l'esprit est vivant. Il n'y a de vie que subjective et personnelle. C'est la raison pour laquelle le « qui » seul importe, et non pas le « quoi ». Nous sommes ainsi finalement amenés à surmonter l'antinomie du rationnel et de l'irrationnel, antinomie dont la plupart restent prisonniers. L'esprit ne se peut concevoir que rationnellement. Le personnel, d'autre part, est irrationnel. Or le réel, dont l'action créatrice s'exerce dans l'univers, est partout une indissoluble unité de l'un et de l'autre, — qu'on l'interprète comme leur synthèse ou comme leur intégrale. En fait, il est aussi bien rationnel qu'irrationnel. En tant que vie, il est essentiellement irrationnel ; en tant qu'esprit, il est conforme à la raison. Or le Sens, tel que je l'entends, correspond à ce qui domine l'antinomie du rationnel et de l'irrationnel. Si j'ai choisi ce terme à l'exclusion de tout autre, c'est que la plénitude du Sens comporte naturellement quelque chose de plus que la seule conformité avec la raison. Une symphonie, en face de laquelle toute conception intellectuelle reste impuissante, ne nous en apparaît pas moins comme toute pénétrée de Sens, et il en est de même d'un poème qui ordonne des sentiments qu'on ne saurait rationaliser, — de même d'un chef-d'œuvre pictural que l'on ne saurait exactement définir qu'en fonction de ses couleurs. Et il n'en est pas autrement de notre attitude à l'égard du destin. Le vivant n'est jamais absolument irrationnel, car il a partout son aspect rationnel. C'est l'unique raison pour laquelle toute explication du monde n'est pas d'emblée absurde.

Digitized by Google

Étant donné que nous posons toutes les questions à titre d'êtres pensants, et que penser, c'est rationaliser, il est évident que dans toute philosophie qui ne veut pas se supprimer elle-même comme simple intention, l'accent doit être placé sur le côté logos. C'est en quoi le concept du Sens est le plus conforme à l'au-delà du rationnel et de l'irrationnel. Comme il incorpore la dernière instance de compréhension, on ne peut plus le définir. Mais il s'avère, d'autre part, dans toute expérience possible. Car, pour sa propre conscience, l'homme est, en fin d'analyse, Esprit, et par suite le principe même qui confère le Sens.

Mais il ne l'est qu'en sa qualité de personne unique, et, comme telle, irréductible à la seule raison. Et c'est ce qui explique le caractère totalement irrationnel et subjectif des conditions de son action. L'exactitude objective — l'histoire l'a bien prouvé — n'est pas une garantie de survie. Ce qui possède une valeur objective, l'utile, voire le vrai et le bien en soi, n'ont jamais été plus dans la vie qu'un élément dénué de toute force propre. De même que *summum jus* n'a souvent été que *summa injuria*, de même, dans la main des méchants, les meilleures choses du monde n'ont jamais fait que tourner au pire. Aucun être impersonnel, fût-il parangon de vertu, juste ou savant, n'a jamais communiqué d'impulsion vivante à la vie. Le style personnel — le fait est acquis — est partout le facteur décisif en matière de valeur. D'où l'importance primordiale de la bonne volonté pour la religion. De même personne n'a de signification pour les autres qu'autant qu'il a le courage d'être lui-même. C'est pourquoi ne vivent éternellement que les livres bien écrits. Toute action magique est liée à des lois que l'on ne dit occultes — alors que les lois esthétiques s'avèrent inapplicables — que parce qu'on ne saurait les expliquer par l'effort de la seule raison. La cause de tout cela, c'est que l'esprit est quelque chose de vivant qui ne se manifeste pas dans

Digitized by Google

la sphère spirituelle autrement que dans la sphère physique, à savoir comme un principe d'organisation dont l'expression, d'une part, est conforme à la raison suprême, et d'autre part, inaccessible à la seule raison. Celle-ci, en principe, n'est pas à la hauteur de la compréhension de l'être unique ; elle n'est capable de saisir que le général. Mais en sa qualité d'être vivant, l'homme n'est pas uniquement raison. C'est pourquoi l'irrationnel pénétré de Sens peut être pour lui doué d'évidence. L'homme est ainsi directement accessible au style purement personnel qui lui reste à lui-même inexplicable.

Ce style personnel, voilà donc la dernière instance de l'esprit qui s'est exprimé dans le monde phénoménal. D'où la complète indissolubilité de toute pensée, en tant que force vitale, d'avec son expression déterminée. Jamais, à moins de vouloir la tuer, on ne saurait lui donner une forme même différente. Il en est d'elle comme de l'homme concret. Le fait est universellement admis en matière artistique. Mais du point de vue technique, il n'y a de vie spirituelle vivante que sous forme d'art. Ce que des êtres impersonnels représentent en fait d'esprit sous une forme impersonnelle, correspond à ce qu'est l'argent dans le domaine des valeurs réelles : simple succédané et moyen d'échange, non pas substance. Le style personnel est le seul et unique exposant du facteur personnel vivant. C'est de lui que dépend toute force vitale. Pour impossible que soit l'explication du fait, il n'en est pas moins ainsi. Or le prototype de tout style est le Verbe. A cet égard, tout mot conçu et employé comme il convient, est à l'origine une formule magique. Le Verbe est le corps originel de tout Sens et il est par suite doué du pouvoir créateur direct du sperme. Le Verbe était au commencement de tout fait historique nouveau. Et c'est ainsi qu'il fut sans doute au commencement de toutes choses.

FIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DU TRADUCTEUR..... VII
PRÉFACE DE L'AUTEUR..... XXV
CHAPITRE I. — De la fécondité de l'insuffisant..... 1
— II. — Schopenhauer, le déformateur..... 63
— III. — Spengler, l'homme des faits..... 124
— IV. — Kant, découvreur du Sens éternel. 156
— V. — Jésus, le Mage..... 178

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

8909455276?
b89094552767a

Digitized by Google

8909455276 7

B89094552767A